



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

659905

STADSBIBLIOTHEEK ANTWERPEN



03 08 0158071 0

Digitized by Google

659905

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

X

ITER PERSICUM



IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

ITER PERSICUM

OU
DESCRIPTION

VOYAGE EN PERSE

ENTREPRIS EN 1602

Par ÉTIENNE KAKASCH DE ZALONKEMENY

*Envoyé comme ambassadeur par l'empereur Rodolphe II,
à la cour du grand-duc de Moscovie et à celle
de Châh Abbas, roi de Perse.*

*Relation rédigée en allemand et présentée à l'empereur
par Georges Tectander von der Jabel*

TRADUCTION PUBLIÉE ET ANNOTÉE

PAR

CH. SCHEFER

*Premier Secrétaire interprète du Gouvernement,
Administrateur de l'École des Langues orientales vivantes.*



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1877



INTRODUCTION

La relation du voyage d'Etienne Kasch de Zalonkemeny a été rédigée par Georges Tectander von der Jabel. La description de la Russie au commencement du XVII^e siècle, les renseignements que l'auteur donne sur Châh Abbas I^{er}, sur sa campagne contre les Turcs et sur la conquête de Tauriz et d'une partie de l'Arménie abondent en détails curieux. Il m'a paru utile d'exposer rapidement ici les motifs qui déterminèrent l'empereur Rodolphe II à invoquer l'intervention du grand-duc de Moscovie et à solliciter l'appui du Châh de Perse dans la lutte qu'il soutenait alors contre l'empire Ottoman.

François I^{er}, depuis la conclusion du traité de Madrid, avait recherché l'alliance de la

a.

Porte qui avait, comme la France, un intérêt vital à affaiblir la puissance de la maison d'Autriche. Cette alliance subsista, sauf quelques interruptions de peu de durée, jusqu'à la paix de Versailles (1756), et le règne de Henri II et celui de Henri IV marquèrent parmi les époques où l'influence française, prépondérante dans les conseils de la Porte, força l'Autriche à rechercher partout des alliances.

*Dès 1592, la guerre avait été rallumée entre l'Autriche et la Turquie ; elle se poursuivait encore avec des chances diverses en Hongrie lorsque parut, en 1600, à la cour impériale fixée à Prague, sir Anthony Shirley, envoyé par Châh Abbas et porteur d'une lettre de créance de ce prince *.*

Sir Anthony Shirley, de l'illustre famille de ce nom, était né à Wiston en 1563. Après avoir achevé ses études à Oxford, il passa

* La copie des lettres de créance et celle des franchises et priviléges obtenus par sir Anthony Shirley pour les marchands chrétiens qui trafiqueront en Perse sont rapportées dans « *The Sherley brothers, an historical memoir, by one of the same house.* » Chiswick, 1848. Appendix B, page 104. Cette publication a été faite pour les membres du Roxburghe Club et tirée à un très-petit nombre d'exemplaires.

dans les Pays-Bas en 1586, et y prit part à la bataille de Zutphen (1591). Henri IV récompensa ses services par le cordon de Saint-Michel. La reine Élisabeth lui fit témoigner tout le mécontentement qu'elle éprouvait de voir un de ses sujets accepter une marque de distinction d'un souverain étranger et, après une enquête faite par sir John Puckering et lord Buckhurst, sir Anthony Shirley dut renvoyer le cordon qu'il avait reçu.

En 1596, il entreprit sous le patronage du comte d'Essex une expédition contre Saint-Thomas et les colonies Espagnoles de l'Amérique. Deux années plus tard, sir Anthony était mis par le comte d'Essex à la disposition de don César d'Este, fils naturel du duc de Ferrare, pour résister au Pape qui réclamait le duché.

Don César d'Este avait fait sa soumission avant l'arrivée de Shirley dont la mission devenait ainsi inutile. Le comte d'Essex lui fit alors proposer de se rendre en Perse pour demander à Châh Abbas son adhésion à une ligue des princes chrétiens contre les Turcs, et l'établissement de relations commerciales

suivies entre l'Angleterre et la Perse. Sir Anthony accepta sans hésiter cette aventureuse mission. Il s'embarqua à Venise, le 24 mai 1598, pour Alexandrette avec son frère Robert et vingt-cinq compagnons dont la plupart étaient des gentilshommes anglais. Shirley eut sa première audience du Châh à Qazbin. Le roi, qui revenait du Khorassan après une campagne heureuse contre les Uzbeks, lui fit la réception la plus cordiale. Shirley ne prit pas le caractère d'ambassadeur; il se donna comme un officier de fortune qui venait offrir au Châh ses services et ceux de ses compagnons. Grâce au crédit d'Aly-Verdy, commandant en chef de l'armée persane, il put braver les intrigues qui se formèrent contre lui et instruire un corps d'infanterie persane qui fût en état de tenir*

* Shirley offrit au roi six paires de pendents d'oreilles en émeraudes, deux bijoux ornés de topazes, une coupe en or émaillé, une salière, une coupe en cristal de roche dont le couvercle en argent doré représentait un dragon. Dix jours après l'audience, le roi lui envoya seize mules dont chacune portait quatre tapis en soie et en or, six tapis en soie unie et d'autres; quatorze chevaux et quatorze selles: deux étaient couvertes de plaques d'or incrustées de turquoises et de rubis, deux autres avaient des ornements en or uni. Les autres étaient recouvertes de velours. *The three brothers.* London 1825, page 74.

tête aux Janissaires et rendre Châh Abbas indépendant des caprices et de la turbulence des chefs des tribus qui constituaient le fond de son armée.

Puis, pour prouver au roi son entier dévouement, il proposa de lui ménager une alliance offensive et défensive avec les princes de l'Europe contre l'empire Ottoman. Comme gage de sa sincérité et de sa bonne foi, il offrait de laisser à la cour, avec cinq de ses compagnons, son frère Robert dont les talents militaires pourraient être d'un grand secours dans la campagne qui allait être entreprise.*

*Châh Abbas agréa cette proposition : il désigna même pour accompagner sir Anthony un des principaux personnages de sa cour, mais des considérations particulières et surtout la question de préséance le firent remplacer par un homme de condition médiocre nommé Husseïn Aly Beg **.*

* Le capitaine Powel qui fut plus tard créé chevalier par Jacques Ier, John Ward, John Parrot qui mourut à Lahore, Brookes et un canonnier anglais qui fut assassiné par un Italien sur la route du Khorassan. *Cartwright, Observations, etc., page 70.*

** Le portrait de Husseïn Aly Beg a été gravé à

Muni de lettres de créance pour les souverains de l'Europe, Shirley prit congé du roi qui résidait alors à Ispahan et se dirigea vers la Russie. Il arriva à Moscou après un très-pénible voyage de six mois, et pendant son séjour dans cette ville, il fut en butte aux mauvais procédés du gouvernement du Grand-Duc. On affecta de ne point lui reconnaître le caractère d'Ambassadeur; tous les honneurs et toutes les préférences furent accordés à son compagnon Husseïn Aly qui était placé sous ses ordres; les lettres dont il était porteur, lui furent enlevées et furent ouvertes; enfin il lui fut formellement interdit d'avoir des relations avec les marchands anglais établis à Moscou.

Après un séjour de six mois, Shirley reçut l'autorisation de s'éloigner et l'ordre de se rendre à Arkhangel où il devait s'embarquer pour Stettin. Il arriva enfin à Prague dans l'automne 1600.

Sa réception par l'Empereur fut des plus honorables. Il fit une entrée solennelle, on lui prodigua les fêtes, et un carrosse attelé de

Prague par Sadeler en 1601. La reproduction de cette estampe se trouve placée en tête de ce volume.

six chevaux fut mis à sa disposition pendant tout le temps de son séjour. Shirley refusa cependant les titres que l'empereur Rodolphe voulait lui accorder. Les propositions qu'il transmit de la part de Châh Abbas furent favorablement accueillies: pour y donner suite et pour arriver à la conclusion d'un traité, l'Empereur résolut d'accréditer un envoyé auprès de la personne de Châh Abbas.*

Il désigna pour remplir cette mission Etienne Kakasch de Zalonkemeny. Je n'ai pu me procurer que peu de détails sur ce personnage. Je dois ceux que le lecteur trouvera ici, à l'extrême obligeance de M. d'Arneth, Conseiller aulique, Directeur des Archives de la Maison impériale, de la Cour et d'Etat,

* Sir Anthony Shirley ne retourna point en Perse. De Prague il se rendit à Rome, où il arriva au commencement d'avril 1601. Il alla ensuite à Venise, où il résida jusqu'en 1605. Il retourna à Prague et fut envoyé par Rodolphe en ambassade auprès de l'Empereur du Maroc. Il revint rendre compte de sa mission et entra ensuite au service du Roi d'Espagne. Il reçut le commandement de la flotte réunie en Sicile, qui, en 1609, devait opérer contre les Turcs. Créé comte par l'Empereur, chevalier de San Jago par le Roi d'Espagne, il mourut en Espagne après 1636.

Sadeler a gravé à Prague en 1601 un portrait de sir Anthony Shirley.

à Vienne. Ils sont contenus dans une supplique adressée par Kakasch à l'archiduchesse Marie, femme de l'archiduc Charles de Styrie et mère de Ferdinand II.

Etienne Kakasch de Zalonkemeny, docteur utriusque juris et Conseiller provincial en Transylvanie, appartenait à une ancienne famille établie à Clausenbourg. Il avait rendu à Marie-Christine, fille de l'archiduchesse Marie et femme de Sigismond Báthory, des services signalés pendant le séjour de cette princesse en Transylvanie. Il avait embrassé le parti de la maison d'Autriche et s'était attiré ainsi l'inimitié de sa famille et celle d'un grand nombre de ses concitoyens. Ayant dû se résigner à abandonner sa patrie, il sollicita la protection de l'archiduchesse Marie pour vendre ses biens, recouvrer les sommes qui lui étaient dues et obtenir la permission de s'établir dans le Comté du Tyrol. La requête de Kakasch fut favorablement accueillie par l'archiduchesse. Le 16 août 1600 elle recommanda son protégé à la bienveillance de l'Empereur. Kakasch, dès*

* La supplique adressée à l'archiduchesse Marie porte comme signature : Stephan Khakhas von Salankhomeny.

le mois de septembre, obtenait un ordre écrit enjoignant au Voïvode de Transylvanie de faire droit à ses demandes et, de plus, l'autorisation d'acquérir des biens dans le Tyro'.

La faveur impériale ne se borna point à ces grâces; pour récompenser son dévouement à la maison d'Autriche et à la personne de l'archiduchesse Marie-Christine, Rodolphe II le désigna pour remplir une mission spéciale à la cour de Châh Abbas et pour répondre aux ouvertures faites par l'intermédiaire de sir Anthony Shirley. Kakasch prit à son service comme secrétaire un Saxon nommé Georges Tectander von der Jabel, petit-fils d'un Martin Tectander, disciple de Luther et de Mélancthon et qui avait prêché les doctrines de la réforme à Lauenstein, à Dresde et enfin à Meissen, où il paraît s'être définitivement établi.

A son retour de Perse, Tectander présenta à l'Empereur Rodolphe la relation de son voyage, et il paraît, d'après les pièces conservées aux archives impériales de Vienne, avoir eu de longs et désagréables démêlés avec la veuve de Kakasch qui lui réclamait les effets de son mari et surtout le sabre monté

en or donné par Châh Abbas à Tectander.

La relation de l'Iter Persicum est devenue d'une extrême rareté. Une première édition très-fauteive, donnant même d'une manière erronée l'itinéraire du retour, avait été publiée à l'insu de Tectander qui la désavoua. Il en fit paraître une nouvelle édition en 1609 à Altenbourg dans la province de Misnie. Elle est dédiée à Christian II, duc de Saxe, et aux princes Jean, Georges et Auguste, ducs de Saxe et margraves de Magdebourg. Cet ouvrage paraît avoir été goûté, car il en parut une autre édition l'année suivante.*

* En voici le titre exact :

Iter Persicum,

Brève, mais non moins détaillée et véridique description du voyage en Perse, entrepris en l'année du Christ 1602, sur l'ordre de Sa Majesté Imp. et Rom., par le noble seigneur Etienne Kakasch de Zalonkemeny, gentilhomme de Transylvanie; continué et achevé après sa mort par son compagnon de voyage, George Tectander von der Jabel.

Contenant en outre le récit exact de tous les faits mémorables survenus en route, tant en Pologne, Lithuanie, Russie, à Moscou, en Tartarie dans les pays de Casan et d'Astarcan, sur la mer Caspienne, qu'en Perse et en Arménie et autres provinces d'Europe et d'Asie : tel qu'il fut rédigé par le susdit sieur Tectander von der Jabel à son retour à Prague et présenté à Sa Maj. Imp. et Rom. en l'année 1605, le 8 janvier. Revu et imprimé avec soin et orné de gravures, 1609. Imprimé à Altenbourg, en Misnie, aux dépens de Henning Gross jun.

*Elles sont devenues si difficiles à trouver que M. de Hormayr a cru devoir reproduire le récit de Tectander d'après le manuscrit de Vienne dans le Recueil géographique et historique dont il avait entrepris la publication *.*

*Enfin M. Adelung a donné sur le voyage de Kakasch une longue notice dans l'ouvrage qu'il a consacré aux voyageurs en Russie jusqu'au commencement du XVIII^e siècle **.*

J'ai supprimé dans la traduction que je publie aujourd'hui l'épître dédicatoire et les pièces de vers latins adressées à Tectander par ses amis à l'occasion de son heureux retour. Il m'a paru également inutile d'insérer le discours latin que Kakasch avait préparé et qu'il devait adresser à Châh Abbas. Il ressemble à tous les discours d'apparat du XVI^e siècle et ne contient aucun fait qui mérite d'être rapporté.

J'ai cru devoir, par contre, insérer dans l'appendice les deux lettres écrites de Moscou par Kakasch à Wolf Unverzagt, les paroles

* Archive für Geographie, Historie, Staats- und Kriegskunst. Jahrgang, 1819, n° 11, 12, 27, 29, 37, 39, 40, 41.

** Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700, von Adelung. St-Petersburg, 1846. Tome 11. pag. 127-136.

adressées par Kakasch au Grand-Duc Boris, la lettre du Grand-Duc à l'empereur Rodolphe et enfin un extrait du rapport envoyé au chancelier Jean Barvitus par l'ambassadeur Henri de Logau sous la date du 6 novembre 1604.

Je dois également la communication de ces curieux documents à l'obligeance si éprouvée de M. d'Arneth et je le prie de recevoir ici les expressions de mes plus vifs remerciements.

*Nous n'avons en français, sur l'état de la Russie au commencement du XVII^e siècle, que la relation de Margeret *.*

Les documents écrits par nos compatriotes sur la Perse nous font absolument défaut pour cette époque. Je crois donc utile de donner en terminant les titres de quelques ouvrages qui fournissent des détails sur les

* Estat de l'empire de Russie et grande-duc'hé de Moscovie, avec ce qui s'y est passé de plus mémorable et tragique, pendant le règne de quatre Empereurs: à scavoir depuis l'an 1590 jusques en l'an 1606, en septembre, par le capitaine Margeret. Paris, Mathieu Guillemot, 1607.

Une nouvelle édition parut en 1669 chez Jacques Langlais. M. J. Klaproth la fit réimprimer page pour page en 1821. Enfin M. Henri Chevreul en donna chez L. Pottier, en 1855, une édition précédée d'une notice biographique et bibliographique.

premières années du règne de Châh Abbas et sur les relations de ce monarque avec les princes de l'Europe.

A new and large discourse of the travels of sir Anthony Shirley, Knight, by sea and overland to the Persian Empire, written by William Parry, gentleman who accompanied sir Anthony in his travels. London, printed by Valentine Simmes, for Felix Norton 1601*.

John Cartwright, observations in his voyage from Alepo to Hispaan and back again, about 1603, and returne by the way of Persia, Susiana, Chaldea, Assyria and Arabia.

Sir Anthony Shirley, his relation of his travels into Persia, penned by sir Anthony Shirley and recommended to his brother S^r Robert Shirley being now in prosecution of the like honourable imployment. London, printed for Nathaniell Bulter and Joseph Bagfett, 1613.

* Un extrait de la relation de Parry a paru dans le récueil publié à Paris en 1651; chez Aug. Courbé, et qui a pour titre : *Relations véritables et curieuses de l'Isle de Madagascar et du Brésil*, etc. A la fin du volume se trouve : Relation d'un voyage de Perse faict ès années 1598 et 1599 par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierrey; ambassadeur du roi d'Angleterre.

The three English Brothers. Sir Thomas Shirley, his travels with his three years imprisonment in Turkie, his inlargement by His Majesties letters to the great Turke; and lastly his safe return to England, this present yeare, 1607.

Sir Anthony Shirley his Embassy to the Christian princes. Master Robert Shirley, his wars against the Turkes, with his marriage to the Emperor of Persia his niece. London printed and are to be sold by John Stodgetts in Paules Church Yard, 1607.

The three brothers; or the travels and adventures of sir Anthony, sir Robert and sir Thomas Sherley in Persia, Russia, Turkey, Spain, with portraits, London, 1825, in-12.

The Sherley Brothers, an historical memoir of the lives of sir Thomas Sherley, sir Anthony Shirley, and sir Robert Shirley, Knights, By one of the same house. Chiswick, 1848, in-4°.

Stemmata Shirleiana; or the annals of the Shirley family, lords of Nether Etindon in the County of Warwick and of Shirley in the County of Derby (by Evelin Philip Shirley), London, 1873, in-4°.

Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le Roi de Perse Châh Abbas contre les Empereurs de Turquie Mahomet et Ahmet, son fils, etc., par le P. Fr. Anthoine de Gouvea, religieux du mesme ordre, recteur du Collège de Saint-Augustin de Goa, traduit de l'original portugais imprimé à Lisbonne. A Rouen, chez Nicolas Loysel, 1646, in-4°.

L'Ambassade de D. Garcias de Silva Figue-roa en Perse, contenant la politique de ce grand Empire, les moeurs du Roy Châh Ab-bas, etc., traduite de l'espagnol par M. de Wicquefort. Paris, chez Louis Billaine, 1667, in-4°.

Relation du voyage de Perse et des Indes orientales. Traduite de l'anglais de Thomas Herbert. Paris, Jean Du Puis, 1663.

Delle Conditione di Abbas, Re di Persia del Sig. Pietro della Valle il Pellegrino. Venetia, 1628, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en fran-çais sous le titre suivant : *Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse*, traduite de l'i-talien de M. P. de la Valée, par J. Baudoin. Paris, 1631, in-12.

Les planches qui ornent la relation du

voyage en Perse sont au nombre de sept, elles représentent des vues de Breslau, de Grodna, de Wilna et de Moscou, des costumes moscovites, tartares et persans, et la cérémonie de l'audience accordée par le grand-duc de Moscovie à l'ambassadeur Henri de Logau.

Elles sont copiées sur des gravures insérées dans différents ouvrages du xv^e siècle et leur manque d'originalité m'a déterminé à ne faire reproduire aucune d'elles.





ITER PERSICUM

OTRE très-gracieux souverain Sa Majesté Impériale et Royale Rodolphe II, roi de Hongrie et de Bohême, ayant, en l'année 1600, reçu de la part du très-haut et très-puissant seigneur et roi de Perse, Châh Abbas, deux ambassadeurs, dont l'un, Hassan Ala Bey (1), était originaire d'une ancienne famille noble de Perse, et l'autre, Antonius Shirley, appartenait à une famille distinguée de l'Angleterre, résolut de répondre gracieusement à cette ambassade. Il daigna distinguer et choisir, pour l'accomplissement de cette mission, le noble seigneur Etienne Kakasch de Zalonkemeny, gentilhomme de Transylvanie. Celui-ci reçut ses lettres de créance en l'année 1602 et il commença son voyage le 27 août de la même an-

née ; le 25 du même mois, à la recommandation du Dr Kremer, conseiller impérial à la Cour d'Appel, il m'avait choisi, moi, Georges Tectander von der Jabel, pour entrer à son service.

Après avoir quitté Prague, nous traversâmes la Silésie, la Pologne, la Massovie, la Lithuanie et la Russie blanche. Schweidnitz (en Silésie) est la première ville que nous rencontrâmes sur notre route ; elle renferme de beaux édifices et elle est entourée de murs et de fossés. On y conserve l'épée d'un ancien duc, longue d'environ quatre aunes : un homme a peine à la soulever. On y voit aussi un énorme canon.

Nous partîmes de Schweidnitz le 31 du même mois et nous arrivâmes le 1^{er} septembre à Breslau. C'est une grande ville que l'on compte parmi les plus importantes et les plus belles de l'Allemagne. Le lendemain, nous atteignîmes Oelsse où réside le prince Charles de Munsterberg.

Le 3 septembre, nous arrivâmes à Wartenberg (2), résidence du burgrave Abraham, baron de Dohna. Il avait été autrefois envoyé par Sa Majesté Impériale et Romaine, en qualité d'ambassadeur à Moscou. Messire Etienne Kakasch lui fit une visite, s'entre tint avec lui de son voyage et reçut de lui

une lettre pour le chancelier du grand-duc de Moscovie.

Le lendemain, 4 septembre, l'ambassadeur arriva à Welon (3), qui dépend du royaume de Pologne, et le 5 septembre à Chyestacoa (4); on voit, à environ un quart de mille de cette petite ville, une fort belle abbaye, lieu de pèlerinage très-fréquenté. L'ambassadeur visita l'église et se rendit par le plus court chemin à Cracovie, où il arriva le 6 septembre.

Cette ville, située sur la Vistule, est la capitale de la Pologne. La cour y réside; on y voit un beau château royal, bâti sur une colline fortifiée où se trouvent en outre trois églises. L'une d'elles est la cathédrale; le matin et le soir, à différentes heures, trois cents chanoines sont tenus d'y chanter les offices. L'évêque de Cracovie a un revenu annuel de plus de soixante mille couronnes, et les principaux d'entre les chanoines possèdent, pour la plupart, des villages et des terres.

La ville de Cracovie se divise en trois parties : la première s'appelle Cracovie, la seconde Casimir; du nom d'un ancien roi, et la troisième Clepardia. Dans la cathédrale on voit un autel en argent massif, le tombeau de saint Stanislas, et la main droite de

ce saint enchâssée dans de l'or; cette relique est l'objet d'une grande dévotion.

Le lendemain, 10 septembre, l'ambassadeur impérial obtint du roi de Pologne un passe-port et une escorte pour traverser la Massovie, la Lithuanie et la Russie blanche. Il n'en courut pas moins bien des dangers en traversant ces contrées, tant du fait du service de la poste qu'à cause des gens de guerre et des Cosaques qui, depuis la campagne des Suédois en Livonie, parcourraient le pays en tous sens.

Le 14 septembre, nous entrâmes à Varsovie, capitale de la Massovie; c'est une belle ville, pas trop grande; l'on y voit, comme à Cracovie, un beau château royal au pied duquel coule la Vistule. On traverse ce fleuve sur un superbe pont en bois qui n'a pas son pareil au monde. De là, nous nous rendîmes, le 20 septembre, à Grodna; le roi Etienne Bathory y a fait construire une belle maison au bord de la rivière Weretzsch. A partir de Grodna, nous fûmes exposés à de grands dangers à cause de la peste, et nous dûmes passer plusieurs nuits dans les bois sans boire ni manger. Nous arrivâmes, le 29 septembre, à Wildow (5). En route, nous tombâmes deux fois entre les mains des Cosaques : c'est une vilaine race de pillards. Ils

arrivèrent sur nous au grand galop, le fusil armé, mais ils ne nous firent aucun mal parce que mon maître avait imaginé de se faire passer pour un capitaine envoyé au camp auprès du grand chancelier ; nous leur fîmes en outre voir le passe-port du roi que mon maître portait sur lui.

Wilna est une très-grande ville, à cent dix milles de Cracovie. On y trouve un évêché important et un collège des jésuites. Le roi y entretient quelques milliers de Tartares qui demeurent aux environs de la ville (6). On en choisit un certain nombre pour former l'escorte qui devait nous aider à passer en sûreté au milieu des Cosaques.

De Wilna nous nous dirigeâmes sur Moscou en passant par une ville nommée Winsko (7), qui fait encore partie du royaume de Pologne. Elle est construite entièrement en bois et ses habitants sont les gens les plus méchants, les plus intraitables et les plus pervers que l'on puisse trouver. Le gouverneur ou Staroste nous fit demander d'où nous venions et où nous allions. Mon maître lui fit répondre qu'il était ambassadeur de l'empereur des Romains auprès du grand-duc de Moscovie. Sur cette réponse, on se moqua de nous en demandant si l'empereur des Romains ne

pouvait pas avoir pour ami un souverain plus puissant que le Moscovite.

Le 6 octobre suivant, l'ambassadeur arriva heureusement, avec l'aide de Dieu, à Orsa (8); le voïvode de cette ville, qu'il connaissait déjà, le reçut amicalement et le traita fort bien. Nous dûmes attendre là huit jours jusqu'à ce que l'on eût envoyé à Smolensk, ville frontière des États moscovites, un messager pour prévenir de notre arrivée; car on était exposé à de grands dangers en passant la frontière sans s'être fait annoncer.

Le 15 octobre, nous partîmes d'Orsa et le même jour nous fîmes sept milles jusqu'au village de Baïova (9) où nous passâmes la nuit. Le lendemain, de bonne heure, nous traversâmes une forêt nommée Vata, située au bord d'une rivière qui sépare la Russie blanche (appartenant à la Pologne) du pays des Moscovites. Aussi cet endroit est-il appelé par les Russes Ranitz ou Granitz (10). Là, un cavalier moscovite se porta rapidement au-devant de nous et demanda si nous formions l'ambassade de l'empereur des Romains. Sur notre réponse affirmative, il descendit de cheval, et, suivant la mode de son pays, il courba la tête jusqu'à terre pour nous saluer. Puis, il nous pria de nous arrêter, d'attendre un moment et il rentra en toute hâte dans la forêt.

Nous attendîmes ainsi une bonne heure à moitié gelés à cause du froid et de la tempête (il avait plu et neigé toute la journée), et l'ambassadeur commençait à s'irriter de ce retard, quand nous vîmes arriver douze cavaliers magnifiquement vêtus et qui paraissaient être des personnages d'importance. Cinq d'entre eux portaient au pommeau de la selle de petites timbales qu'ils battaient, six autres sifflaient. C'est une coutume presque générale chez les Moscovites, quand ils vont à cheval, que les nobles et les gens de guerre renommés pour leur bravoure, suspendent au pommeau de leur selle de ces petites timbales qui servent à les distinguer du commun des soldats. Ils ont aussi l'habitude, dans leurs courses à cheval, de siffler, sans l'aide d'aucun instrument, d'une façon si perçante et si aiguë, qu'on les entend de très-loin. Dès leur jeunesse, ils apprennent, par de longs et pénibles exercices, à siffler de la sorte.

Quand ces timbaliers se furent approchés de nous, ils sautèrent à bas de leurs chevaux et le plus considérable d'entre eux, un homme d'un certain âge qui, d'après ses vêtements, paraissait être un personnage de haute distinction, s'avança vers nous; l'ambassadeur impérial alla au-devant de lui et quand ils furent arrivés à un pas l'un de l'autre, le Moscovite

courba la tête et toucha la terre de sa main droite. Tous ses compagnons firent de même et nous saluèrent ainsi. Le Moscovite demanda ensuite quel était le nom de l'ambassadeur impérial, et quand il l'eut appris par l'interprète, il nous parla en ces termes: « Seigneur Stephanus, que Dieu donne une longue vie au grand empereur de toutes les Russies, Boris Féodorovitch, au souverain de si nombreux et de si grands peuples, terres et royaumes; c'est en son nom que le voïvode de Smolensk m'envoie vers toi pour te prier d'entrer sur nos terres. »

C'est par ces paroles que nous accueillit le Moscovite. L'ambassadeur lui répondit en peu de mots qu'il avait entrepris ce long voyage parce qu'il était décidé à ne rien négliger, jusqu'à ce qu'avec l'aide de Dieu il fût arrivé auprès de la personne même de S. A. le Grand-Duc. Il ajouta que, par la grâce de Dieu, il était heureusement arrivé jusqu'en ce pays, en bonne santé, ainsi que tous les siens, qu'il était disposé à accompagner les Moscovites et que, comme de juste, il les suivrait partout où ils le conduiraient, et qu'il était heureux, de son côté, de les avoir trouvés en bonne santé. Il s'informa ensuite de la santé de S. A. le Grand-Duc, de celle de S. A. la Grande-Duchesse et de LL. AA.

les Princes et Princesses, enfin de celle du voïvode lui-même.

Après qu'on eut accompli de part et d'autre les politesses d'usage, que d'ailleurs les Moscovites connaissent fort mal, ils remonterent à cheval et nous dans notre voiture, et quand on eut fait quelques pas, ils tirèrent des coups de fusil en signe de réjouissance. Nous, de notre côté, nous fimes de même, ce qui leur causa une grande satisfaction, comme ils nous le firent savoir par l'interprète. Ils dirent que c'était une marque de la joie que nous éprouvions d'être arrivés dans les États de leur empereur (c'est ainsi qu'ils appellent leur prince). Nous passâmes la nuit suivante dans le village voisin où, comme nous l'avons dit plus haut, ils avaient attendu notre arrivée. Le lendemain matin, au moment où nous allions nous mettre en route, il tomba une pluie mêlée de neige d'une violence extraordinaire. Malgré ce temps affreux nous fûmes obligés de partir : d'ailleurs, le voyage de cet endroit jusqu'à Moscou est pénible, même dans la belle saison, à cause des mauvais chemins et de la quantité d'endroits où la route est établie à l'aide de troncs et de branches d'arbres. Il y a plus de six cents passages de ce genre; parfois, ils ont une longueur de plus d'un

mille, et souvent ils sont en très-mauvais état.

Le 19 octobre, nous arrivâmes à Smolensk, situé à deux milles allemands de la forêt de Vata ou de Granitza où avait eu lieu notre réception. C'est une ville grande, vaste, très-populeuse, entièrement construite en bois et entourée, depuis six ans seulement, d'une muraille en pierre ; elle s'élève sur les bords du fleuve Neper (11) ou Borysthène qui la divise en deux parties. Smolensk dépendait autrefois de la couronne de Pologne ; elle a été cédée aux Moscovites sous le règne du roi Etienne Bathory, pour sceller la paix entre les Polonais et les Moscovites. Nous avons dû attendre trois jours dans cette ville, jusqu'à ce que le voïvode Kniez Nickita Romanovitch Trubensko, homme d'un certain âge et l'un des conseillers les plus influents du grand-duc, nous eut fait envoyer les chevaux et les voitures nécessaires à la continuation de notre voyage. Un grand nombre de nobles, dont beaucoup étaient à cheval, vint nous recevoir à une certaine distance de Smolensk et nous y conduisit en tirant des coups de fusil. Aucun d'eux n'avait le droit de nous parler, à l'exception de deux, auxquels on donnait le nom de pristaf (*curatores vel provisores*), et qui étaient spécialement désignés

pour nous recevoir. Pendant tout le temps que nous avons passé sur le territoire moscovite, nous avons pu constater cette coutume, ainsi que d'autres l'avaient fait avant nous. Les Moscovites sont si attachés à cet usage, qu'il a, pour ainsi dire, force de loi chez eux et que personne n'adresse la parole à un ambassadeur ou à un envoyé. Le motif de cette conduite est peut-être la crainte que la dignité du grand-duc ne soit atteinte, si quelqu'un d'autre què lui entraît en conversation avec les ambassadeurs qui lui sont envoyés; ou bien redoutent-ils de ne pas savoir leur parler comme il convient; ou bien encore, appréhendent-ils que si les ambassadeurs pouvaient s'entretenir avec tout le monde, beaucoup de choses secrètes viendraient à être découvertes et divulguées. L'ambassadeur se montra fort irrité du retard que subissait notre voyage et il insista vivement, par l'intermédiaire du curateur, pour que le voïvode accélérât notre départ. Le 21 octobre on envoya enfin six voitures à notre logis: l'une était pour l'usage particulier de l'ambassadeur, les autres devaient nous porter deux par deux avec nos bagages; la voiture de l'ambassadeur était attelée de deux chevaux, les autres n'en avaient qu'un, selon la coutume des Moscovites.

A notre départ de Smolensk, on attacha à notre service deux pristafs et quelques autres personnes pour nous procurer ce dont nous aurions besoin pendant la route. Nos voitures furent bien pourvues de provisions, telles que bière, hydromel, eau-de-vie, pain, viande et poisson. Notre escorte nous fit faire de nombreux et inutiles détours, afin de retarder notre arrivée à Moscou. A mon avis, on agissait ainsi par crainte de la peste qui sévissait dans les pays d'où nous venions. Mais on persuada à l'ambassadeur par des mensonges (car ce peuple est naturellement porté au mensonge, à la tromperie et à toutes sortes de vices), qu'on se conformait à l'ordre du grand-duc, afin que l'ambassadeur ne fût pas incommodé et que le voyage se fit sans fatigue pour lui. Bien que nous fussions en état de faire facilement sept milles par jour, nous n'en faisions pas plus de trois ou quatre. L'ambassadeur ne fut pas dupe de leurs mauvaises excuses, mais il dut se résigner et laisser faire. Entre Smolensk et Moscou, le pays est plat; à tout moment, nous trouvions des chemins construits avec des abatis d'arbres, de profonds marais couverts de roseaux, de grandes forêts, des fondrières à moitié gelées, mais sans que la glace en fût assez solide pour nous porter.

Le soir qui suivit notre départ, nous arrivâmes à un couvent de l'ordre de saint Basile (12), habité par des moines moscovites. Nous y avons passé la nuit; à notre arrivée, les moines étaient occupés à chanter les heures dans l'église élevée, selon leur coutume, de quelques degrés au-dessus du sol. L'ambassadeur monta par hasard pour faire sa prière à l'église, pensant qu'il était d'usage, comme chez nous, que chacun y entrât à sa volonté. Mais quand les moines s'aperçurent de sa présence, ils le regardèrent de travers et dès qu'ils eurent achevé leurs cérémonies, l'un d'eux vint au-devant de lui et lui demanda, par l'intermédiaire de l'interprète, ce qu'il venait faire dans leur église et qui lui avait ordonné ou même permis d'entrer en ce lieu saint. Il s'informa, de plus, s'il portait une croix sur lui et s'il était chrétien. L'ambassadeur impérial lui fit répondre qu'il avait dû supposer que l'église était ouverte à tout le monde pour y prier, qu'à la vérité il ne portait aucune croix matérielle mais qu'il en avait une spirituelle gravée en son cœur; toutefois, afin que le moine pût voir que lui aussi était chrétien, il lui montra une croix en or qu'il avait l'habitude de porter suspendue à son cou. Dès que le moine vit cette croix, il la bâisa et se déclara satisfait. Il

demandâ une aumône à l'ambassadeur et se retira.

Quatre jours après nous arrivâmes à Dara-bousa (13), qui est la première ville de la Moscovie et où se trouve un blockhaus en bois; le lendemain nous atteignîmes une autre petite ville appelée Corvo-Saymisia (14), et le 27 octobre une troisième, un peu plus considérable que les deux autres et appelée Borissova (15). Durant tout ce voyage, on ne nous a pas une seule fois logés dans les villes, mais toujours dans les faubourgs, et il ne nous fut jamais permis de sortir de notre logis et de circuler librement.

Le 29 octobre nous arrivâmes à Mosaïsko (16), ville assez importante; elle s'appelle en moscovite Saint-Nicolas, parce que ce saint y est considéré et vénéré comme le patron de la ville. On dit qu'il se fait beaucoup de miracles dans ses églises; aussi de nombreux pèlerins y affluent-ils de tous côtés. Nous dûmes rester en cet endroit six jours, contre notre gré. Le grand-duc avait appris que la peste régnait dans la Lithuanie que nous avions traversée; il savait, en outre, par la lettre que l'ambassadeur avait écrite d'Orsa à son chancelier que nous nous rendions en Perse et que l'ambassadeur impérial envoyé au grand-duc de Moscovie était déjà en route.

Il y avait trois jours que nous étions arrêtés en cet endroit, lorsque le chef de notre escorte vint, sur un ordre qu'il prétendait avoir reçu du grand-duc, poser diverses questions à l'ambassadeur: 1^o Quelles étaient les villes que nous avions traversées pendant tout notre voyage? L'ambassadeur les énuméra sans en omettre aucune, et ce fut là sans doute la raison de notre retard, parce que l'on savait que plusieurs de ces villes étaient infestées par la peste. 2^o Il lui demanda si l'autre ambassadeur impérial * arriverait bientôt, quel était le principal but de sa mission, et 3^o quels étaient les présents qu'il apportait.

Mon maître lui répondit que l'autre ambassadeur viendrait bientôt, mais que lui-même ne pouvait pas savoir ce qu'il aurait à traiter, parce que cela ne regardait pas sa propre mission; que cependant il avait entendu dire qu'il était envoyé dans le seul but d'entretenir des rapports d'amitié et de mutuelle considération entre les deux souverains. Le grand-duc ayant dans le cours de ces dernières années envoyé plusieurs ambassades auprès de l'empereur, Sa Majesté Impériale, qui avait pour tous les souverains chrétiens des sentiments

* Henri, baron de Logau.

affectueux et bienveillants, n'avait pas voulu négliger de répondre à cette démarche et dans cette intention elle envoyait également une ambassade.

Quant à ce qui regardait le troisième point, mon maître dit qu'il était facile de supposer qu'une ambassade aussi importante envoyée par un empereur romain n'arriverait pas sans cadeaux et sans présents. Mais que, pour lui, il n'avait pas jugé convenable de s'en informer. Cette réponse laconique ne satisfit pas entièrement le Moscovite. Il renouvela ses questions le lendemain. Il s'informa par-dessus tout des cadeaux que l'ambassadeur devait apporter. Notre maître ne pouvait assez s'émerveiller de l'insanité de ces gens et de ce qu'ils ne pouvaient dissimuler leur insatiable avarice et leur avidité à recevoir des présents.

Nous avions séjourné assez longtemps à Mosaïsko, lorsque l'estafette envoyée le 5 novembre au grand-duc revint de Moscou et nous ordonna de poursuivre notre voyage; le 6 de ce même mois, nous nous mêmes en route pour Moscou, éloigné de dix-sept milles de l'endroit où nous nous trouvions. Le jour suivant nous arrivâmes à Visova, petite ville où se trouve un beau château construit en pierre, dans une situation particu-

lièrement gaie et agréable. C'était la résidence du grand-duc actuel Boris Féodorovitch avant son avénement au pouvoir. Il n'a point une origine princière, quoiqu'il appartienne à une famille noble et distinguée. Sa haute intelligence et son habileté et aussi la faveur du sort l'ont élevé à la dignité de grand-duc. Il y parvint surtout, grâce à son mariage avec la soeur de son prédécesseur Fédor Ivanovitch, fils du grand tyran Ivan Vassilovitch (17). Ce souverain, homme simple et pieux, le nomma grand maréchal de tout le pays et lui abandonna la charge du gouvernement. Il fut, dit-on, récompensé de ces marques de confiance par le poison. De ses deux frères, l'aîné, nommé Jean, fut tué par son père à coups de bâton en l'année 1581; le cadet, nommé Démétrius, fut envoyé en exil ou assassiné et le prince actuel fut alors élu grand-duc à cause de l'attachement que le peuple lui témoignait.

Le 9 novembre nous arrivâmes, avec l'aide de Dieu, à Moscou vers deux heures de l'après-midi. Un grand nombre de Moscovites de distinction étaient venus au-devant de nous, à un mille de la ville, et ils nous accompagnèrent jusqu'à notre logis, où tout était bien disposé et décoré pour le mieux. A partir de ce moment, il nous fut interdit de sor-

tir et de visiter la ville; on nous fit, au contraire, surveiller et on nous apporta à notre logis ce que nous désirions acheter et ce qui nous était nécessaire pour notre nourriture, c'est-à-dire de l'hydromel, de la bière, de l'eau-de-vie, de la viande, du pain, du beurre, des œufs et des poulets et autres choses dont nous avions besoin. Nous vivions aux frais du grand-duc, qui nous envoyait, tous les jours, avec abondance, tout ce qu'il nous fallait pour notre ordinaire, de sorte que nous ne manquions de rien.

Le 27 novembre, mon maître, l'ambassadeur impérial, fut reçu en audience par le grand-duc Boris Féodorovitch. Dès le matin, on avait envoyé à notre logis neuf beaux chevaux magnifiquement harnachés; l'un d'eux avait une superbe housse de velours rouge brodé d'or et les harnais garnis d'argent étaient ornés de pierres précieuses; les autres chevaux que nous montions étaient moins beaux, mais ils étaient cependant richement caparaçonnés. Au bout de deux heures, notre *provisor* vint nous chercher pour nous conduire au palais. C'était un homme âgé, d'une famille distinguée et d'un rang élevé; il était superbement vêtu et il était accompagné par quelques autres seigneurs moscovites, également très-bien ha-

billés, montés sur de beaux chevaux et qui s'arrêtèrent devant la maison. Le palais où nous fûmes conduits était orné de tapisseries et de magnifiques tableaux ; à droite se trouvait une crédence chargée de pièces de vaisselle d'or et d'argent si grandes et si nombreuses qu'on ne saurait les décrire. Quand nous fîmes notre entrée à cheval dans le château, on sonna une grosse cloche placée au milieu de la cour à si faible hauteur, qu'elle n'est pas à plus de quinze aunes au-dessus du niveau du sol.

Depuis notre logis jusqu'au palais nous avions passé au milieu d'une haie formée par des soldats portant des mousquets et dont les armes étaient chargées. Nous arrivâmes tous ensemble dans la salle d'audience. Au fond, vis-à-vis de la porte, se trouvait le trône, élevé de quatre degrés au-dessus du plancher, et à gauche, à la même hauteur, était un autre siège pour le fils du grand-duc. Le grand-duc était assis sur le trône dans tout l'appareil de la souveraineté. Il portait une couronne d'or, une robe de brocart d'or tombant jusqu'aux pieds ; il avait à la main un bâton en bois noir incrusté d'or et il le tenait comme un sceptre⁽¹⁸⁾. Son fils portait une robe mouchettée ressemblant à une peau de lynx. Deux heyduques vêtus de blanc et ayant une halle-

barde à la main, se tenaient de chaque côté du trône. Tout autour et formant un cercle, étaient assis les conseillers, tous magnifiquement habillés et portant des bonnets en peaux de renard noir. Après que l'ambassadeur eut fait au grand-duc la révérence prescrite par l'étiquette, qu'il lui eut remis ses lettres de créance et qu'il eut fait son discours, le grand-duc se leva et demanda des nouvelles du très-puissant empereur Rodolphe et de ses nobles frères, et il s'informa s'ils étaient en parfaite santé. L'ambassadeur répondit que, grâce à Dieu, Sa Majesté Impériale jouissait d'une très-bonne santé. Le jeune prince fit les mêmes questions, puis l'on nous congédia.

On nous reconduisit à notre logis avec le cérémonial décrit plus haut. Moins d'une heure après, plus de quarante personnes vinrent nous apporter différents plats et différentes boissons provenant de la table du grand-duc et, pour nous faire honneur, ils nous les offrirent en son nom ; dans la suite nous fûmes très-bien traités. Après l'audience nous séjournâmes encore à Moscou quatre semaines, pendant lesquelles mon maître se prépara au voyage de Perse. Il nous fit habiller et il engagea encore trois serviteurs, parmi lesquels se trouvait un organiste musicien, qui avait avec lui son régale (19). Après la mort

de mon maître et celle de ce musicien, je remis au roi de Perse ce régale, sept timbres de zibeline et quelques autres objets. Je le fis parce que ces présents lui avaient été annoncés, quoique, à la vérité, j'eusse préféré suivre l'ordre de mon maître qui m'avait dit de les vendre en cas de besoin. Mais mon *provisor* m'a toujours conseillé de ne pas le faire. Le régale fit grand plaisir au roi de Perse, quoi qu'il en jouât sans art, et l'ambassadeur actuel en remerciera certainement Votre Majesté.

Moscou est une ville très-populeuse, et d'après ce que l'on nous a rapporté, elle peut contenir cinq millions (20) d'habitants. Il n'y a peut-être pas une ville d'Allemagne qui lui soit comparable. Elle a quatre milles d'Allemagne de tour, et elle comprend trois villes : la première est entourée d'une solide muraille bastionnée, construite en bois, d'une hauteur de quinze aunes, et coupée en deux endroits par la rivière de la Moskova qui lui donne son nom. La deuxième, la ville intérieure, est entourée d'un mur assez fort; la troisième est formée par le château royal qui se trouve au centre; elle est également entourée d'un mur et, de plus, d'un fossé profond. On trouve dans cette ville plus de mille cinq cents églises ou monastères; deux de ces églises, qui se trouvent dans l'enceinte du châ-

teau sont très-belles; elles servent de lieu de sépulture aux anciens grands-ducs de Moscovie. Elles ont sept tours avec des coupoles dorées qui ont dû coûter plusieurs tonnes d'or; on y voit aussi de belles et grosses cloches dont l'une surpasse de beaucoup, tant pour la grandeur que pour la beauté du son, celle d'Erfurt. Sur la place, devant la porte du château, il y a deux pièces d'artillerie si grosses qu'un homme pourrait y entrer aisément. Les maisons et les bâtiments sont, pour la plupart, grossièrement construits en bois et ne se trouvent pas, comme chez nous, les uns à côté des autres. Presque toutes les chambres ont de grands poèles et il n'y a pas de vitres aux fenêtres (21).

La Moscovie est un pays sauvage, désert, marécageux, couvert de broussailles, et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, coupé par des marais que l'on traverse sur des routes faites avec des abatis d'arbre. Il est si bien fermé à tout accès qu'il est impossible d'y entrer et d'en sortir secrètement, sans une permission ou un sauf-conduit du grand-duc. En hiver, il y règne un froid terrible et une neige épaisse couvre le sol. On n'y trouve pas de raisin, peu de fruits, excepté des pommes importées à Moscou par des Allemands, mais elles sont très-rares. Quant aux

grains, tel que l'avoine, l'orge et le froment, les Moscovites en ont parfois en abondance; mais, si une année la récolte vient à manquer, il en résulte une grande famine dans le pays, comme cela est arrivé de notre temps où plusieurs milliers de personnes sont mortes de faim dans la ville de Moscou et aux environs. Un fait presque incroyable, mais que nous tenons de source certaine, c'est que des boulangers de la ville vendirent à différentes reprises une espèce de gâteau (appelé pirogen et pareil à nos *pfannkuchen*) (22) où la viande qui y entre d'ordinaire était remplacée par de la chair humaine provenant de cadavres qu'ils avaient volés et coupés en morceaux. Quand le fait fut connu, beaucoup d'entre eux furent cités en justice. La famine était si grande que, chose presque incroyable mais vraie, on a dû manger des animaux impurs, tels que des chiens et des chats.

La campagne n'offrait pas plus de sécurité que la ville, comme nous avons pu en juger pendant notre voyage; nous avons traversé beaucoup de beaux villages entièrement déserts, car les habitants qui n'étaient pas morts de faim avaient été massacrés par des brigands. On pourrait en dire bien plus long sur ce sujet. Le pays, d'ailleurs, est grand et vaste, il s'étend, en y comprenant les terri-

toires tartares, tcheremisses et nogai's (que les Moscovites ont en partie conquis), sur une longueur de cinq cent cinquante milles d'Allemagne jusqu'à la mer Caspienne ou Hyrcanienne et, en largeur, jusqu'aux monts Gordiens (23). C'est une terre inculte, peu de villes et rien autre que le désert; on peut parcourir vingt ou trente milles et, chez les Nogaïs, jusqu'à trois cents milles, sans rencontrer une ville ou un village, à l'exception des trois postes frontières qui ont été bâtis par les Moscovites au bord du Volga, pour arrêter les Tartares. Il en sera question plus loin.

Je vais exposer, maintenant, tout ce que j'ai pu apprendre de la religion et du culte des Moscovites. Ces derniers, ainsi que tous ceux qui professent la même religion qu'eux, veulent être considérés comme les meilleurs et les plus fidèles des chrétiens. Quant à nous, ils ne nous reconnaissent pas comme chrétiens, mais ils nous appellent tout simplement *paganos*, ce qui signifie païens. Et pourtant ils ne sont que de méchants épiciuriens, des gens si pervers, si trompeurs et si menteurs, que l'on ne saurait assez le répéter, et nous avons pu en faire l'expérience pendant les six mois que nous avons passés au milieu d'eux. A mon avis, il n'y a pas un pays au monde où la paillardise et la luxure

soient aussi communes. Autant que j'ai pu m'en assurer, ils n'observent guère les dix commandements de Dieu et ils ne punissent que légèrement ceux qui les transgressent. Un meurtrier ou tout autre malfaiteur est puni de son crime par une, deux ou trois années de prison, et après avoir subi sa peine, il est pire qu'avant. La plupart des habitants sont réduits à l'état de serfs et si l'un d'eux lève la main contre son maître ou encourt quelque punition, son maître peut le tuer ou en faire ce qu'il lui plaît. Ils se disent Pauliniens et professent, autant que j'ai pu m'en rendre compte, la doctrine corrompue des Grecs (*Græcam fidem corruptam*). Ils bâtiennent, comme je l'ai déjà dit, leurs temples et leurs églises sur des hauteurs et à peu près à la manière des Turcs, c'est-à-dire avec trois ou cinq coupoles sur lesquelles ils placent de grandes croix triples symbolisant la sainte Trinité. Quand ils passent devant une de ces églises, ils font le signe de la croix et se frappent la tête en l'inclinant. Ils ont un grand nombre de cloches qu'ils sonnent d'une façon toute différente de la nôtre en les frappant alternativement avec un battant. On ne trouve dans leurs églises ni sièges ni bancs; extérieurement, tout le pourtour est occupé par une galerie couverte. Le mur de

l'église est percé d'une quantité de petites fenêtres étroites, et c'est en regardant à travers ces fenêtres ou en se tenant devant les portes que les fidèles récitent leurs prières et font le signe de la croix. Les gens riches achètent dans les églises des images qu'ils ornent en les entourant de petites tablettes peintes et de cierges. En allumant ces derniers, ils mettent souvent le feu à la maison *.

Chaque famille, qu'elle soit pauvre ou riche, a dans sa maison, accrochée au-dessus de la table, son idole peinte sur une tablette. Elle représente saint Nicolas ou saint Basile, les quatre archanges ou d'autres encore, car les saints qu'ils adorent sont innombrables. Une fois bénies par le prêtre, ces images sont considérées comme des personnes vivantes, et de cette manière chacun peut s'acheter un dieu particulier; il s'en vend une très-grande quantité dans les marchés. Quand les Moscovites entrent dans une chambre ils ont pour habitude, avant de saluer, de faire le signe de croix et d'incliner trois fois la tête; en même temps ils prononcent les paroles suivantes: *Hospodi promilui mine grechni* (24);

* Le 1^{er} décembre de l'année 1602, jour de notre arrivée à Moscou, plus de cent maisons furent brûlées dans un incendie allumé par des cierges et des tablettes de ce genre. (Note de l'auteur.)

c'est-à-dire : « Seigneur, aie pitié de moi, qui suis pécheur. » C'est la seule prière qu'ils disent et ils n'en connaissent guère d'autres. Si une de ces images tombe du mur, personne n'ose la ramasser; mais il faut que le prêtre vienne, la relève et la consacre de nouveau. Cette coutume nous parut très-bizarre. Souvent, quand nous voulions toucher une de ces images et qu'on s'en apercevait, on nous en empêchait en nous disant que c'était un péché. Personne ne peut être considéré comme chrétien par les Moscovites, s'il ne porte à son cou une croix qui est en argent ou en or chez les riches, et en cuivre chez les pauvres, et sur laquelle sont gravés quelques mots moscovites.

Leurs prêtres ne font pas d'études et l'instruction n'est pas répandue chez eux comme chez nous. Ce sont des gens grossiers et incultes; ils vont jusqu'à dire que, s'il y a parmi les Allemands tant de sectes et d'idolâtrie, cela provient de l'instruction. Chez eux, du moment que l'on sait lire et écrire, on est apte à devenir prêtre et à occuper une charge publique. On ne prêche pas dans leurs églises; on ne fait que chanter et réciter en leur langue les psaumes de David très-mutilés et d'autres cantiques moscovites. Les prêtres ne sont pas consacrés avant d'avoir une épouse

légitime. Conformément aux paroles de saint Paul, un évêque ne doit avoir qu'une seule femme. Dénaturant ensuite le sens de ces paroles, ils ne permettent pas à un prêtre de contracter un second mariage, ni à un laïque un troisième. Après la mort de sa femme, le prêtre doit se retirer dans un couvent et faire pénitence jusqu'à la fin de sa vie. Il doit passer son temps à prier pour le bonheur du pays et pour celui du grand-duc. Mais Dieu seul sait la façon dont plus d'un s'en acquitte. Il arrive aussi que des gens du peuple, menacés de la prison pour dettes, ou ne voulant pas vivre avec leurs femmes, se réfugient, quand ils ont des sentiments religieux, dans un couvent, où ils sont à l'abri de toute poursuite ; ils y gagnent en plus une réputation de sainteté : car, dit-on, ils ont tout abandonné pour le Christ. On ajoute beaucoup d'autres balivernes du même genre que nous pourrions répéter. Personne n'a plus de droits sur eux ; ils ne sont tenus qu'à une chose, c'est à passer toute leur vie dans l'état qu'ils ont choisi ; ils doivent s'abstenir de manger de la viande (ce qui constitue leur principale sainteté) et Dieu sait qu'ils vivent pour le reste comme ils l'entendent. En outre, ils doivent se conformer aux usages et à la règle du couvent. Celui qui enfreint

cette règle est considéré comme ayant commis un péché mortel et d'autres moines reçoivent l'ordre de le frapper de verges.

Les gens du peuple observent aussi très-rigoureusement l'abstinence; je crois même qu'une forte somme, ou le désir de sauver la vie à quelqu'un, ne les déciderait pas à manger de la viande, du beurre et du fromage, un mercredi ou un vendredi.

Les prêtres ne se distinguent des laïques que par leurs coiffures et par leurs cheveux qu'ils portent très-longs, ne devant plus les couper à partir de leur consécration; on les reconnaît encore à leurs bâtons: ils les portent avec eux partout où ils vont et c'est l'unique arme de défense qui leur soit permise.

Les Moscovites ont à Moscou leur pape qu'ils appellent patriarche; ils le considèrent comme un dieu; ils le tiennent enfermé et ne lui permettent pas de se montrer plus de trois fois l'an, dans un lieu assigné à cet effet et où il dit la messe les jours des principales fêtes. Il y a, ces jours-là, un tel concours de monde, qu'on ne saurait le décrire, et celui qui a vu le patriarche s'imagine avoir des indulgences pour tous ses péchés de l'année. Ils ont de même, dans différentes villes, quatre métropolitains en l'honneur des quatre Évangélistes, des évêques,

des archevêques, des nonnes et des moines. Ils ne baptisent pas leurs enfants dans les églises, mais dans l'eau courante; ils s'appuient, pour cela, sur le baptême du Christ par saint Jean, dans le Jourdain. Après le baptême, le prêtre oint l'enfant comme chez les catholiques, et le parrain lui donne, au lieu d'argent, une croix en or, en argent ou en cuivre, selon ses moyens. On trouve de ces croix au marché. Le parrain félicite l'enfant d'être entré dans la communauté chrétienne et d'avoir reçu le baptême. Comme nous l'avons dit plus haut, l'enfant doit porter cette croix pendant toute sa vie. C'est à cause de cela qu'ils s'imaginent que nous, qui ne portons pas de croix, nous n'avons pas reçu le vrai baptême. Ils ne permettent pas qu'un des nôtres épouse une de leurs filles, à moins qu'il ne se soumette à un nouveau baptême et qu'il n'approuve leurs jongleries et leur idolâtrie.

Pour ce qui concerne le mariage, ils observent les cérémonies suivantes : ils ne tolèrent pas qu'un jeune homme se trouve avec une jeune fille, qu'il lui fasse la cour ou bien que, comme chez nous, il se rencontre avec elle dans un repas ou dans une assemblée *

* Les femmes moscovites ont leurs assemblées particulières; aucun homme n'y est admis; lorsqu'un jeune

pour s'amuser et se réjouir. Tout au contraire, le mariage se fait entièrement par l'intermédiaire des parents ou des amis les plus proches. Le fiancé n'a pas la permission de voir la jeune fille avant de s'être bien et dûment engagé à payer une somme fixée à l'avance si le mariage ne se concluait pas. Les enfants doivent obéissance à leurs parents même pour tout ce qui concerne leur mariage. Quand le jeune homme est suffisamment engagé, on lui amène la fiancée, et en présence des deux familles, on la lui confie et on la remet entre ses mains, qu'elle lui plaise ou qu'elle ne lui plaise pas. On la couvre entièrement d'un voile de soie, et les deux dames les plus distinguées des deux familles la conduisent à l'église où le prêtre les marie. Il arrive souvent que l'on marie les enfants (surtout ceux des familles riches) dès l'âge de neuf ou de dix ans, et rarement comme chez nous, seulement à vingt ans ou plus tard. Cet usage est singulier, car il est certain que des enfants aussi jeunes ne savent pas ce que signifie le mariage et qu'ils en font un jeu. Les nobles et les gens riches tiennent leurs femmes enfermées dans un appartement particulier. On ne leur permet que rarement de homme parle à une jeune fille, c'est une grande honte pour elle. (Note de l'auteur.)

sortir, et si leur mari reçoit une visite, fût-ce même celle de son propre frère, elles ne peuvent se montrer, encore moins peuvent-elles parler à un étranger. Bref, elles sont enfermées comme un oiseau dans sa cage.

Les Moscovites enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies et en poussant des cris et des hurlements ; ils emploient, à cet effet, de jeunes garçons qui suivent le corps ; l'enterrement est d'autant plus honorable à leurs yeux que les cris sont plus forts.

En ce qui touche leurs habitudes pour le boire et pour le manger, les Moscovites sont d'une grossièreté bestiale ; ils mangent, en général, sans assiette et sans couteau et ils saisissent les mets à pleine main. Ils boivent surtout de l'hydromel et de l'eau-de-vie. Ce sont des gens peu sûrs et excessivement intéressés. Malgré cela, ils veulent être considérés comme les meilleurs chrétiens, et ils ne peuvent souffrir qu'on leur préfère un autre peuple et un autre pays.

Nous avions passé environ quatre semaines à Moscou, lorsque le 8 décembre le grand-duc nous envoya, comme il l'avait déjà fait à notre arrivée, cent personnes pour nous apporter des mets de sa table. Nous nous mêmes ensuite en route pour Kasan, capitale

du pays des Tartares Tchérémises. Cette ville est située à deux cents milles d'Allemagne de Moscou, ce qui revient à mille verstes moscovites ou mille milles d'Italie. La première ville que nous trouvâmes sur notre chemin s'appelle Vladimir (25); elle est assez grande et les Moscovites la regardent comme très-ancienne et comme l'une des principales de leur pays. Selon la tradition, elle tire son nom d'un de leurs princes nommé Vladimir, qui y est enterré (Vladimir est un prénom moscovite). Cette ville est bâtie dans une contrée riante et agréable, tout au bord du Volga, beau fleuve, d'une profondeur de dix brasses, d'une largeur d'un quart de mille et qui, jusqu'à la mer Caspienne, est sillonné par de nombreux bateaux. Vladimir est à dix journées de marche de Moscou; le pays est giboyeux et on peut s'y procurer en grande abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Nous continuâmes notre voyage et avant la fin de l'Avent nous arrivâmes à la ville de Murom (26), située à mi-chemin entre Moscou et Kasan, sur les bords de la rivière Ora. Cette rivière peut être comparée à l'Elbe en Allemagne, et elle se jette dans le Volga à un mille de la ville. De Murom, nous gagnâmes à une assez grande ville nommée Nisna, c'est-à-dire petite Naugart (27); elle

est sur la frontière du pays des Tartares Tchérémises.

Après avoir quitté Nisna, nous entrâmes dans le pays des Tchérémises (28). C'est une contrée inhospitalière, sauvage, couverte de forêts et de marécages. On n'y trouve ni à se loger ni à se nourrir; il faut porter avec soi tout ce dont on a besoin et pendant tout le voyage se préparer un gîte dans les bois. On n'y rencontre aucun village, mais ça et là seulement une hutte. Ces Tartares ne cultivent que peu de blé et ne se livrent guère à l'agriculture, mais ils se nourrissent de la viande des chevaux et des moutons dont ils possèdent un grand nombre. Cependant, ils produisent et ils cultivent plus que les Tartares Nogaïs, qui ne connaissent pas même le pain. Je parlerai d'eux plus loin avec détails. Il serait impossible de s'aventurer dans ce pays s'il n'était pas entouré de tous les côtés par les Moscovites dont les Tartares reconnaissent la souveraineté. Si l'on veut obtenir quelque chose des gens de cette nation il faut, par des coups, les contraindre au travail. Ils ressemblent assez à des animaux indomptables. Après avoir traversé péniblement ce singulier pays, nous arrivâmes de nouveau chez les Moscovites, à la ville de Schwiasko (29), et le 24 décembre, la veille de Noël,

nous entrâmes à Kasan, ville assez grande que l'on peut comparer à Breslau; elle a été conquise il y a environ trente ans par le grand-duc Ivan Vassilovitch, qui l'incorpora à ses États. Elle est entièrement construite en bois et entourée d'une enceinte en bois bastionnée. Il y a dans cette ville un beau château bâti par Ivan Vassilovitch : entouré d'une double enceinte, il s'élève sur une hauteur au pied de laquelle coule la rivière Kasan qui donne son nom à la ville et qui se jette dans le Volga à une lieue de là. Nous passâmes tout l'hiver à Kasan, jusqu'au 11 mai. Il était impossible de continuer notre voyage par terre à cause des Tartares. Sur une étendue de trois cents milles, on ne trouve que trois bourgades le long du Volga.

Le 11 mai nous reprîmes notre voyage et nous nous embarquâmes sur le Volga pour nous rendre à Astarkan, capitale des Tartares Nogaïs et située à trois cents milles de Kasan. Nous étions accompagnés par soixante-dix bateaux moscovites portant des provisions. La plupart du temps nous naviguions jour et nuit. Le 16 du même mois nous atteignîmes Samara, premier poste frontière, le 21 Saratha (30), également poste frontière éloigné de cent cinquante milles d'Allemagne de Kasan, et ensuite, le 23 mai, le troisième poste fron-

tière appelé Zaritzona *. Enfin, le 27 mai, après avoir voyagé jour et nuit, nous arrivâmes heureusement, Dieu en soit loué, à Astarkan. Nous dûmes passer deux mois dans cette ville pour y attendre notre navire, ainsi que tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage sur mer. Bien que nous ayons vécu aux frais du grand-duc, nous avons éprouvé beaucoup de désagréments et d'ennuis. La ville d'Astarkan n'est ni très-vaste ni très-importante ; elle est en grande partie construite en bois, à l'exception du château. Elle n'a pour toute fortification qu'un mauvais mur; mais comme elle est située à l'embouchure du Volga, ce fleuve l'entoure de tous les côtés sur une étendue de près d'un mille d'Allemagne et en fait une île. Ivan Vassilovitch, dont nous avons déjà parlé, en fit la conquête sur les Turcs, il y a environ trente ans. A cette époque elle ne se trouvait pas à la place qu'elle occupe actuellement; elle était située à un mille plus loin, et l'on voit encore en cet endroit les ruines et les murs de l'ancienne ville. Après l'avoir détruite, le grand-duc la reconstruisit sur son emplacement actuel. Les environs d'Astarkan sont habités

* Zaritzona est à 70 milles d'Astarkan. (Note de l'auteur.) Son nom actuel est Zaritza.

par quelques milliers de Tartares, soumis aux Moscovites. On y voit encore d'anciens monuments et des tombeaux tartares, que nous avons visités avec soin. Plusieurs de ces tombeaux sont ceux d'anciens princes tartares, et on y entretient encore de nos jours des lampes qui brûlent continuellement. Ces tombeaux, bâtis en forme de petites tours percées à jour, ressemblent à nos chapelles; on voit à l'intérieur des inscriptions tartares sculptées sur pierre.

Le pays des Tartares Nogaïs est une grande plaine nue et déserte, peu boisée, sans ville ni village; l'eau qu'on y trouve est rarement douce, mais elle est le plus souvent amère et saumâtre. A Astarkan même il y a beaucoup de salines qui fournissent de sel le pays moscovite tout entier. Le grand-duc en tire tous les ans un revenu considérable. Le boisseau de sel s'y vend à très-bas prix: on en achète un pour la misérable somme de six altins, ce qui équivaut à six liards de notre monnaie. Le pays donne peu de fruit et peu de blé, quoique le sol y soit d'une telle fertilité, que bien peu d'endroits en Allemagne puissent lui être comparés et qu'il produise en abondance des plantes rares comme la lavande et d'autres du même genre(31). Cet état de choses provient de ce que les Tartares n'ont pas de demeure fixe;

ils sont nomades et se nourrissent, comme nous l'avons dit plus haut à propos des Tché-rémisses, de la viande des chevaux et des moutons qu'ils possèdent en grand nombre. Ils boivent le lait de leurs juments et de leurs brebis; ils le font bouillir et aigrir et ils le transportent dans des sacs de cuir. Ils ne connaissent pas le pain et il arrive souvent que ceux d'entre eux qui sont faits prisonniers par les Moscovites, meurent parce qu'ils ne peuvent s'habituer à en manger. Ils ne se servent d'aucune monnaie : lorsqu'ils veulent acheter quelque chose, ils donnent en échange des chevaux ou des moutons, selon la valeur de l'objet, et si par des rapines ils se sont procuré des pièces moscovites en or ou en argent, ils les donnent à leurs femmes qui s'en font des colliers ou d'autres parures. Leurs demeures sont artistement faites en feutre et en étoffe de coton de toutes les couleurs; elles ressembleraient assez à de petites tentes si elles n'étaient pas si arrondies par le haut. Ils les transportent avec eux sur des chariots à deux roues traînés par des chameaux.

Quand leurs troupeaux ne trouvent plus d'herbe dans un endroit, les Tartares se transportent quelques milles plus loin, jusqu'à ce qu'ils rencontrent de nouveaux pâturages. Ils se vendent les uns les autres ; le père vend ses

enfants, le mari ses femmes si elles sont stériles, le seigneur ses sujets ou ses prisonniers, et cela pour peu d'argent. Quand nous étions à Astarkan on achetait un Tartare pour quatre ou cinq florins, et même pour une moindre somme à cause de la famine qui régnait alors. A mon retour de Perse, j'ai délivré ainsi un prisonnier chrétien, nommé Frédéric Fidler, fils d'un tailleur de Grossglogau (32). Cet homme avait été fait prisonnier par les Tartares quelques années auparavant, devant la ville de Cristos en Hongrie (33). Étant parvenu à s'échapper, il se sauva chez les Cosaques Moscovites; c'est de là que je l'ai ramené à Prague. Pendant sept années de captivité chez les Tartares, il avait pu apprendre à connaître leur barbarie et la cruauté dont ils usent envers les pauvres chrétiens.

Ils pourvoient à tour de rôle à l'entretien de leurs mourzas ou princes, et ils choisissent pour les commander celui d'entre ces princes qui s'est distingué à la guerre et qui a remporté quelque victoire. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; ils les vendent quand elles sont stériles, ils vendent aussi leurs filles qu'ils échangent contre des bestiaux. Ce sont, en somme, des gens méchants et trompeurs. On éprouve déjà dans ce pays une chaleur intolérable;

l'hiver y est très-court et il y pleut rarement. On y trouve tant de vermine et de serpents qu'il est difficile de marcher : pour camper en sécurité il faut mettre le feu aux herbes qui sont très-hautes, et qui brûlent souvent sur une étendue de plusieurs milles. C'est le seul moyen de se débarrasser de la vermine.

Nous étions prêts à partir et notre bateau était pourvu de tout ce qui nous était nécessaire pour le voyage, lorsqu'au moment de lever l'ancre, un gentilhomme polonais, du nom de Christophe Pawlowsky, vint nous trouver. Il parlait également bien les langues polonaise, allemande, latine, espagnole et d'autres encore. Parti d'Ormuz, il voulait se rendre en Pologne en passant par Moscou. Mais comme on ne laisse passer à Astarkan que ceux qui viennent en ambassade, il avait été arrêté. Il vint prier mon maître, l'ambassadeur impérial, de l'aider à continuer son voyage; celui-ci l'admit dans sa suite et il partit avec nous pour retourner en Perse.

Le jour de Sainte-Marie-Madeleine*, nous nous embarquâmes avec un négociant persan, pour nous rendre en Perse. Il nous fallait traverser la mer Caspienne, large de trois cents milles d'Allemagne, et éloigné de deux

* 22 juillet.

journées d'Astarkan. On se rend de cette ville à la côte par le Volga, qui se jette dans la mer par dix embouchures. Notre traversée dura trente et un jours (34), et bien que nous ayons essuyé pendant deux jours et deux nuits une affreuse tempête, nous arrivâmes le 8 août à Langheran, situé à un mille de la mer, dans le Guillam, province du royaume de Perse (35). Le pays est riant et agréable, mais la chaleur y est excessive et le voisinage de la mer le rend malsain. Nous sommes restés pendant dix semaines en cet endroit, où nous avons été exposés à de grandes privations et à beaucoup de misères. Nous n'avions pour toute nourriture que de la viande de mouton sans saveur et du pain fait avec du riz, et pour toute boisson, l'eau malsaine qui sort de la mer Caspienne. Le pays produit cependant du raisin et des fruits en abondance, mais les Persans n'osent pas faire du vin, encore moins en boire. Ils font sécher le raisin pour le vendre ou bien ils le mangent dès qu'il est cueilli. Par suite de ces privations, nous ne tardâmes pas à tomber malades, mon maître aussi bien que tous les gens de sa suite, composée de huit personnes. Pawlowsky succomba le premier.

Mon bienheureux maître envoya alors un courrier à Ispahan, située dans l'ancien royaume

me des Parthes et actuellement capitale et résidence du roi de Perse. Cette ville est distante de quatorze journées de cheval de Langheran (c'est-à-dire environ cent vingt milles d'Allemagne). Le courrier se rendit auprès du roi, qui faisait alors une expédition contre Tauris, et il demanda pour nous les moyens de quitter l'endroit où nous étions. Il alla trouver aussi le Père Franciscus di Costa, légat du Pape, envoyé dans le pays peu de temps auparavant. Don Robert Shirley, frère du seigneur anglais qui est allé à Vienne, vint alors nous rejoindre. Il avait été laissé en Perse comme otage et il est probable qu'il y restera à tout jamais (36). Il voulut nous emmener, mais l'état de faiblesse de mon maître ne nous permit pas de le transporter plus loin que Lanzan (37), à deux milles de Langheran. Il dut s'arrêter en cet endroit et il y mourut trois jours après. Avant de mourir, il nous donna, à moi et à mon compagnon, ses instructions au sujet des lettres de Sa Majesté Impériale ; il m'ordonna de les remettre fidèlement à qui de droit. Toutes ces recommandations sont contenues dans la lettre qui va suivre. Il mourut le 25 octobre 1603, ayant conservé toute sa raison et manifestant les sentiments d'un bon chrétien. Suivant le désir qu'il avait exprimé, nous l'enterrâmes,

le 26 octobre, au pied d'un arbre du jardin de la maison que nous habitions à Lanzan.

Instructions données, peu de temps avant sa mort, par le seigneur Etienne Kakasch, à ses serviteurs Georges Tectander et Georges Agelastes, sur ce qu'ils devaient faire des lettres impériales et comment ils devaient se comporter après sa mort.

« Mes chers serviteurs Georges Tectander et Georges Agelastes, je vous prie, avant toutes choses, de procéder à mon enterrement avec des cierges, des chants chrétiens et des prières, ainsi que cela eut lieu pour votre compagnon Christophe Pawlowsky.

« Secondelement, vous remettrez soigneusement, au roi de Perse, les lettres de Sa Majesté Impériale, notre très-gracieux maître, telles que je les ai préparées.

« Troisièmement, vous vendrez les sept timbres de zibelines (38), ainsi que les pelisses, ce qui vous rapportera bien 1,000 ducats. Vous trouverez 128 ducats avec les peaux de zibelines. Vous en préleverez ce qui sera nécessaire pour votre subsistance, et si avec l'aide du Dieu tout-puissant vous rentrez dans notre patrie, que vous arriviez à Venise comme je vous le conseille et que le roi vous donne

un sauf-conduit (39), vous vous rendrez de cette ville à Prague en traversant le Tyrol. Dans ce voyage vous devrez nécessairement passer par la ville de Botzen en Tyrol. Là, vous vous informerez de ma femme et vous lui donnerez ce qui vous sera resté de l'argent que je vous laisse; vous lui remettrez aussi ma valise noire, sans l'ouvrir, mes habits, mon sabre et tout ce qui m'appartient. Si vous retournez par Moscou, vous remettrez le tout à Prague, entre les mains du sieur Jean Underholtzer, trésorier de la cour, ou bien entre celles du très-gracieux seigneur et baron Wolff Unverzagt, conseiller intime et préfet du palais de Sa Majesté Impériale. Vous montrerez à Sa Seigneurie mes instructions, et vos deux années de bons services vous seront largement payées comme je le demande par cet écrit.

« Quatrièmement, vous aurez soin de remettre au P. Franciscus di Costa, légat du Pape, la lettre que je lui ai écrite. Vous trouverez, dans ma bourse rouge, 3 ducats d'or et 5 ducats d'argent; vous en dépenserez ce qui sera nécessaire. Suivez fidèlement, je vous prie, toutes ces recommandations, craignez Dieu et faites, avec l'aide du Seigneur, ce que vous m'avez vu faire, moi qui suis un pauvre pécheur. Si vous vous montrez fidèles, le Dieu tout-puissant vous ré-

compensera paternellement sur cette terre et dans l'éternité, et vous aurez à la cour de Sa Majesté honneur et avancement; sinon, votre vie ne sera que déception et amertume. Enfin, je vous fais ici mes adieux à vous et à mes quatre autres serviteurs, et je vous recommande à la protection divine. Si vos trois compagnons Nicolas, Romanus et Lubin veulent vous accompagner à Prague, ils recevront leur salaire, quoique je n'aie pas beaucoup de bien à en dire; Nicolas est le seul que je vous recommande. Aimez-vous les uns les autres, etc.

« ÉTIENNE KAKASCH DE ZALONKEMENY.

« Fait à Langaran, le 5 septembre 1603. »

Quand on se fut aperçu que le mal s'aggravait et que l'ambassadeur ne vivrait plus longtemps, le gouverneur de Lanzan, Mehemet Schephi, fit ouvrir, avec la permission de mon maître, la malle que celui-ci avait cachetée; il passa en revue ce qui s'y trouvait et écrivit au roi ce qu'elle contenait. On y trouva des vêtements ainsi que sept timbres de zibelines avec leurs enveloppes.

Je pris les habits pour moi, car j'en manquais, et notre maître avait promis de nous habiller seulement à notre arrivée à Ispahan.

Ainsi que je l'ai raconté plus haut, j'envoyai à Tauris les sept timbres de zibelines et le ré-gale, en les chargeant sur un âne que le gouverneur me donna.

Je me mis en route le 26 octobre, avec Robert Shirley, et j'arrivai au bout de cinq jours à Kasbin, la première ville que l'on rencontre en Perse, en y entrant par ce côté. Kasbin peut être comparée à la ville allemande de Breslau ; elle n'a pas d'enceinte et les maisons y sont construites en pierre et en argile, selon la coutume des Turcs (40).

Pendant ce voyage, je dus abandonner quatre de mes compagnons, deux Russes et deux Polonais, qui furent frappés de maladie mortelle et que les Persans soignèrent fort bien en leur procurant tout ce dont ils avaient besoin.

Le 1^{er} novembre, j'arrivai à Kasbin avec l'Allemand qui était attaché à ma personne, et mon compagnon Georges Agelastes. J'y restai quatre jours ; mon compagnon tomba malade de la scarlatine et en mourut. Robert Shirley me quitta et me confia à un seigneur persan qui devait m'accompagner à Tauris auprès du roi.

Je continuai mon voyage seul, plein de soucis et de tristesse, n'ayant d'autre compagnon que Murad, interprète persan pour la

langue moscovite, que j'avais pris à mon service à Lanzan sans le connaître. J'avais de la peine à me faire entendre de lui en russe ; je lui payais chaque semaine des gages, je lui donnais dès vêtements et je pourvoyais à ses besoins.

Enfin, après bien des retards, je partis avec le seigneur persan dont j'ai déjà parlé, pour me rendre auprès du roi à Tauris, situé à cent cinquante milles d'Allemagne ou vingt-deux journées de marche de Kasbin. Le roi avait fait marcher contre Tauris une armée de cent vingt mille hommes, et depuis sept jours il était maître de la ville. J'y arrivai le 15 décembre, vers trois heures de l'après-midi, tout à fait malade, car la fièvre et la scarlatine dont je souffrais en même temps m'avaient tellement affaibli, que je n'étais plus en état de me mettre en selle sans que l'on m'aïdât, et qu'à plusieurs reprises je m'étais considéré comme mortellement atteint. Nous avions été obligés, le plus souvent, de voyager jour et nuit pour être à Tauris avant le départ du roi, qui, en effet, quitta la ville trois jours après mon arrivée. A peine descendu de cheval, le roi me fit mander en sa présence, sans que j'eusse le temps de manger, de changer de vêtements et de mettre les chevaux à l'écurie. Je venais

d'envoyer mon domestique au marché pour m'acheter quelques provisions. Cependant je partis en laissant tous mes effets à l'abandon. Je fus introduit dans le palais; je trouvai le roi assis par terre au milieu des seigneurs de sa cour et de ses conseillers. Comme il était moins richement vêtu que les autres et que je n'avais pas d'interprète avec moi, je ne reconnus pas le roi et je m'arrêtai tout interdit. En ce moment, un Persan avancé en âge me prit par la main et me conduisit vers le roi; je me prosternai devant lui en lui basant les mains selon les indications que m'avait données autrefois le pristaf moscovite. Le roi me fit signe de me relever. Un renégat italien m'adressa ensuite la parole en italien; je m'informai s'il comprenait le latin et je lui dis, dans cette langue, que l'empereur des Romains avait envoyé mon maître auprès de Sa Majesté le roi de Perse, qu'il était arrivé à Langheran, dans la province de Guillam, avec sa suite, formant en tout huit personnes; que trois d'entre elles avaient succombé dans cette ville par suite du manque de bonne nourriture et de vin (car on n'y trouvait, comme je l'ai déjà dit, qu'une eau détestable et de la mauvaise viande de mouton), qu'en outre, les quatre autres y étaient restées à moitié mortes. Quant à moi, mon

défunt maître m'avait chargé de remettre au roi les lettres de Sa Majesté l'Empereur. A ces mots, le roi demanda à voir les lettres; comme elles étaient restées dans mon coffre, je me levai pour aller les chercher, mais on ne me le permit pas; je dus confier mes clefs à l'un des principaux conseillers, qui alla chercher les lettres et les remit entre mes mains en présence du roi. L'une des lettres de Sa Majesté l'Empereur était en latin, l'autre en italien, la troisième, celle du grand-duc de Moscovie, ainsi que les discours, étaient en deux langues. Je les remis à Sa Majesté, en observant le cérémonial que l'on m'avait indiqué, c'est-à-dire en me prosternant et en baisant les mains du roi. Le roi reçut solennellement les lettres ainsi que mes hommages, me posa la main sur la tête et me fit asseoir à ses pieds. Il décacheta lui-même les lettres; après qu'il les eut ouvertes et avant de les lire, on amena dans le palais un prisonnier turc, couvert de chaînes et qui s'agenouilla devant Sa Majesté; puis on remit au roi deux sabres qu'il examina l'un après l'autre. Le premier, dont la poignée et le fourreau étaient couverts d'ornements en or, me fut envoyé en cadeau quelques jours plus tard. Quant à l'autre, le roi le tira hors du fourreau, se leva, et, sans que

son visage trahît la moindre émotion, il coupa la tête du prisonnier qui était en suppliant devant lui. A cette vue, je ne fus pas peu effrayé et je flottais entre la crainte et l'espérance, redoutant qu'avec l'autre sabre le roi ne voulût me mettre à mort; j'appréhendais que Sa Majesté l'Empereur n'eût fait la paix avec les Turcs ou que, dans les lettres, il ne fût question de la conclure et que pour ce motif on en voulût à ma vie.

Mais le roi se rassit en souriant et s'adressant à moi, il me fit dire que c'était ainsi que les chrétiens devaient traiter les Turcs, que lui de son côté il ne s'en ferait pas faute. Puis il me confia à l'un de ses écuyers tranchants, qui m'emmena dans sa maison. Le roi y envoya l'interprète italien avec les lettres. Celui-ci traduisit, devant moi, en persan la lettre italienne, ainsi que le discours de mon maître qui s'y trouvait joint. Il connaissait déjà le but de notre mission par la lettre du Moscovite. Le lendemain, de bonne heure, le roi m'envoya en cadeau un beau cheval de race arabe. Trois jours après, le 18 novembre, Sa Majesté quitta Tauris.

Tauris est une très-grande ville, avec de belles maisons, des jardins, des temples, des bains disposés à la manière des Turcs. Elle a cinq milles d'Allemagne de pourtour, elle

est ouverte et n'a point d'enceinte ; elle est entièrement construite, comme nous l'avons dit plus haut, en pierre et en argile, mais quelque peu en ruine ; au milieu d'elle s'élève un ancien château fort entouré d'une double muraille avec des fossés (41). Le roi, en partant, emmena son armée, forte de cent vingt mille hommes et toutes ses femmes, qu'à la vérité je n'ai pas vues, mais qui, d'après ce qu'on m'a dit, sont au nombre de cinq cents. Il était accompagné, en outre, de ses deux fils, dont l'aîné, âgé de dix-sept ans, s'appelle Sophi Mirza (42) ; le cadet, Sultan Mahomet (43), n'a que sept ans ; leur mère, morte maintenant, était chrétienne et fille du roi de Géorgie. Le roi laissa une forte garnison à Tauris.

Toutes les villes et tous les villages que nous rencontrions sur notre route, se hâtaient de se soumettre aux Persans. J'ai assisté moi-même à la soumission de Marant (44) en Médie, de Nachtzschirvan (45) ou Sulpha (46), en Arménie, et de plusieurs autres villes qui toutes se rendirent sans résistance. Quand le roi passait par une ville ou par un village, le menu peuple accourait de tous côtés, se réunissait et formait des rondes où les hommes, les femmes et les enfants se tenaient par la main et tournaient en chan-

tant et en sautant, selon leur coutume. Il y avait au milieu du cercle deux ou trois hommes avec des tambourins dont ils jouent d'une façon très-originale. Ces instruments ressemblent assez à des tamis; ils sont recouverts d'un côté par une peau, et ils sont garnis de quatre anneaux en laiton. Ce concours de peuple avait lieu dans l'intention de complimenter le roi et de célébrer sa venue par des cris de joie et des chants. Après notre arrivée en Arménie, les choses continuèrent à se passer aussi heureusement : le roi ne rencontra aucune résistance. A Soulpha, ville forte habitée uniquement par des chrétiens arméniens, la réception fut très-cordiale. Pour honorer le roi, on fit des illuminations, les maisons qui, dans ce pays, n'ont point de toits et sont garnies de balcons, furent couvertes de plus de cinquante mille lampions qui brûlèrent toute la nuit. Quant à ce qui concerne les autres grandes villes de ce pays qui sont, dit-on, au nombre de cinquante-quatre, l'ambassadeur de Perse les décrira à Votre Majesté Impériale.

D'après ce que j'ai pu voir et apprendre de la religion et du culte des Persans, ils se considèrent comme les seuls vrais musulmans et les autres croyants ne sont à leurs yeux que des hérétiques. Pourtant, il n'y a

qu'une légère différence entre la religion des Persans et celle des Turcs; mais la grande haine, l'horreur que les Persans ressentent pour les Turcs, s'expliquent par la raison suivante: Il y a quelques années, l'empereur des Turcs enleva à la Perse toute la Médie, toute l'Arménie et plusieurs autres provinces importantes du royaume. Ces événements se passaient sous le règne du père du roi actuel, qui était aveugle, fatigué du pouvoir et peu respecté de ses sujets. Il fut trahi, en cette occasion, par deux de ses frères et par les principaux officiers du royaume qui s'entendirent avec les Turcs pour leur livrer ces provinces. Le frère du roi actuel fut emmené en captivité. Mais à la mort du vieux roi qui s'appelait Châh Choudabent, son second fils, Châh Abbas, qui règne en ce moment, ayant atteint sa majorité, eut connaissance de cette trahison. Il fit massacrer la plupart des principaux officiers du pays et crever les yeux à ses deux oncles; l'un en mourut, l'autre vit encore (47). On nomma d'autres gouverneurs dans tout le pays. Puis, il y a trois ans, le grand-duc de Moscovie, à l'instigation de Sa Majesté Impériale et Romaine, détermina le roi de Perse à prendre les armes contre les Turcs, et depuis lors il n'a remporté que des victoires.

Les Persans ont beaucoup de temples ou mosquées ; elles sont divisées en deux parties, dont l'une est réservée aux hommes et l'autre aux femmes ; ces dernières ne se montrent jamais. Les mosquées sont généralement construites à deux étages et surmontées de petites tourelles rondes bâties à jour, du haut desquelles, trois fois par jour, le matin au lever du soleil, à midi et le soir, un de leurs prêtres crie les paroles suivantes : *Allah ou Ekber la ila illa llah.* Cet appel remplit chez eux le même office que des cloches chez les chrétiens. On ne trouve en Perse ni horloge ni calendrier. M'étant une fois trompé dans mes calculs sur le temps, je fus réduit, pendant six mois, jusqu'à mon retour en Moscovie, à vivre sans distinguer un jour de l'autre.

On trouve devant les mosquées des fontaines jaillissantes, car les Persans ont l'habitude de se laver les pieds et les mains avant de franchir le seuil de la mosquée, où ils n'entrent qu'après avoir ôté leurs chaussures. Ils ont une pierre brune à huit faces, qui ressemble à du marbre, et qu'ils enveloppent dans un morceau de belle étoffe de soie. Ils déposent cette pierre sur le sol de l'église qui est couvert de riches tapis et où l'on ne trouve ni chaise ni banc ; les murs sont ornés d'in-

scriptions turques. Ils se prosternent ensuite, baissent la pierre, se relèvent et répètent cet acte à plusieurs reprises. Ils font de même en voyage, ainsi que dans leurs maisons. Ils se lavent les mains et les pieds, ils se découvrent les bras et se déchaussent pour prier. Mais ils ne se découvrent jamais la tête, ni lorsqu'ils font leur prière, ni lorsqu'ils sont devant le roi, et ils trouvaient fort étrange de me voir ôter mon chapeau. Ils ont pendant l'année diverses fêtes, à l'occasion desquelles ils se coupent avec des rasoirs, ils se font d'affreuses blessures à la tête, au corps, et ils se brûlent cruellement les mains avec du coton trempé dans de la graisse. En outre, ils ont la coutume de se raser la tête et d'autres parties secrètes du corps. Le vendredi est leur dimanche; ils pratiquent la circoncision comme les Turcs; comme eux, ils ont toujours des lampes dans leurs appartements; en un mot, ils ont le même culte (48).

Les études ne sont aujourd'hui pas plus avancées chez eux qu'autrefois; ils n'ont pas d'imprimerie et tous leurs livres sont manuscrits. Cependant ils connaissent bien l'histoire et on ne peut rien leur dire de leurs ancêtres qu'ils ne sachent déjà. Leurs prêtres ne portent pas de turbans blancs, mais des turbans bruns et des habits faits d'une étoffe

en poil de chameau; en voyage ceux-ci ne se servent pas de chevaux, mais de mulets, et ils sont honorés comme des dieux par le commun du peuple.

Les Persans enterrent leurs morts de la manière suivante. Lorsqu'une personne meurt, à quelque moment du jour ou de la nuit que ce soit, tous les serviteurs de la maison ainsi que les enfants et les parents du défunt, se répandent dans les rues en poussant des cris lamentables. Avant de connaître le motif de ces cris, nous nous imaginions qu'il s'agissait d'un incendie, d'une révolte ou d'un meurtre. Ces lamentations qu'ils font entendre pour pleurer leurs morts durent deux heures consécutives. Le lendemain on emporte le corps hors de la maison dans un cercueil, comme chez nous. Quand il s'agit d'un homme de guerre, on dépose sur le cercueil sa coiffure, son habit, ses souliers, son sabre, en un mot tout son costume. On porte devant et derrière la bière de grandes lampes en laiton tout allumées, et au bout de quelques pas, les porteurs soulèvent trois ou quatre fois le corps, en criant quelques paroles en leur langue; cette cérémonie se renouvelle de distance en distance, jusqu'à l'arrivée au tombeau. Les femmes de la famille du défunt, couvertes de grands

voiles noirs qui ne permettent pas de distinguer leurs traits, suivent le cortége de bien loin. Elles poussent des hurlements plaintifs et accompagnent le corps jusqu'à la tombe. Je n'ai pas pu voir ce qui se passe ensuite. Quand le mort est enterré, on place sur la tombe, à l'endroit de la tête, une colonne en pierre, haute de quatre ou cinq aunes et couverte d'inscriptions persanes. Les cimetières sont généralement en rase campagne, en dehors des villes, et ils ressemblent de loin à une ville avec beaucoup de tours. Quand arrive l'anniversaire de la mort, les parents du défunt se rendent au cimetière, pour faire entendre des plaintes et des lamentations, et mettre des cierges et des lampes sur la tombe; ils font d'autres simagrées du même genre.

Aux yeux des Persans, le mariage est moins que rien; ils prennent et achètent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, comme nous l'avons déjà dit plus haut à propos du roi. Quant à ce qui touche leurs mœurs et leurs manières, les Persans, quoique païens, sont plus polis que les Moscovites qu'ils surpassent en toutes choses. Ils ne se servent, pour manger, ni de couteau ni d'assiettes. D'après ce que j'ai vu partout et même lorsque j'ai été invité à la table du roi, le

sol de la pièce dans laquelle ils mangent, ou en campagne l'intérieur de la tente, est recouvert de magnifiques tapis; avant d'entrer, j'ai dû faire comme tout le monde, ôter mes souliers et ne garder que mes bas. Le roi d'abord, puis les grands seigneurs, les Bassas parmi lesquels je me trouvais, enfin les principaux conseillers étaient assis par terre, en cercle, les jambes croisées de façon qu'elles fussent complètement cachées. Mais moi qui n'avais pas l'habitude de m'asseoir de la sorte, j'étais très-mal à mon aise et j'ai remercié Dieu de ce que le repas n'avait pas été de longue durée. Je n'ai pu manger beaucoup; quand je me suis levé, mes jambes étaient tout engourdies et je fus incapable de marcher avant qu'elles fussent revenues à l'état ordinaire. Le roi s'est beaucoup moqué de moi à ce sujet jusqu'à ce qu'enfin je pris l'habitude de m'asseoir ainsi.

Quand tout le monde se fut assis à la place qui lui était désignée, on étendit sur le tapis, devant les convives, une bande de belle étoffe de soie, longue de plusieurs aunes et de la largeur d'un essuie-mains. Puis on fit passer de l'eau à la ronde, à peu près comme cela se pratique chez nous. Au lieu de pain et d'assiette, on posa devant chaque personne de larges et minces gâteaux de riz

cuits au four. Enfin les écuyers tranchants du roi, tous personnages de distinction, apportèrent les mets dans de grands plats en argent ou en acier poli. Les mets se composaient principalement de riz cuit très-épais, qu'on ne pouvait prendre sans se salir les doigts : il était accommodé de différentes manières avec beaucoup de sucre, du raisin, du miel, des amandes, des épices, etc. ; le tout était si sucré qu'on avait peine à le manger. Il y avait sur les plats soit rôtis, soit bouillis avec le riz, du gibier, des perdreaux, des faisans, du mouton et de la viande de cheval. On plaçait trois ou quatre de ces plats devant le roi et un seul devant chaque convive. On mangeait avec les mains sans assiette, ni couteau, ni cuiller. Deux ou trois serviteurs circulaient en présentant des coupes remplies d'eau, dans laquelle on avait fait bouillir des épices. On offre rarement du vin, seulement quand le roi le permet, ce qu'il fait quand il est de bonne humeur; car le vin est défendu aux Persans sous peine de mort. D'ordinaire les Persans ne boivent pas avec les chrétiens. Mais en cette circonstance ils n'eurent pas s'y refuser; car le roi leur avait donné l'ordre de manger et de boire avec moi. J'ai diné dans la suite plus de vingt fois avec Sa Majesté Royale. .

Le roi est un homme enjoué, bienveillant et gai et particulièrement bien disposé pour les chrétiens; il prend grand plaisir à la guerre et à tout ce qui touche les exercices guerriers. Il a environ trente et un ans (49).

Il y a, dans le pays des Parthes en Médie et en Perse, une grande disette de bois, et les habitants sont obligés de cuire leurs aliments avec de la paille, de la bouse de vache et du fumier qu'ils font sécher au soleil.

De Soulfa Sa Majesté se rendit dans la petite Arménie et vint assiéger Erivan, la principale forteresse de ce pays. Erivan est à cent cinquante milles d'Allemagne de Tauris; c'est une ville assez forte, bien située, dans un pays agréable et fertile (50).

A trois milles de là se trouvent trois églises datant de plusieurs siècles; deux d'entre elles sont en ruine, la troisième, la plus importante, que les Turcs appellent Utchkilissa, est entretenue en bon état. Autrefois on y venait en pèlerinage d'un grand nombre de pays. Il s'y trouve aujourd'hui beaucoup de moines grecs qui se disent chrétiens. Sur ma demande, Sa Majesté Royale me permit de visiter le couvent et me fit accompagner par ses gardes (51).

A mon arrivée, les Arméniens me firent une réception royale; ils me conduisirent tout

d'abord dans l'église, où ils me montrèrent une main desséchée enchaînée dans de l'or, et ils me firent expliquer par mon drogman que c'était la main droite de saint Grégoire de Nazianze, dont le corps était enterré là. L'église est magnifiquement construite, tout en pierres de taille avec une belle voûte ayant une ouverture circulaire au milieu. On n'y voit aucune image et quand j'en demandai la raison, il me fut répondu qu'il y en avait eu autrefois, mais que maintenant les Turcs ne toléraient plus ni cloches ni images. Quand j'eus visité l'église dans tous ses détails, on me conduisit dans la maison du patriarche, qui me traita fort bien et m'offrit une collation ; il me pria, puisque j'étais chrétien, de vouloir bien, à mon retour, intercéder auprès de Sa Majesté Royale pour qu'elle laissât aux Arméniens la libre pratique de leur religion, qu'il leur conservât leurs anciennes franchises et qu'il leur restituât celles que les Turcs leur avaient enlevées.

Après le repas, je retournai au camp, accompagné de l'escorte donnée par le roi et de celle des Arméniens.

A mon retour à Eriwan, en passant devant la tente royale, je dus descendre de cheval, entrer chez le roi et rendre compte à Sa

Majesté de ce qui m'était arrivé chez les Arméniens.

Nous séjournâmes encore quatre semaines en cet endroit, jusqu'à ce que la ville tombât au pouvoir des Persans et que le roi voulût bien me congédier.

Les Turcs, renfermés dans la forteresse, étaient au nombre de quarante mille, dont la majeure partie étaient des fuyards venus de Tauris.

La ville résista pendant cinq semaines jusqu'à ce que le manque de vivres la force de se rendre aux Persans, qui massacrèrent la plus grande partie des habitants.

Le pays d'Arménie est très-accidenté; on y trouve principalement, du côté de la mer Caspienne, des montagnes très-elevées, sauvages et rocheuses. Le pays produit en abondance du coton, de la soie et toute espèce de fruits; il est un peu plus froid que la Perse et on y voit des montagnes si hautes que les sommets sont couverts de neige toute l'année. L'Arménie confine au pays des Parthes, et ces contrées, comme je l'ai dit plus haut, faisaient autrefois partie du royaume de Perse; il y a quelques années, les Turcs s'en emparèrent par trahison.

Après tous ces événements, Sa Majesté Royale me fit appeler en sa présence et m'an-

nonça que le moment était venu pour moi de retourner auprès de Sa Majesté Impériale mon très-gracieux maître, pour lui rendre réponse, et que, pour ce motif, il avait désigné l'ambassadeur Mechti Couli Beg (52) pour m'accompagner. Il me donna en cadeau un vêtement royal persan qu'il avait porté lui-même, un cheval arabe et 900 écus pour la plupart à l'effigie de Sa Majesté Impériale, à celles de l'Électeur de Saxe et du roi d'Espagne. Il me remit en outre le sabre persan dont j'ai déjà parlé. Enfin, le 14 novembre, je fus reçu en audience de congé en compagnie de l'ambassadeur persan.

Il y a un fait que je ne crois pas devoir cacher à Votre Majesté Impériale. Un jour, à Erivan, j'étais assis sur le sol couvert de tapis, à côté du roi, et je mangeais selon la coutume des Persans. En ce moment se présentèrent plusieurs Turcs qui s'étaient rendus au roi et qui venaient solliciter leur grâce. Mais comme le roi, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, portait un méchant habit d'étoffe rouge, tandis que j'avais un vêtement de soie rouge et que mon pied, passez-moi l'expression, était un peu étendu, parce qu'il m'est impossible de m'asseoir les jambes croisées, ces Turcs se jetèrent à mes pieds et voulurent les baiser. Je fus très-effrayé et je

me hâtaï de retirer mon pied. Le roi me regarda en face et se mit à rire.

Après que nous eûmes pris congé du roi, et pendant que nous étions en route pour Moscou, nous rencontrâmes, le 16 de ce même mois, un Bassa turc à la tête de cent trente hommes. Il était à cheval et richement vêtu, et nous étions persuadés que c'étaient des ennemis. Mais, Dieu soit loué! ils étaient amis du roi de Perse et allaient auprès de lui pour lui rendre hommage.

Peu de temps après, avant que nous eussions quitté l'Arménie, nous rencontrâmes cinq cents Turcs qui s'étaient échappés d'Ériwan. Ils se mirent à notre poursuite et ils arrivèrent, une demi-journée après nous, à un village où nous devions passer la nuit; sans la protection divine et sans les avertissements des Arméniens, nous serions certainement tombés entre leurs mains; mais nous nous mêmes en route pendant la nuit même, et, traversant l'Arménie par un autre chemin, nous arrivâmes de l'Asie Supérieure dans l'Alexandrie qui est un petit pays très-désert (53). Nous y rencontrâmes le roi de Géorgie qui allait au secours du roi de Perse avec une armée de dix mille hommes. Il me fit appeler auprès de lui, ainsi que l'ambassadeur, et il me fit demander par son interprète, entre autres

chooses, pourquoi Sa Majesté Impériale ne lui envoyait pas aussi un ambassadeur à lui qui était chrétien, alors que le roi de Perse n'était qu'un païen ; il ajouta que, de son côté, il voulait également entretenir de bons rapports avec Sa Majesté. Je lui répondis que mon maître, qui avait été envoyé comme ambassadeur auprès du roi de Perse, était mort en route et que j'ignorais quelles avaient été ses instructions. Nous prîmes congé de lui et nous continuâmes notre route par les monts Gordiens et Moschiques, qui sont sauvages et impraticables et qui se rattachent au Caucase. On les traverse difficilement à cheval, et le passage en est rendu dangereux par les Tartares qui les habitent. Je parvins à me débarrasser de ces Tartares avec l'aide de l'ambassadeur, et en leur donnant un cheval, quelques écus et un couteau persan ; comme ils reconnurent que j'étais chrétien, ils s'emparèrent de mon coffre dans lequel se trouvaient mes effets et ceux de mon maître. C'est pour cela que je dus leur abandonner le cheval que le roi de Perse m'avait donné en cadeau. Au mois de janvier de l'année 1604, après bien des difficultés et bien des dangers, je suis arrivé avec l'ambassadeur persan à Coïs (54), petite forteresse située sur la frontière moscovite, au pied des hautes monta-

gnes dont nous avons déjà parlé, sur les bords de la mer Caspienne. Nous avions, avec l'aide de Dieu, accompli un long et pénible voyage de trois cents milles d'Allemagne.

Cette ville de Coïs a été construite, il y a quelques années, par Ivan Vassilovitch, grand-duc de Moscovie, dans le but d'assurer le passage en Perse par mer et de le défendre contre les attaques des Circassiens ou Goumoques. De cette manière, les Moscovites prenaient possession d'un territoire pour lequel ils ont combattu depuis de longues années et qui leur a déjà coûté des millions d'hommes. Coïs est peu important et très-misérable, on n'y trouve que du poisson sec pendant l'hiver et du poisson frais pendant l'été. On y déporte les malfaiteurs qui ont commis quelque crime en Moscovie, et il s'y trouve une garnison de mille soldats moscovites qui, souvent, n'ont rien à se mettre sous la dent. Ils reçoivent annuellement quelques boisseaux de farine d'avoine qui leur est envoyée d'Astrakan ; leur solde est de six roubles, ce qui équivaut à dix-huit florins. Ils appellent la farine d'avoine tolokna : ils versent de l'eau dessus et ils en font une espèce de bouillie qu'ils mangent en guise de pain ; c'est une pitoyable nourriture. Nous dûmes séjourner six semai-

nes en cet endroit, parce que nous étions encore en hiver, que la mer était gelée le long du rivage, que plus loin elle était couverte de glaçons et qu'elle était agitée par des tempêtes. Quant au voyage par terre, il était impossible à cause des Tartares.

Nous ne pouvions rien avoir pour notre argent et nous aurions beaucoup souffert de la faim si nous n'avions pas abattu quelques chevaux pour les manger. Enfin, pressés par le besoin et n'ayant plus que fort peu de vivres pour approvisionner notre bateau, nous nous embarquâmes en février, bien que ce fût très-dangereux. Le voïvode moscovite nous donna un bateau et trente hommes pour nous accompagner. En cas de vent contraire, nous pouvions être poussés en pleine mer, ce qui nous exposait à mourir de faim; nous pouvions encore tomber entre les mains des ennemis qui nous entouraient de tous côtés; de plus, notre bateau n'étant pas construit pour tenir la mer et n'ayant pas de lest, pouvait facilement sombrer. Nous fîmes voile pour Téréka (55), situé à dix-sept milles d'Allemagne de Coïs; de Téréka, nous devions aller à Astarkan, à cinquante milles plus loin; mais voici comment notre voyage se passa : Quand nous fûmes environ à huit milles de Téréka, nous abordâ-

mes une petite île (56) mesurant une lieue en longueur et en largeur. Là, nous trouvâmes devant nous la mer gelée en partie jusqu'à la côte, en outre, le vent avait accumulé la glace derrière nous, de telle façon que nous fûmes contraints de rester à l'ancre à la même place, pendant quinze jours ne pouvant ni avancer ni reculer. Nous serions morts de faim si nous n'avions pas abattu et mangé les chevaux de l'ambassadeur que nous avions avec nous sur le bateau. Car, espérant arriver bientôt à Téréka, nous n'avions pris que pour quatre jours de vivres. Nous étions environ cinquante personnes sur le bateau; nous brûlâmes, à la place de bois, les roseaux que l'on trouvait en grande quantité en cet endroit. C'est ainsi que nous attendîmes un temps plus favorable. Le froid redrevint de nouveau très-vif et nous fûmes réduits à abandonner le bateau à la garde de quelques hommes et à traverser à pied, au milieu de grands dangers, la glace jusqu'à Téréka, sur une étendue de huit milles d'Allemagne. Comme la glace qui est sur la mer a la propriété de fondre subitement dès que le dégel arrive, nous aurions pu être noyés. Le voïvode de Téréka ayant déjà été prévenu de notre arrivée, nous trouvâmes en atteignant le rivage plus de trois cents cavaliers mosco-

vites qui nous attendaient et qui avaient amené des chevaux pour nous conduire à la ville. Nous avions enfin, avec l'aide de Dieu, accompli la partie la plus dangereuse de notre voyage de retour et nous nous trouvions en lieu sûr.

La ville de Téréka est située à environ un mille de la mer Caspienne et à deux journées de Derbent, ville forte de la Turquie, dont les habitants font beaucoup de tort aux Moscovites et aux Persans, soit en pillant leurs bateaux qui sont jetés à la côte, soit en exerçant la piraterie (57).

Nous sommes restés six semaines à Téréka, jusqu'à ce que la mer fût entièrement dégagée. Le 18 mars suivant, nous prîmes de nouveau la mer pour nous rendre à Astarakan, où nous débarquâmes heureusement le 23 du même mois. Nous avons attendu dans cette ville jusqu'au vendredi saint (vieux style) que les bateaux fussent prêts pour le départ. Ce jour-là nous nous sommes de nouveau embarqués sur le Volga pour le remonter jusqu'à Kazan. Nous étions accompagnés par une escorte moscovite. À notre arrivée en cette ville, nous y trouvâmes une ambassade persane, retournant de Moscou en Perse ; c'était la même que mon défunt maître avait rencontrée l'année précédente : elle

se rendait alors à Moscou. Ces Persans nous apprirent que le grand-duc envoyait à leur roi quelques milliers d'hommes, entre autres d'habiles arquebusiers ainsi que quelques bonnes pièces de canon pour faire le siège de la forteresse de Derbent; ils ajoutèrent qu'il avait excité le roi de Perse à continuer la guerre contre les Turcs*. Je suis d'avis qu'après la prise de cette forteresse, la mer et les routes seront beaucoup plus sûres. Nous avons trouvé à Kazan deux princes des Tartares Nogaïs qui ont voyagé avec nous jusqu'à Moscou. L'un d'eux s'appelait Jeroslan et l'autre Estreck. Ils avaient été faits prisonniers par les Cosaques moscovites et conduits à Kazan. Ils durent faire leur soumission au grand-duc. Le fils d'Estreck se fit baptiser, il épousa une fille de famille noble moscovite et on le garda comme otage. Ces deux princes avaient combattu en Hongrie avec les Turcs contre les chrétiens auxquels ils avaient fait beaucoup de tort: ils avaient emmenés en captivité beaucoup de chrétiens, dont un certain nombre gémissent encore sous le joug barbare. A mon arrivée à Moscou, le grand-duc me fit cadeau d'un timbre

* Voy. à l'Appendice la lettre de Boris à l'Empereur Rodolphe II.

de zibelines, de peaux de martres et de quelques aunes de velours.

Le 15 juillet suivant, le sieur Henri de Logau, gouverneur de Glatz et ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Romaine, notre très-gracieux souverain, arriva à Moscou en grande pompe avec une suite de plus de soixante personnes. On lui fit, comme à nous autrefois, une réception solennelle. Quatre mille cavaliers moscovites et allemands étaient rangés sur la route, à un mille de la ville. On lui amena un grand nombre de magnifiques chevaux de selle dont le harnachement était orné d'or et d'argent, et parmi ces chevaux il s'en trouvait un de race arabe, avec une selle en brocart d'or. On conduisit l'ambassadeur en ville, en grande cérémonie, et on lui assigna le logis qui avait été occupé par l'ambassadeur de Holstein.

Je fus très-heureux de cette arrivée que j'avais attendue avec la plus vive impatience. Aussi, dès que l'ambassadeur eut fait son entrée en ville, je fis, jour et nuit, tous les efforts possibles pour obtenir accès auprès de lui et pour être logé dans la même maison que lui. Car il y avait longtemps que j'étais privé de la société des Allemands et réduit à me contenter de celle des Moscovites, dont j'étais fatigué.

Dès l'arrivée de l'ambassadeur, on envoia du palais du grand-duc diverses provisions en grande abondance, et, dans la suite, on fit parvenir chaque jour à sa cuisine un bœuf tout entier, sept moutons, trente poulets, du gibier, tel que lièvres et élans, des canards, du poisson, des œufs, du beurre, deux flèches de lard et autres approvisionnements. Comme boisson, on envoia plusieurs tonneaux de bière et d'eau-de-vie, et de trois espèces d'hydromel.

Trois pristafs (*curatores*) mis au service de l'ambassadeur, venaient le voir tous les jours et veillaient à ce qu'il ne manquât de rien.

Le 18 juillet, le grand-duc fit savoir à l'ambassadeur qu'il lui donnerait audience le lendemain. Le 19, à neuf heures du matin, on amena sur la place un grand nombre de chevaux avec des harnachements en or et des selles en velours; chacun put choisir la monture qui lui convenait. Le cortège se rangea dans le même ordre que lors de l'entrée en ville; seulement, les présents étaient portés en tête. Ils consistaient : 1^o en douze beaux mousquêts incrustés de nacre; 2^o une grande et belle coupe dorée et trois beaux mousquets; 3^o une belle chaîne d'or ainsi qu'une coupe; 4^o une coupe avec un moulin

à eau*; 5^o un bras en vermeil avec trois coupes et un oiseau de paradis **; 6^o un beau bureau très-artistement travaillé en ivoire plaqué d'or fin; 7^o trois grandes bouteilles en argent, hautes de plus de deux aunes et portées chacune par deux hommes; 8^o deux vases de même grandeur; 9^o un vaisseau en argent d'un beau travail et long d'environ deux aunes, avec tous les agrès tels qu'on les emploie en mer; 10^o un beau cerf monté par une Diane et portant au cou une belle pierre fine et sur la tête des cornes faites de branches de corail; 11^o les trois lettres de créance, recouvertes de taffetas rouge et vert, que l'ambassadeur portait lui-même. A ses côtés marchaient les deux principaux conseillers du grand-duc. Le cortége s'avança ensuite trois par trois. Chaque rang se composait d'une personne de la suite de l'ambassadeur entre deux seigneurs moscovites. Depuis notre logis jusqu'au palais du grand-duc, la haie était formée par des soldats moscovites armés de mousquets et de sabres. Quand nous arrivâmes dans la salle d'audience, nous trouvâmes, comme je l'ai déjà raconté, le grand-duc assis

* « Ein schoener Becher daran eine Wassermühle gewesen. »

** « Ein silberner verguldeter Arm, darauff drey Becher neben einem Paradisz Vogel gewesen. »

sur un trône doré, en face de la porte. Il n'était pas habillé de même qu'à ma première audience : il portait une double couronne et un vêtement en drap d'or, couvert de perles et de pierres précieuses et qui lui descendait jusqu'aux pieds. Une triple couronne, haute d'environ une aune et demie et magnifiquement ornée de pierres précieuses, était posée à côté de lui. Le jeune prince Féodor Borisovitch, âgé d'environ quinze ans, était assis à sa gauche. Il portait un vêtement en drap d'argent et tenait à la main un bâton doré. Lorsque l'ambassadeur, après avoir remis les présents et les lettres de créance, eut présenté sa requête, le grand-duc se leva, ainsi que le jeune prince ; il demanda des nouvelles du grand et puissant Empereur et de messeigneurs ses frères bien-aimés. Il s'informa s'ils étaient encore en bonne santé. Quand la réception fut terminée, le grand-duc donna l'ordre de retenir à dîner l'ambassadeur ainsi que toutes les personnes qui avaient assisté à l'audience avec lui.

Nous fûmes conduits dans une autre salle toute garnie de bancs et dont les murs étaient couverts de tapisserie. On y voyait une grande crédence chargée d'objets d'or et d'argent, parmi lesquels un grand lion en argent qui pouvait contenir une tonne de bière, et un

tonneau en argent doré de la même capacité. Il y avait, en outre, une haute colonne couverte, du haut en bas, d'un nombre infini de coupes d'or et d'argent de diverses grandeurs. Nous attendîmes dans cette salle environ une heure, jusqu'à ce qu'on vînt nous chercher pour nous mettre à table.

On ouvrit une porte qui conduisait de cette salle dans une autre où le grand-duc ainsi que le jeune prince étaient assis sur des siéges dorés, devant une table tout en argent doré. On avait dressé, à côté, une autre table plus longue à laquelle prirent place l'ambassadeur impérial et toute sa suite dans l'ordre qu'ils avaient observé en se rendant au palais. Plus de deux cents Moscovites, tous beaux hommes et habillés uniformément en étoffe d'or, étaient chargés de nous servir et d'apporter les mets. On apporta au grand-duc un certain nombre de grands pains blancs qu'il partagea lui-même en morceaux ; il les fit distribuer à chacun de nous en suivant l'ordre dans lequel nous étions assis et en prononçant les paroles suivantes : « H ospodare Welike Kness Boris Fœdrowitzch swoiem Kleb te posollo-wat (58), c'est-à-dire, le Très-puissant Seigneur et Grand-Duc Boris Fedorovitch, etc., te fait la grâce de t'offrir du pain de sa table. » Après cela on apporta trois cents plats et vases en

or massif contenant des mets et des boissons de différentes sortes. On resta à table environ cinq heures. Deux cents Allemands dînèrent également dans la même salle que nous, mais ils ne furent pas servis de la même façon ; aucun d'eux ne s'approcha de nous et n'osa nous parler, car les Moscovites les surveillaient attentivement. Après le repas, on nous reconduisit à notre logis en observant le même ordre que lorsqu'on nous avait amenés. Quand nous fûmes revenus à notre maison, on nous offrit encore différentes boissons. Le 2 août, le grand-duc célébra l'anniversaire de sa naissance et nous envoya à cette occasion deux cents personnes portant chacune des provisions, surtout des poissons de différentes espèces, parce qu'en ce moment c'était le carême des Moscovites. En tête du cortège, on portait des pains si grands qu'il fallait deux hommes pour les soulever. On en remit un à l'ambassadeur ainsi qu'à toutes les personnes de sa suite, chacune à son tour, suivant son rang, en prononçant les paroles citées plus haut et en disant que le grand-duc nous faisait la grâce de nous l'offrir. Deux jours plus tard, le chancelier, accompagné de plusieurs boyards, apporta des fourrures de zibelines et de martres et des étoffes de Damas.

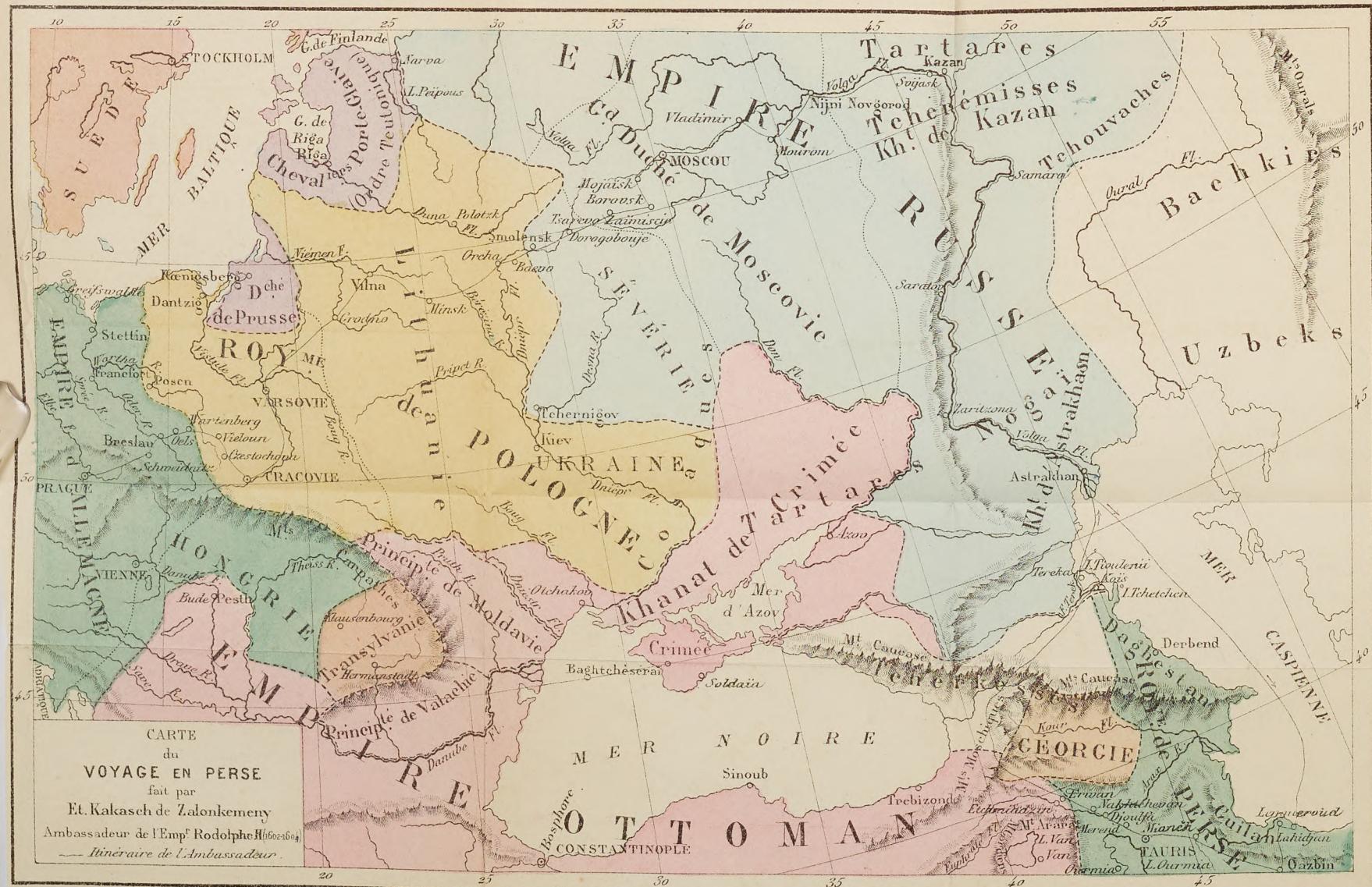
Il offrit à l'ambassadeur, au nom du grand-duc, un vêtement en drap d'or brodé de perles sur le devant et doublé de zibeline, de plus cinq timbres de zibelines, trois timbres de martres et trois de renards noirs. Les principaux personnages de la suite reçurent chacun un timbre de zibelines et un autre de martres, les gens de service reçurent chacun douze aunes d'étoffes de Damas. Le lendemain matin, de bonne heure, l'ambassadeur eut son audience de congé et nous partîmes le 24 août pour retourner en Allemagne par Narva et la mer. Une grande foule de seigneurs et de personnages de distinction nous accompagna à notre sortie de la ville.

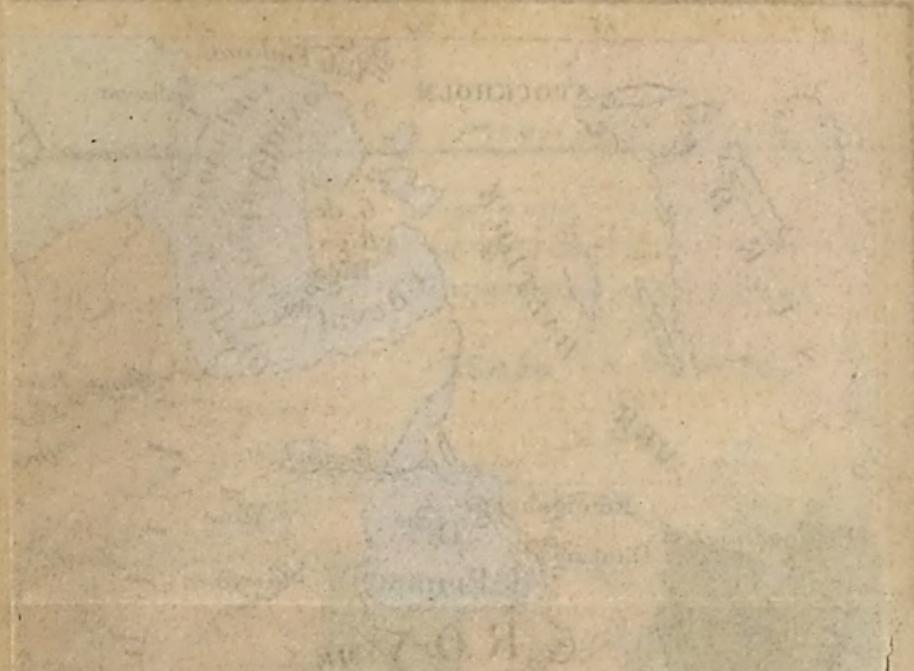
Quant à ce qui s'est passé pendant notre voyage de Moscou jusqu'à Prague, Votre Majesté Impériale apprendra de son ambassadeur, le sieur Henri de Logau, avec d'amples détails comment nous nous embarquâmes à Narva sur deux navires suédois pour nous rendre à Gripswalde (Greifswalde) en Poméranie, comment nous fûmes forcés d'aller à Stockholm où le duc Charles nous traita magnifiquement, approvisionna abondamment notre bateau et le fit accompagner jusqu'à Gripswalde par un grand navire suédois; comment nous essuyâmes entre Bornholm et Céland une grande tempête qui sépara les

deux navires, et comment enfin nous sommes heureusement arrivés à Gipswalde où nous fûmes très-bien accueillis et magnifiquement traités par le duc Philippe Jules, prince de Wolgast, et par le duc de Stettin.

Fin du récit de ce voyage en Perse.









APPENDICE

PREMIÈRE LETTRE DE KAKASCH DE ZALONKEMENY

Moscou, 25 novembre 1602.

Au Très-Honorable Seigneur Wolf Unverzagt, baron de Retz et d'Ebenfurt, détenteur des fiefs de Peternel et de Haimburg, Conseiller intime de Sa Majesté, Président de la Chambre aulique, etc.

TRÈS-honorables et très-gracieux Seigneur, mes très-humble services vous sont acquis en tout temps, etc.

Le 18 octobre je vous ai écrit de Smolensk, la première ville moscovite, et je vous ai fait connaître ce qui m'était arrivé jusqu'à cette date.

J'ai cru de mon devoir de ne négliger aucune occasion de vous transmettre quelques détails sur la suite de mon voyage.

Malgré la promesse faite par les gens qui m'avaient été donnés à Smolensk, pour former mon escorte, que j'arriverais à Moscou au bout de cinq jours, je ne mis pas moins de deux semaines et demie pour atteindre cette ville, en faisant quatre ou cinq milles par jour.

Tous les jours, j'exhortais mes compagnons à presser leur marche et j'employais pour les convaincre divers moyens de persuasion ; mais tous mes efforts demeurèrent sans résultat, car les Moscovites alléguèrent comme excuse qu'ils avaient reçu des instructions du grand-duc et qu'ils n'y pouvaient contrevenir.

J'avais cependant adressé d'Orsa au chancelier une lettre dans laquelle je lui exposais en termes fort clairs, qu'après avoir accompli ma mission auprès du grand-duc, je devais me mettre immédiatement en route pour la Perse, de façon à pouvoir traverser la mer avant les gelées.

Je le priai donc de vouloir bien faire en sorte que rien ne vînt plus retarder mon voyage jusqu'à Moscou, et de vouloir bien s'employer pour me faire avoir promptement une audience du grand-duc. J'arrivai enfin, avec l'aide de Dieu, le 6 novembre en bonne

santé à Moscou. J'eus mon audience le 17. A la vérité, je n'avais pas laissé passer un jour sans solliciter cet honneur. Le chancelier Ivanovitch Vlassion, qui avait été autrefois envoyé auprès de Sa Majesté Impériale notre gracieux maître, et reçu par lui à Pilsen, me fit dire par son secrétaire de ne pas me formaliser de ces retards.

Il m'en donna la raison en me disant que le duc Jean, frère du roi de Danemark, venu pour demander en mariage la fille du roi, était mort deux jours après mon arrivée. C'était un prince doué des plus belles qualités, et le grand-duc se montrait très-affecté de sa mort. Il avait pris le deuil, ainsi que toute la cour, et il était d'une fâcheuse humeur.

Mon audience se passa de la manière suivante : de bonne heure, environ vers dix heures, on me présenta au nom du grand-duc, pour moi et pour huit de mes serviteurs, neuf chevaux richement harnachés. On me pria en même temps de me tenir prêt, car le grand-duc désirait me voir. Entre dix et onze heures le pristaf (c'est ainsi que l'on appelle la personne chargée de pourvoir à mon entretien) parut avec quarante personnes de la cour ; ils étaient tous à cheval et ils venaient me chercher. Les rues, jusqu'au château, étaient remplies de spectateurs ; le châ-

teau en renfermait encore davantage. Au dire de mon interprète qui a souvent visité ce pays, les choses se passent de la sorte sur l'ordre exprès du grand-duc, afin que l'ambassadeur soit frappé d'étonnement à la vue de la foule. On sonna une grosse cloche jusqu'à ce que j'eusse atteint le haut de l'escalier du château. Le prince était dans la troisième salle à partir de l'escalier; il était assis sur un trône élevé de trois marches et drapé en étoffe gris de fer en signe de demi-deuil. Le jeune fils du grand-duc était vêtu de velours moucheté noir et blanc et il était assis sur un autre trône à droite de son père. Des deux côtés, mais à une certaine distance, étaient assis les boyards et les principaux personnages du pays, au nombre d'environ deux cents, plutôt plus que moins. Le chancelier prit le premier la parole en ces termes : « Sa Sérénissime et Très-puissante Majesté Impériale Romaine l'Empereur et Roi, le très-cher frère de Votre Majesté, a envoyé auprès de Votre Majesté un ambassadeur qui se présente en ce moment devant elle. » A ces mots, je dus m'avancer et baiser la main des deux princes : je revins à ma place, et le chancelier me fit dire que je pouvais prendre la parole, que Sa Majesté m'entendrait avec plaisir.

La veille de mon audience, le chancelier

m'avait envoyé son secrétaire, pour me prier de ne pas faire un long discours, parce que l'Empereur était mal disposé et qu'il ne pouvait pas m'accorder une longue entrevue. Il me fit demander aussi de lui communiquer mon discours, pour voir s'il ne s'y trouvait rien de contraire aux usages des Moscovites. Il me pria en outre de ne point parler de mon voyage en Perse. Je lui fis tenir le petit discours que j'avais préparé, mais que je ne pus prononcer. Le secrétaire partit; il revint le soir et me pria, au nom du chancelier, de parler en allemand et de me contenter de complimenter le prince au nom de Sa Majesté; il me demanda de mettre par écrit les paroles que je devais prononcer, afin qu'il pût les modifier selon les usages moscovites; il me pria aussi d'y joindre quelques mots à l'adresse du jeune prince. Je rédigeai un petit discours en présence du secrétaire, car il ne voulait pas partir sans l'emporter avec lui. Il me fut rendu le lendemain matin, de très-bonne heure, corrigé de la façon suivante*. Il contient les paroles que j'ai prononcées, sans y rien ajouter.

Aussitôt que mon discours fut achevé, le grand-duc se leva, se découvrit et demanda

* Voy. page 97,

des nouvelles de la santé de son frère l'Empereur Romain. Lorsque j'eus répondu, le jeune prince se leva également, se découvrit et me fit la même question. Quand il eut fini, le grand-duc appela le chancelier et lui fit prononcer les paroles suivantes : « Etienne, le Sérénissime et Tout-Puissant Empereur de tous les Russes, le Souverain de tant de pays et de tant d'Etats, dit qu'il vous a vu avec plaisir et qu'il est satisfait de vos paroles ; il lira la lettre de l'Empereur Romain et lorsqu'il aura pris connaissance des demandes de Sa Majesté, il vous donnera réponse. Le grand-duc rappela ensuite le chancelier et lui fit prononcer les paroles suivantes : « Etienne, le Sérénissime, etc., etc., dit qu'il ne vous retiendra pas davantage cette fois-ci : vous devez vous rendre à votre logis où vous serez aujourd'hui l'hôte de Sa Majesté ; vous recevrez les mets de sa table et Sa Majesté désire que ce jour soit pour vous un jour de réjouissance. » Je fus ainsi congédié. Entre midi et une heure, je vis arriver environ cent personnes apportant du pain, des boissons, des viandes de différentes espèces telles que bœuf, cerf, élan et autres pièces de venaison, des poulets et des oies en grande quantité. Je fis donner douze ducats de gratification et je mangeai ces provisions en com-

pagnie d'un grand nombre de seigneurs de la cour. Le lendemain, 18 novembre, je fis demander par mon pristafune audience au chancelier. Je renouvelai tous les jours cette demande jusqu'au 21, jour où il y fut fait droit. J'avais exprimé le désir de connaître l'époque de mon départ; le chancelier me fit dire le 23, par son secrétaire, que j'obtiendrais bientôt mon congé; il me conseilla de commencer les préparatifs de mon voyage et de me procurer ce qui me serait nécessaire pour me préserver du froid. Hier au soir, 24 de ce mois, le chancelier me fit annoncer, par son secrétaire, que mon congé m'était accordé et que je devais être prêt à me mettre en route aujourd'hui même. Je viens de lui faire répondre que mes préparatifs étaient déjà terminés, mais que j'espérais pouvoir, avant mon départ, baiser la main de Sa Majesté et obtenir sa gracieuse bénédiction pour un si long voyage. Je le priai de me faire savoir si le grand-duc consentait à me recevoir; je n'ai pas encore de réponse et j'écris présentement à Votre Grâce en toute hâte. Le froid est excessivement rigoureux; la neige est épaisse.

Au dire du secrétaire, il y a jusqu'à à Astarkan, situé sur les bords de la mer Caspienne, deux mois et demi de voyage et

même plus; mais je dois, au bout de six jours, atteindre le Volga, et comme ce fleuve n'est pas gelé, je m'embarquerai et j'arriverai en trois semaines à la mer Caspienne. Autant que j'ai pu comprendre mon interprète, le prince veut hâter mon départ, afin que je puisse faire le voyage par eau; car la route par terre, à travers les déserts de la Tartarie, est non-seulement plus longue et plus fatigante, mais encore elle est dangereuse. Il faudrait, à mon avis, que le Volga fût un rocher et non pas un fleuve pour ne pas geler par un froid tel que celui que nous éprouvons. Dieu sait que j'ai dépensé quatre-vingt-six ducats en peaux de renards et de moutons, en bonnets, houseaux, bottes, gants, etc., pour mes gens et pour moi. On n'accepte ici les ducats que lorsqu'ils sont de poids. J'invoque la bénédiction de Dieu et je suis bien décidé à consacrer au succès de ma mission toute mon activité et toutes les ressources de mon esprit sans ménager ma santé et ma vie. Je me permets de recommander humblement ma femme à Votre Grâce. J'ai fait mon testament en sa faveur et je l'ai remis au grand chancelier avec une supplique pour en obtenir la confirmation. Ma demande avait été bien accueillie et comme je suis parti sur ces entrefaites, Sa Grâce le sieur Barvitius n'a

pas pu la remettre, en ma présence, entre les mains du sieur Dietz, secrétaire du Tyrol, pour qu'il l'expédiât. J'ai aussi sollicité au sujet d'un fief dans le Tyrol; ma demande a été agréée, mais je n'ai pas pu attendre le règlement de cette affaire. Je prie Votre Grâce, au nom de Dieu, d'interroger le sieur Dietz à ce sujet, de vouloir bien tout arranger pour le mieux à l'avantage de ma femme et de lui expédier les pièces à Botzen. Je sais que j'entreprends un voyage plein de périls; mais tout est possible avec l'aide de Dieu, en qui j'ai confiance. Je suis assuré *quo autore tantum provinciam suscepī, eodem domino adiutore ubique tutum me futurum et omnia ex sententia gesturum.* On n'entend pas parler encore du sieur Abraham de Thonaw*; on m'a si souvent interrogé à son sujet qu'il semble que l'on ait des doutes sur son arrivée, ce qui cause un certain mécontentement. Que Votre Grâce ne m'en veuille pas de la longueur de ma lettre. J'ai tenu à lui bien faire comprendre toute ma conduite. Je supplie humblement le Dieu tout-puissant d'accorder à notre très-gracieux souverain, ainsi qu'à Votre Grâce, un heureux Avent et une nouvelle année pleine de prospérité et que

* Kakasch veut parler de Henri de Logau.

dans sa divine providence il vous en accorde un grand nombre d'également fortunées. Amen.

*Illustrissimæ Dominationis V. servus
addictissimus, affinis indignus,*

STEPHANUS KAKASCH DE ZALONKEMENY, m. p.

Je prie également Votre Grâce de ne pas considérer comme une preuve d'orgueil de ma part le terme d'*affinis* que j'ai ajouté à mon nom ; j'ai agi ainsi pour que mes supérieurs ne s'étonnent point de voir que j'écris à Votre Grâce des lettres confidentielles plus longues que celles que je leur adresse à eux-mêmes.

Monseigneur, je venais de terminer cette lettre quand le secrétaire du chancelier est venu me trouver avec deux jeunes Moscovites de distinction en m'annonçant au nom du chancelier que ces jeunes gens seraient mes compagnons de voyage jusqu'à Kasan. Dans cette ville j'en trouverai deux autres qui iront avec moi jusqu'à Astarkan, le voyage étant trop long pour que les premiers puissent m'accompagner jusqu'au bout. Astarkan est un pays scythe qui s'étend jusqu'à la mer Caspienne et dont la capitale porte le même nom. C'est l'*emporium Tartarorum*;

ses habitants reconnaissent la suzeraineté du grand-duc de Moscovie. Dans certains livres il est question de cette ville sous le nom de Citracanum. Je ne sais pas encore si les jeunes gens qui vont m'accompagner voyageront à mes frais ou non. Le secrétaire m'annonça en outre que l'on avait préparé cinq traîneaux chacun à deux places et attelés d'un cheval. L'entretien des chevaux sera-t-il à ma charge? le temps me l'apprendra. Le chancelier doit me remettre lui-même, demain matin de bonne heure, la lettre pour le Kusselbas ou roi de Perse, ainsi que les autres papiers. Il me faudra être tout prêt et avoir fait charger les voitures afin de pouvoir me mettre en route immédiatement. Je ne pourrai plus avoir d'audience de l'Empereur, car Sa Majesté passe presque tout son temps au lit, mais le chancelier me parlera au nom de Sa Majesté et me donnera la bénédiction pour lui. Je termine ici cette lettre, je ne pourrai plus rien y ajouter, car je dois partir demain matin de bonne heure, aussitôt après l'audience du chancelier. Cependant j'aurais désiré rendre compte à Votre Grâce de mon entretien avec le chancelier. J'envoie cette lettre jusqu'à Polotzka (59) par un de mes domestiques, originaire de cette ville, où il a laissé sa femme. Polotzka est une ville forte

appartenant à la couronne de Pologne ; elle fut enlevée aux Moscovites par le roi Etienne. J'adresse mes lettres au Père Michaelis Slubowski, *Rector Collegii Polotnensis*, qui les expédiera aux jésuites de Cracovie. J'aurais bien voulu emmener ce serviteur en Perse ; il parle très-bien la langue moscovite et il m'a rendu ici de grands services comme interprète. Lors de mon passage à Cracovie, je l'avais engagé pour un an moyennant une forte somme, mais je lui avais caché ainsi qu'à tous mes autres domestiques (ce qui m'a valu beaucoup de désagréments) mon intention d'aller en Perse, et maintenant il ne veut pas entreprendre ce voyage à l'insu de sa femme. Je lui donne 10 ducats pour ses frais de route sans compter ce que j'ai acheté pour lui. Nous sommes donc huit ou plutôt dix en comptant les deux Moscovites. Il ne se passe ici rien de nouveau que je puisse mander à Votre Grâce. Je me suis soigneusement informé si le roi de Perse était en hostilité avec l'ennemi héréditaire, mais on ne sait rien de positif. Le grand-duc a envoyé l'année passée des ambassadeurs en Perse, ils ne sont pas encore de retour. Que le Dieu tout-puissant conserve la santé de Votre Grâce à laquelle je me recommande en toute humilité.

DEUXIÈME LETTRE DE KAKASCH
DE ZALONKEMENY

Moscou, 26 novembre 1602.

*Adresse semblable à celle de la lettre
précédente (en latin).*

Très-honorables et très-gracieux Seigneur,
mes très-humbles services vous sont acquis
en tout temps, etc.

Ce matin, de très-bonne heure; il y a environ deux heures, j'ai eu mon audience du chancelier auquel j'ai fait mes adieux définitifs et j'étais sur le point de partir. Mon ancien domestique, Mathias Offanassovitz Neronowski, allait monter à cheval pour se mettre en route avec mes lettres lorsque survint un serviteur du chancelier qui me demanda au nom du grand-duc de retarder de deux jours le départ de mon domestique, parce que le grand-duc voulait lui confier une lettre pour Sa Majesté Impériale Romaine. Je demandai alors un délai d'une demi-heure pour vous écrire et vous rendre compte de tout ce qui m'arrivait, mais je ne pus le faire qu'après que le domestique fut retourné chez le chancelier et m'en eut rapporté l'autorisation. J'ai été un peu embar-

rassé de la proposition du chancelier, car mon serviteur ne devait aller que jusqu'à Polotzka. Après mûre délibération, je crus que le meilleur parti à prendre était d'engager mon domestique à porter la lettre du grand-duc ainsi que les miennes jusqu'à Prague. Il s'est décidé à le faire quand j'eus souscrit aux deux conditions suivantes :

1^o Que j'obtiendrais pour lui, par l'intermédiaire du nonce du pape en Pologne, l'exemption du *trentième*. Il fait le commerce et il se rend de temps à autre à Riga pour y faire des achats. Dans mon embarras, je lui ai promis cette faveur, m'en remettant à la bonté du nonce, mon très-gracieux seigneur. Je vais écrire à ce sujet à Monseigneur le nonce ainsi qu'à Monseigneur l'évêque de Cracovie, Bernard Macieovius, qui m'a souvent donné des preuves de sa bienveillance. Dans le cas où mon messager tiendrait sa promesse et irait lui-même jusqu'à Prague, je prie Votre Grâce d'obtenir pour lui, au moment de son retour, une lettre de recommandation de Monseigneur le nonce Philippe Spinello à Monseigneur Cladius Rangonus, nonce en Pologne. Il pourra ainsi obtenir plus facilement ce qu'il désire, à moins que Votre Grâce ne trouve pour lui une meilleure récompense.

Sa deuxième condition est que Sa Majesté mon très-gracieux maître, veuille bien lui faire un cadeau comme marque de sa satisfaction et lui accorder ses frais de route et d'entretien pour la durée de son voyage aussi bien que pendant son séjour à Prague.

Polotzka est situé à deux cent quarante milles de Prague.

Je vais rapporter en toute hâte à Votre Seigneurie ce que le chancelier m'a dit ce matin. Il a commencé par me faire des excuses de ce que Sa Majesté m'avait refusé une audience de congé, mais le grand-duc ayant l'intention de me recevoir à mon retour, je pouvais, dès maintenant, me considérer comme ayant obtenu cette faveur.

Puis il a répondu de la manière suivante aux demandes formulées dans ma lettre :

1^o En réponse à la demande que j'avais faite pour obtenir un libre passage à travers la Moscovie ainsi que des recommandations auprès des princes voisins, Sa Majesté me donnait deux personnages de la cour pour m'accompagner jusqu'à Kasan et promettait d'écrire dans cette ville, afin que deux autres personnes se tinssent prêtes à m'accompagner jusqu'à Astarkan, ville frontière du duché de Moscovie. Sa Majesté promettait, en outre, d'écrire aux autorités tartares et aux autres

princes pour me faire obtenir le libre passage à travers leur pays; elle m'assurait que je n'avais rien à craindre pour ma sécurité et que jusqu'à Kasan, je n'aurais rien à payer ni pour les chevaux ni pour les voitures.

2º Sa Majesté consentait à me procurer l'interprète parlant parfaitement la langue persane que je lui avais demandé. Elle promettait d'envoyer à ce sujet des ordres précis au gouvernement d'Astarkan.

3º Elle lui recommanderait en même temps, pour ce qui concernait une troisième demande, de me faire préparer un bon bateau avec un maître d'équipage expérimenté ainsi qu'une escorte pour la traversée de la mer Caspienne.

4º Tout cela, conformément à ma quatrième demande, serait prêt dès que le vent serait favorable, afin que rien ne retardât mon départ.

5º De plus, Sa Majesté a écrit à Abbas Kusselbas, conformément aux désirs de Sa Majesté Impériale Romaine. Cette lettre vient d'être remise entre mes mains. — Le secrétaire m'avait déjà annoncé hier que j'étais autorisé à envoyer un domestique avec des lettres. Enfin, ajouta-t-il, je pouvais être assuré que j'étais en faveur auprès de Sa Majesté, et qu'elle m'avait vu avec plaisir.

Elle me souhaitait un bon voyage et un heureux retour. Ce que j'avais de mieux à faire était de revenir par Moscou, où j'étais certain de trouver auprès de Sa Majesté un accueil des plus favorables. J'ai remercié de toutes ces faveurs aussi bien que j'ai pu.

Je termine ici cette lettre écrite en toute hâte. Comme il est près de midi, j'envoie au chancelier pour lui faire dire que je voudrais remettre mon départ à demain. J'ai encore à écrire au nonce et à l'évêque de Cracovie au sujet des affaires de mon messager. Je termine en me recommandant de nouveau à Votre Grâce, moi et ma famille, et en souhaitant du fond de mon cœur, à Votre Grâce et à toutes les personnes qui la touchent de près, que Dieu leur accorde une vie longue et heureuse. S'il plaît à Dieu, j'écrirai de Kasan à Votre Grâce par l'intermédiaire des gens de mon escorte.

Fait à Moscou, le 26 novembre 1602.

De Votre Grâce le très-humble et très-obéissant serviteur,

ÉTIENNE KAKASCH DE ZALONKEMENY, m. p.

Pour la seconde fois, je supplie en toute humilité Votre Grâce de ne pas considérer comme une marque d'orgueil et de présompt-

tion de ma part, si moi, créature indigne et homme de peu de valeur, j'ose me dire votre parent; je l'ai annoncé à mon messager afin qu'il fût d'autant plus certain que ses services ne resteraient pas sans récompense. De cette manière, je suis sûr qu'il accomplira fidèlement sa mission.

Je dois remercier toute ma vie le Dieu tout-puissant du bonheur qui m'est échu en partage, et je m'acquitte jurement de ce devoir. Sans la lettre du grand-duc, mon courrier n'aurait pas eu besoin de se rendre à Prague. Mes lettres auraient été en bonnes mains chez les Pères. Mais, comme je suis obligé de partir et que mon courrier doit attendre la lettre du grand-duc, je n'ai pas cru convenable de livrer pour ainsi dire au hasard une missive importante adressée à mon très-gracieux Souverain. Et pourtant cela n'occasionnera pas de grands frais; car, pourvu que le courrier obtienne du roi de Pologne la faveur qu'il demande, cette récompense lui paraîtra presque suffisante.

(Orig. cum sigillo.)

DISCOURS PRONONCÉ PAR KAKASCH
EN PRÉSENCE
DU GRAND-DUC BORIS

J'ai prononcé d'une voix claire les paroles suivantes, qui avaient été préalablement corrigées par le chancelier :

« A Très-Sérénissime et Très-Puissant Seigneur Boris Fedorovitch, Empereur Autocrate de tous les Russes, Très-Puissant Tzar de Kasan, d'Astarkan et de Sibérie, Grand-Duc de Moscou, de Vladimir, de Novgorod, Seigneur de Pleskaw, de Smolensk, de Twer, etc. ;

« Très-Gracieux et Très-Sérénissime Prince et Seigneur Fedor Borisovitch (c'est son fils âgé de seize ans qui était assis à côté de lui), Prince de tous les Russes, etc. ;

« Sa Majesté Impériale Romaine Rodolphe II, Roi de tous les Allemands, de Hongrie et de Bohême, etc., etc., mon très-gracieux maître envoie par moi, à Votre Majesté, cette lettre amicale et fraternelle. »

A ces mots, le chancelier prit la lettre de mes mains et la remit au grand-duc. Celui-ci examina attentivement le cachet, et je dus garder le silence jusqu'à ce que le chancelier

me demandât si j'avais encore quelque chose à dire. Je répondis alors : « Très-Sérénissime et Très-Puissant Empereur et Grand-Duc, Sa Majesté Romaine Impériale et Royale mon très-gracieux Souverain envoie à Votre Majesté, comme à son très-cher frère et excellent ami, les assurances de son amitié et de son affection fraternelle. Puisse le Dieu tout-puissant accorder à Votre Majesté une vie longue et heureuse, et une excellente santé. Puisse-t-il faire régner dans tous vos illustres royaumes, principautés et seigneuries, une paix durable, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien de la religion chrétienne. Votre Majesté verra, par la lettre ci-jointe, quels sont les désirs de Sa Majesté Impériale et Romaine mon gracieux maître, etc. »

Les demandes qui étaient exposées dans la lettre étaient les suivantes :

1^o Que Sa Majesté voulût bien m'accorder un sauf-conduit et une escorte pour traverser ses États et ceux des Princes ses voisins (auxquels Sa Majesté voudrait bien écrire).

2^o Que Sa Majesté voulût bien me donner pour compagnon de voyage un homme parlant bien le persan. Il vivrait à mes frais et je le traiterais comme mon propre frère.

3^o Que Sa Majesté voulût bien écrire au

sultan d'Astarkan de me préparer, à mes frais, un bon navire pour traverser la mer Caspienne, et de me procurer un capitaine expérimenté qui pût faire mettre à la voile au premier vent favorable.

4^o Que Sa Majesté voulût bien me permettre d'envoyer mes lettres à Prague par un de mes serviteurs, parce que Sa Majesté Impériale mon très-gracieux maître m'avait enjoint de lui annoncer mon arrivée à Moscou, ainsi que mon départ de cette ville, et surtout de lui donner au plus tôt des nouvelles de la santé de Son Altesse Grand-Ducale.

5^o Que Sa Majesté voulût bien m'accorder une audience de congé le plus tôt possible, afin de presser mon départ.

Je m'en remets entièrement, pour tout cela, à la gracieuse bienveillance et au bon plaisir de Votre Altesse Grand-Ducale, ainsi que Sa Majesté Impériale et Royale, mon très-gracieux souverain, me l'a ordonné, me disant d'exposer mes désirs et de m'en rapporter complètement à la gracieuse bienveillance de Votre Altesse Grand-Ducale, à laquelle je devais me soumettre entièrement.

LETTRE DU GRAND-DUC BORIS
A L'EMPEREUR RODOLPHE II

Au nom de la Très-Sainte Trinité, etc.,
Nous, Tzar et Grand-Duc Boris, etc.,
Au puissant Seigneur notre très-cher Frère
Rodolphe II, par la grâce de Dieu, Empereur
élu des Romains, etc.

Votre Dilection, notre très-cher Frère, par
l'intermédiaire de Son ambassadeur Etienne
Kakasch, nous a fait remettre Sa très-gra-
cieuse lettre dans laquelle Elle écrit à Notre
puissante Seigneurie qu'elle envoie Son am-
bassadeur au Châh de Perse, pour conclure
avec lui un traité d'alliance et d'amitié, pour
lui annoncer qu'Elle est en guerre avec les
Turcs, que Son intention est de continuer
cette guerre et qu'Elle prie le Châh de Perse
d'attaquer de même le Sultan des Turcs et
d'employer toutes ses forces à lui nuire et à
ruiner sa puissance.

Votre Dilection nous demande aussi notre
aide et assistance fraternelle pour faciliter
le passage à travers nos Etats de Son am-
bassadeur Etienne Kakasch, de prévenir en
outre le Châh de Perse de son arrivée, de

telle sorte que par nos soins, notre zèle et notre diligence, sa mission ait tout le succès désirable.

Nous, Boris Fedorovitch, Tzar et Grand-Duc Autocrate de tous les Russes, nous avons reçu et lu avec bienveillance les lettres de Votre Dilection, que nous a remises Son ambassadeur. Nous avons donné les ordres nécessaires pour qu'il pût traverser nos vastes Etats sans être retardé et pour qu'il fût pourvu de chevaux, de provisions et de tout ce qui lui était nécessaire pour accomplir son voyage jusque dans les Etats du Châh. De plus, nous lui avons fait donner une escorte.

Pour bien montrer l'affection fraternelle que nous avons pour Votre Dilection et pour Lui donner toute l'assistance qu'Elle désire, nous avons écrit au Châh de Perse qu'il voulût bien, sur notre demande et par amour pour nous, entrer en rapport d'affection fraternelle avec Votre Dilection notre frère Rodolphe, Empereur des Romains, et faire alliance contre le Turc.

En effet, nous avons envoyé auprès du Châh de Perse notre ambassadeur le seigneur Jaroszlafsky, avec une nombreuse suite, pour prier le Châh qu'il voulût bien, en considération de l'affection qu'il nous porte, se mettre lui-même à la tête des troupes qu'il

enverrait contre le Turc et pour l'engager à ne jamais traiter de la paix avec lui.

Dans ce cas, nous étions disposé à l'aider, en tout temps, dans ses entreprises contre les Turcs. Le Châh, conformément à notre désir, s'est mis à la tête de son armée, est sorti de ses Etats pour marcher contre le Sultan Turc, l'ennemi de Votre Dilection. Pour lui venir en aide dans cette expédition, nous lui avons envoyé notre sujet Alexandre Grusinszki, avec une nombreuse armée.

D'autres seigneurs, dont les terres touchent à la Perse et qui autrefois étaient soumis aux Turcs, se sont joints à Alexandre Grusinszki. Nous avons fait tout cela par affection pour Votre Dilection, notre frère Rodolphe, Empereur des Romains, pour Lui prouver notre désir de Lui donner secours et assistance en toutes choses. Avec l'aide de Dieu et grâce à notre assistance, le Châh de Perse Abbas a remporté d'importants succès sur le Turc, il lui a enlevé des villes et des provinces, lui a tué beaucoup de monde, lui a fait de nombreux prisonniers et a exercé de grands ravages dans ses Etats. Le Châh de Perse Abbas, conformément au désir que nous lui avons exprimé, continuera la guerre contre le Turc.

Il nous a fait parvenir toutes ces nouvelles

par l'entremise de son ambassadeur Mechti Couli Beg, son proche parent. Ce même ambassadeur a reçu de lui l'ordre de se rendre auprès de Votre Dilection, notre frère le grand Empereur des Romains. Il est porteur de lettres et d'instructions au sujet des affaires dont nous avons parlé.

Votre Majesté peut reconnaître ainsi le désir que nous avons de Lui témoigner notre affection fraternelle et de Lui donner des preuves en toute occasion de notre bienveillante assistance.

Ecrit en notre palais, à Moscou, capitale de nos Etats, l'an 7012 de la^e création du monde, au mois d'août.

EXTRAIT DU RAPPORT DE HENRI DE
LOGAU A JEAN BARVITIUS

1604, le 6 novembre.

... S'il a été envoyé après les autres, la raison en est, comme Monseigneur ne l'ignore pas, que, deux ans auparavant, Étienne Kakkasch fut envoyé en Perse. Ce dernier supporta pendant un an et demi de grandes fatigues, fut souvent obligé de s'arrêter en route, et

ne put arriver en Perse; il atteignit la frontière de ce pays, où il tomba malade des suites des souffrances qu'il avait endurées; il mourut avec tous ses serviteurs, à l'exception d'un seul, qui enterra ses compagnons. Avant de mourir, Kakasch, pour se conformer à ses instructions, mit en ordre ses papiers, ainsi que les discours latins qu'il avait rédigés. Puis, il donna ses ordres au seul serviteur qui lui restait, lui enjoignit de continuer son voyage après sa mort, et lui enseigna de quelle manière il devait, dans la suite, mener ses affaires. Là-dessus, le serviteur se mit en route, arriva en Perse, et trouva, à Tauriz, le roi qui, à la tête d'une armée de cent mille hommes, venait de s'emparer de cette ville. Le roi le reçut avec bienveillance; il lui donna immédiatement audience, et, en l'honneur de Sa Majesté Impériale, il le traita avec une grande considération. Il le congédia ensuite, et lui ordonna de se rendre auprès de Sa Majesté en compagnie de cet ambassadeur*. Il lui recommanda de se hâter autant que possible, parce qu'il avait appris que le Sultan turc avait offert la paix à Sa Majesté Impériale, et qu'il désirait que cette paix ne fût pas con-

* L'ambassadeur de Perse, Mechi Couli Beg.

clue. Le roi pria ce serviteur d'exhorter Sa Majesté à refuser la paix que les Turcs lui offraient. Il donna comme raison qu'il s'était déjà très-avancé dans le pays, qu'il s'était emparé de plusieurs provinces considérables, de plusieurs forteresses importantes, et qu'il avait l'intention de continuer sans relâche à poursuivre les Turcs. De cette manière, leur puissance serait affaiblie en Hongrie, et Sa Majesté Impériale pourrait d'autant plus facilement leur faire éprouver des pertes.

Tel est l'objet de la mission que l'ambassadeur va remplir auprès de Sa Majesté Impériale. A son arrivée, il Lui présentera cette demande et quelques autres encore; j'ai cru devoir, au préalable, en aviser Votre Seigneurie.

Signé : HENRI DE LOGAU.





NOTES

(1) Hussein Ali Beg.

(2) Schweidnitz, Oelsse et Wartenberg sont aujourd'hui des villes de la Silésie prussienne.

(3) Wieloun.

(4) Czestochova.

(5) Au lieu de Wildow il faut lire Wilna. Cette ville, capitale de la Lithuanie, bâtie au confluent de la Wilna et de la Wila, était, au commencement du xvii^e siècle, entourée d'un mur fortifié et défendue par deux châteaux forts. L'église cathédrale, affectée au culte catholique, était placée sous l'invocation de saint Stanislas. (*Guagninius, Lithuaniae descriptio. Cracoviae, 1578, fo 230.*)

(6) Ces Tartares formaient un corps de troupes auxiliaires. On trouve encore aujourd'hui en Lithuanie quelques familles qui descendent de ces Tartares et qui suivent la religion musulmane.

(7) Minsk.

(8) Orcha.

(9) Baeko.

(10) Le mot russe granitza, en allemand Gränze, signifie frontière.

(11) Le Dniepr.

(12) Tectander a écrit par erreur saint Bernard au lieu de saint Basile. Tous les couvents en Russie suivent la règle de saint Basile.

(13) Dorogobouje.

(14) Tzarevo-Zaïmische.

(15) Borowsk.

(16) Mojaïsk.

(17) Le récit de Tectander est inexact. Féodor Ivanovitch épousa la sœur de Boris.

(17) Le Tsar Boris Goudounof était d'origine tartare : sa sœur Irène avait épousé Féodor Ivanovitch qui monta sur le trône en 1584, et cette haute alliance permit à Boris d'usurper le pouvoir. Démétrius, frère de Féodor, dernier descendant de Rurik, fut assassiné dans la ville d'Ouglitch où il avait été relégué. Féodor mourut en 1598, d'une maladie de langueur causée par le poison.

Boris, élu tsar, fut solennellement couronné l'année suivante. Il proposa, en 1601, à Christian IV, roi de Danemark, de donner à son frère Jean, sa fille Alexia en mariage. Le prince Jean, qui était à Ostende, assiégée par les Espagnols, se rendit à Moscou, mais il mourut d'une maladie aiguë quarante jours après son arrivée. Boris mourut empoisonné en 1605, après avoir régné douze ans.

(18) Un baston ferré d'une pointe d'acier carrée, lequel baston est en forme de crosse, nul ne l'osant porter que les empereurs, qui est un baston dont jadis les grands Ducs recevoient hommage du Tartare Distkrim. (Dechti Qirim, les steppes de la Crimée.) Margeret, *Estat de l'empire de Russie et grande duché de Moscovie*, édition publiée par H. Chevreul. Paris, 1855, page 10.

Tectander donne à ce sceptre le nom de *Tzakan*. Ce mot est une corruption du persan *tchogan*, qui est le nom du bâton recourbé par un bout qui sert aux cavaliers à ramasser et à pousser la balle dans le jeu du mail.

(19) Le régale ou échelette était un instrument formé de lames de bois dur qu'on touchait avec une petite boule d'ivoire attachée à une petite baguette (Littré).

(20) Il faut lire cinq cent mille.

(21) Je pense que le lecteur lira avec intérêt la description de la ville de Moscou à la fin du XVI^e siècle, tracée par Guagnino, toujours si bien renseigné et si exact.

« Moscou est une très-grande ville entièrement construite en bois, et qui s'étend principalement du côté de l'Orient; elle paraît avoir plus d'étendue qu'elle n'en a en réalité et elle semble si vaste à cause du grand nombre de places, de cours et de jardins qui entourent les maisons. En outre, les artisans dont le métier exige l'emploi du feu, occupent hors de la ville une longue rue dont les maisons sont isolées au milieu de places, de prés et de champs. La ville paraît couvrir ainsi un espace immense et sans limites. Basile, père du grand-duc actuel, a fait construire sur l'autre rive du fleuve un faubourg pour y loger ses gardes et les troupes étrangères (Polonais, Allemands et Lituaniens) qu'il avait à son service. Ces gens sont naturellement portés à la boisson; ce faubourg reçut en conséquence le nom de Nalewki, qui dérive d'un mot russe qui signifie « remplir les coupes. »

« Le prince permet à ses gardes et aux soldats de s'enivrer, tandis qu'il le défend aux Moscovites sous des peines très-sévères. Il n'y a d'exception que pendant les jours de grandes fêtes : la Nativité et la Résurrection du Christ, la Pentecôte, la fête de saint Nicolas, auquel on rend des honneurs presque divins, celles de la Vierge Marie, de saint Pierre et de saint Jean. En ces jours-là, tout le monde est comme hors de soi; on se félicite de revoir cette fête, non point pour honorer le saint dont on célèbre l'anniversaire, mais pour célébrer Bacchus. Les offices religieux sont à peine terminés que les fidèles se précipitent comme des porcs sur toutes sortes de boissons. Les buveurs, bientôt ivres et chancelants, se jettent en vociférant les uns sur les autres, et semblables à des démoniaques, ils parcourent les rues en se blessant et en se tuant. Si l'on permettait aux Moscovites de s'enivrer tous les jours, ils s'exterminaient en bien peu de temps, car lorsqu'ils sont en état d'ivresse, ils perdent toute raison; ils deviennent semblables à des brutes, et ils se tuent à coups de poignard et de couteau.

« Mais je reviens à mon sujet. L'étendue de cette ville est si grande qu'il est impossible de l'entourer de murs, de fossés ou d'autres ouvrages de défense. On se contente de barrer certaines rues avec des poutres, d'y placer des gardes et d'en interdire l'accès dès l'entrée de la

nuit. La ville est si mal tenue et les rues si pleines de boue, qu'en maint endroit on a dû construire des ponts, afin de faciliter le passage. Aujourd'hui cependant, à ce que j'ai ouï dire, Moscou est entourée d'un rempart en terre.

« La ville possède deux châteaux forts entourés de murs et qui ont chacun l'étendue d'une petite ville : ce sont Kitaigorod et Bolsigorod ; ils sont baignés d'un côté par la Moskwa et de l'autre par la Neglina, sur laquelle se trouvent de nombreux moulins. Ces châteaux renferment dans leur enceinte de nombreuses églises en pierres et en bois, ainsi que les palais des seigneurs et des nobles moscovites.

« De l'autre côté de la Neglina, dans une plaine appelée Narbat, à une portée de flèche du château, le grand-duc actuel Ivan Vassilovitch a construit, en 1565, un immense palais, qui a reçu le nom de palais Opritchina, c'est-à-dire particulier. C'est là que réside le prince, entouré d'une garde nombreuse dont les hommes sont choisis parmi les soldats les plus robustes. Leur nombre s'élève à vingt mille et ils forment, de même que les janissaires auprès du Grand Seigneur, la garde particulière du prince. Le plus grand nombre de ces soldats est armé de longs mousquets. Les autres ont pour armes des haches, des arcs, des lances ; ils portent la cuirasse. Ce corps a été formé récemment par le grand-duc pour le soutenir dans son gouvernement tyrannique. Au mois de mai 1571, le jour de l'Ascension du Christ, les Tartares de Précop incendièrent Moscou et les deux châteaux. Un nombre immense d'habitants pérît dans les flammes ou fut suffoqué par la fumée. Peu d'habitants purent échapper. Kitaigorod essaya seule de résister pendant quelque temps. Les Tartares firent beaucoup de prisonniers. » Guagnini, *Moschovia descriptio*, fo 2.

On trouve un plan de Moscou au xvi^e siècle, dans l'ouvrage de Herberstein : *Rerum moscoviticarum commentarii Sigismundi liberi baronis in Herberstein*. Basileæ, 1556. Pour compléter le récit de Tectander, on peut très-utilement consulter Oléarius, qui a donné un plan de Moscou, une vue du Kremlin, etc., dans le récit de son voyage. *Voyages très-curieux et très-renommés, faits en*

Moscovie, Tartarie et Perse par le sieur Adam Olearius, bibliothécaire du duc de Holstein, et mathématicien de sa cour. Leyde. 1718, in-fº. Oléarius voyagea de 1633 jusqu'à la fin de l'année 1638.

(22) Margeret donne également des détails navrants sur la famine qui ravagea la Moscovie en 1601. *Estat de l'empire de Russie*, etc., page 64.

(23) Les monts Gordiens, Djebeli Hakkiary, au sud du lac de Van.

(24) Gossoudar promilii mnié grechnikou.

(25) Vladimir, sur la Kliësma, affluent de l'Oka, qui se jette dans le Volga, à Nijnii Novgorod.

(26) Mourom sur l'Oka, que Tectander appelle Ora.

(27) Nijnii Novgorod.

(28) Les Tchérémisses, dit Guagnino, habitent les vastes forêts qui s'étendent entre les provinces de Viatka et de Volochda. Ils n'ont point de demeures fixes. Ils parlent un idiome particulier et sont musulmans; mais n'ayant aucune connaissance de la divinité, ils vivent comme des païens. Ils se livrent au vol et au brigandage et ils pratiquent les incantations et les œuvres de sorcellerie. Ils bravent avec la plus grande intrépidité les flèches et les armes de jet. Ils se nourrissent de gibier et de miel qui se trouvent en abondance dans leur pays. Ils mangent rarement du pain. Les hommes et les femmes couruent avec la plus grande vitesse. Ils sont excellents archers; ils ne se séparent jamais de leur arc, et ils refusent à leurs fils toute nourriture jusqu'à ce qu'ils aient atteint avec une flèche le but qui leur est désigné. Leur vie se passe à chasser les bêtes fauves. Ils se nourrissent de leur chair, et leur peau leur sert à faire leurs vêtements. Ils acquittent en pellées le tribut qu'ils doivent au grand duc. (*Alexandri Guagnini, Moschoviæ descriptio, Cracoviæ, 1578, fº 16.*)

(29) Sviajsk.

(30) Saratov.

(31) Parmi les plantes rares que l'on trouve aux environs d'Astrakan, Margeret cite le borometz; il dit à ce sujet : « Il se trouve en ladite ville de Astrican, beaucoup de bons fruits; et alentour se trouve la plante animale de laquelle iadis aucun auteur a écrit, à scauoir des moutons qui croissent hors la terre, lesquels

sont attachez à la racine, comme par vn boyau de deux ou trois brasses, au nombril. Ledit mouton mange l'herbe alentour de soy, et puis meurt. Ils sont de la grosseur d'un aigneau, la laine frisée : des peaux s'en trouve aucunes toutes blanches et d'autres un peu picotées. J'en ai veu diuerses peaux. » Margeret, *Estat de l'empire de Russie*, etc., p. 2.

La croyance à l'existence de cette plante était fort répandue au XVI^e siècle ; il est à remarquer que Tectander n'en parle pas.

(32) Grossglogau ou Glogau, ville de la Silésie prussienne.

(33) Il existe en Hongrie deux localités dont le nom se rapproche de celui de Cristos : Krtoc, hameau de 130 habitants, près de Nyitrašarfö et de Radosna (diocèse d'Esztergom), et Kristyán, village de 800 âmes, situé près de Gyanafalva (Jennersdorf) et de Szent-Gothard.

(34) Du 22 juillet, jour de sainte Marie-Madeleine, au 8 août, il y a dix-sept jours et non trente et un.

(35) Lengueran ou Lengueroud, sur le bord de la mer Caspienne, était, au XVII^e siècle, un port très-fréquenté. On y comptait souvent jusqu'à cent navires à l'ancre. *Djihan Numa*, édition de Constantinople, 1145 (1732 A. D.), page 343.

(36) Robert, le plus jeune des trois frères Shirley, était né à Wiston en 1581. Il accompagna son frère Anthony en Perse, et resta à la cour de Châh Abbas jusqu'en 1609. Il fut, à cette époque, envoyé en Europe avec le titre d'ambassadeur dans le but de former une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Il se rendit d'abord en Pologne où il fut honorablement reçu par Sigismond III. Il passa ensuite en Allemagne. L'empereur Rodolphe lui conféra les titres de comte palatin et chevalier du Saint-Empire. Il gagna ensuite Florence, puis Rome, où il fit une entrée solennelle. Le Pape Paul V le créa comte du sacré palais de Latran. Il se dirigea ensuite sur Milan et sur Gênes, là il s'embarqua pour Barcelone, où il arriva au mois de décembre 1609. Il résida en Espagne jusqu'en 1611 ; il se remit alors en route, traversa la France et débarqua en Angleterre au mois d'août 1611. Il partit l'année suivante après avoir été

reçu par le roi Jacques, se rendit aux Indes et résida jusqu'en 1615 à Agra, à la cour d'Ekber Châh. Il rentra en Perse et arriva à Ispahan au mois de juin 1615. Il partit de nouveau au mois d'octobre, s'arrêta dix mois à Goa et débarqua à Lisbonne dans l'été de l'année 1617. Il resta en Espagne jusqu'en 1622. Il retourna à Rome, et au mois de janvier 1624, il reparut en Angleterre avec la qualité d'ambassadeur de Châh Abbas. Il fut en 1627 renvoyé en Perse avec l'officier persan qui l'avait accompagné. Charles I^{er} accréditait alors près de la cour de Perse sir Dormer Cotton. Herbert a rédigé la relation de ce voyage qui contient les détails les plus intéressants.

Robert Shirley mourut à Qazbin le 13 juillet 1628. Il fut enterré sans pompe au seuil de la maison qu'il habitait. Robert Shirley avait, pendant son séjour en Perse, épousé la fille d'Ismayl Khan, chef circassien. Cette dame fut connue en Angleterre sous le nom de lady Térésia. Elle se retira à Rome après la mort de son mari. Elle mourut en 1668 et fut inhumée dans l'église de Santa Maria della Scala, dans le tombeau qu'elle avait fait éléver pour recevoir ses restes et ceux de son époux.

En 1623, Van Dyck, qui était alors au service du cardinal Bentivoglio, a peint les portraits de Robert Shirley et de lady Térésia en costume persan. Une gravure très-rare[représente Robert Shirley vêtu à la persane et coiffé d'un turban surmonté d'un crucifix. Il tient à la main un papier sur lequel on lit : *Robertus Shirley, Anglys, comes Cæsare' eques aurat'* » et au bas : Magni Sophi Persarum Regis legatus ad SSnum D. N. Paulum V et ceteros principes christianos. Ingress' Romam solemni pompa, die 28, septemb. 1609, ætatis suæ 28.

Il existe également un portrait de lady Térésia gravé par Hollar d'après Van Dyck. Cette pièce est d'une extrême rareté.

(37) Lahidjan est situé à une étape de Lengueroud, dans une plaine au pied des montagnes du Deilhem. Lahidjan est renommé pour la beauté de ses jardins et la pureté de ses eaux courantes. *Djihan Numa*, page 343.

(38) Timbre se disait chez les pelletiers d'un certain nombre (40 ou 60) de peaux de martre ou d'hermine (Littré).

(39) Kakasch donne le titre de roi au doge de Venise, qui était à cette époque Marin Grimani.

(40) Qazbin ou Qazvin, capitale de l'Iraq Adjemy, avait été, pendant tout le règne de Châh Tahmasp, la résidence royale. Cette ville, entourée de jardins, avait été autrefois défendue par une enceinte fortifiée qui, réparée et agrandie en 572 de l'Hégire (1176) par Sadr-oud-Din, ministre d'Alp-Arslan, fut rasée par les Mogols. La ville est divisée en neuf quartiers. La grande mosquée de Qazbin a été construite en 548 (A. D. 1153) par Khoumarsach.

Mohammed-ben-Hedjadj convertit un pyrée en une mosquée qui est connue sous le nom de mosquée du Mûrier.

(41) Tauriz ou Tebriz, capitale de l'Azerbaldjan, est bâtie à l'extrémité d'une vaste plaine et non loin du versant occidental du mont Sohend. Le Sourkhâb (rivière rouge) coule non loin de cette ville, qui, au dire des historiens orientaux, aurait été fondée par Zobeldèh, femme du khâlife Haroun-Erréchid, en 175 de l'Hégire (791 A. D.)

Elle fut détruite par un tremblement de terre sous le règne de Moutewekkel, en 244 (858), et rebâtie par ordre de ce prince. Renversée de nouveau en 434 (1042), elle fut reconstruite et pour atténuer les désastres des tremblements de terre, on creusa des galeries et des canaux souterrains qui ont, selon les auteurs persans, préservé la ville d'une destruction certaine.

Tauriz atteignit le plus haut point de la prospérité sous les princes de la dynastie mogole. Le sultan Ghazan s'y fit éléver un tombeau qui était le plus beau monument de la Perse. Le vezir Rechid-oud-Din y construisit un quartier, une mosquée, qui furent agrandis par son fils Ghias-oud-Din-Mohammed. Le vezir Aly-Châh suivit leur exemple. On y remarque encore les mosquées construites par le sultan Hassan, de la dynastie du Mouton blanc, et celle de Djihan Châh prince de la dynastie du Mouton noir.

Tauriz tomba au pouvoir des Ottomans après la bataille de Tchaldiran. Conquise par Châh Abbas I^r, cette ville fut de nouveau annexée à l'empire ottoman et elle ne fit retour à la Perse qu'en 1745, sous le règne de Nadir Châh.

(42) Sefy-Mirza, fils aîné de Châh Abbas, fut tué, sur l'ordre de son père, au moment où il montait à cheval, par Béhboud-Khan.

(43) Mehemed-Khouda-Bendéh-Mirza fut, en 1621, privé de la vue et emprisonné par ordre de son père.

(44) Merend est le chef-lieu du Toumen ou canton de ce nom, situé entre Tauriz et Khof. Merend est arrosée par une jolie rivière qui prend sa source dans une montagne s'éllevant à l'ouest de la ville; elle est entourée de jardins où l'on récolte des pêches et des abricots qui jouissent d'une grande réputation. Le canton de Merend renferme cent villages et produit en abondance du blé et d'autres céréales. Les impôts versés au Trésor montent à la somme de 24,000 pièces d'or. (*Djihan Numa*, p. 387.)

(45) Nakhtchivan dans le Chirvan. Les maisons de cette ville sont bâties en briques. Les habitants sont remarquables par la blancheur de leur teint. Les environs produisent en abondance du blé, du coton, du raisin et toutes espèces de fruits. Les impôts qu'elle payait au Trésor s'élevaient à la somme de 115,000 pièces d'or. (*Djihan Numa* p. 392.)

(46) La ville de Djoulfa, presque entièrement peuplée d'Arméniens, était, sous la domination ottomane, unapanage de la sultane Validéh. A l'approche de Châh Abbas, les habitants se soulevèrent, chassèrent les fonctionnaires turcs et s'emparèrent du trésor qu'ils vinrent offrir au roi de Perse. Les habitants de Djoulfa furent transportés par Châh Abbas auprès d'Ispahan, dans un quartier construit pour eux. Gouvea et après lui Chardin et les missionnaires catholiques des XVII^e et XVIII^e siècles, ont donné des détails intéressants sur cette colonie.

(47) Les troubles intérieurs de la Perse, la faiblesse de Châh Mehemed-Khouda-Bendéh déterminèrent le sultan à faire envahir la Perse. Osman-Pacha franchit les frontières de l'Azerbaïdjan et s'empara de Tauriz. Hamzéh-Mirza, fils de Mehemed-Khouda-Bendéh, ne pouvant reprendre cette ville, passa l'Araxe et ravagea les provinces turques. Ce prince fut égorgé par son barbier; son père, privé de l'appui de ses talents et de son énergie, termina obscurément sa vie après avoir essayé vainement d'étouffer une sédition qui avait éclaté à Chiraz, en 994 de l'Hégire (1585 de J.-C.), et eut pour successeur son second fils Châh Abbas.

(48) Tectander parle ici des Ta'zièh ou cérémonies

funèbres célébrées tous les ans pendant les dix premiers jours de Moharrem en mémoire de la mort de Hassan et de Husseïn. Ces cérémonies ont été décrites avec de grands détails par tous les voyageurs en Perse.

Les Persans placent sur le tapis qu'ils étendent pour faire leurs prières, et de façon à la toucher du front lorsqu'ils se prosternent, non point une pierre, mais une petite tablette faite de terre rapportée de Kerbela où eut lieu le martyre de Hassan et de Husseïn. Ces petites tablettes portent des inscriptions pieuses.

(49) Au temps que nous arriuasmes en sa cour, dit Gouvea, il estoit âgé de trente-deux ans, gay de visage, de petite taille, robuste, peu ou point curieux de ses vestemens, acostable et pitoyable, aimé du peuple, extraordinairement craint et redouté des grands, sobre en son manger, excessif à boire (vice excusable entre les Persiens, puisque personne ne s'en abstient, quelque deffense qu'en face leur loy) auquel il est tellement accoustumé que pour quelque excez qu'il fasse, il n'en perd point le jugement. Il est superstition en sa secte et fait tous les jours cinq fois son oraison avec plus de loisir qu'aucun. Il a le jugement très-bon, parle peu et hayt tellement le mensonge et est si rigoureux à chastier ceux qu'il surprend en menterie, qu'à plusieurs il a faict coupper la langue pour cela. Il est ennemi mortel des volleurs, lesquels il chastie tres-seuerement au moyen de quoy il en a si bien nettoyé son royaume, que ie croy qu'il n'y a lieu au monde où les voyageurs marchent avec plus de seureté. Il est conuoiteux de gloire et de renommée, ne se soucie pourtant que de celle qu'il acquiert par les armes. Il n'est point libéral peut estre à cause que son royaume n'est pas riche, et des grands frais qu'il a esté contraint de faire en la guerre, ou peut estre pour ce que tous les roys mahometans sont accoustumez à receuoir toujours et ne donner à personne ce qu'il tesmoigne bien par la facilité de laquelle il reçoit tout ce qu'on luy présente. Il a plusieurs femmes (comme sa loy lui permet) la plus part desquelles sont chrestiennes, de nation georgiennes ou cirkassiennes qu'il tient tellement enfermées, qu'il est impossible à tout homme de les pouuoir voir sauf à quelques eunuques auxquels il en commet la garde.

Il visite souuent les escuries où il y a quantité de cheuaux et très-bons, qu'il depart à ses seruiteurs et aux gens de guerre, selon la nécessité qu'ils en ont. Il a trente mil caualles de haras en diuers endroits du royaume, d'où il tire grande quantité de poullains qu'il fait dresser par les escuyers destinez à cela, et après auoir choisi les meilleurs pour luy, il depart les autres à qui bon luy semble. Il les aime tant que souuent ie l'ay veu les embrasser et baiser, comme c'eust esté quelque créature raisonnable, et comme il creut vn iour que j'y prenois garde, il me dit « ne vous estonnez pas de ce que ie fais, parceque ce cheual là m'a aidé à tuer beaucoup de Turcs ; » et, en vérité, il sembloit que le cheual recognoisoit les caresses qu'il luy faisoit.

(*Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roy de Perse Cha Abbas contre les empereurs de Turquie Mahomet et Achmet son fils, etc., par le P. Fr. de Gouvea, etc.* Rouen, 1646, pages 112 et suiv.)

(50) Eriwan est une ville bâtie sur la frontière de Perse au 40° degré de latitude et au 82° de longitude. Elle est au bout de cette grande plaine fameuse par le premier sacrifice qu'on croit que Noé y fit offrir après le déluge. Cette plaine qui est fort spacieuse est au pied du mont Ararat sur lequel on croit communément que s'arrêta l'arche, quand les eaux du déluge baissèrent. Les fortifications d'Eriwan ne sont ni belles ni de grande défense : elles consistent dans une double enceinte de murailles faites de terre, avec quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblements de terre y sont assez fréquents et il y a quinze ans qu'il y en arriva un si terrible que toutes les maisons furent renversées et la moitié des habitants ensevelis sous les ruines. Il y a grande abondance de fruits d'un bon goût, mais malsains : les eaux n'y valent rien ; les chaleurs y sont grandes, et durant les mois de juillet et d'août l'air est si corrompu que les habitants sont obligés d'aller chercher à la campagne quelque retraite, ou dans des maisons ou sous des tentes. Le grand trafic est du coton, il ne s'y fait que durant l'hiver. Le nombre des mahométans y est beaucoup plus grand que celui des Arméniens.

(*Etat présent de l'Arménie, tant pour le temporel que pour le spirituel avec une description du pays et des*

mœurs de ceux qui l'habitent, par le P. Th. Ch. Fleuriau, Paris, 1695, pag. 215-216.)

(51) On sera peut-être bien aise de sçavoir ce que c'est que ce fameux monastère d'Ichmiadezim... quatre corps de logis longs sur un quarré proportionné, composent toute la maison : au milieu de la grande cour, qui est renfermée par tout ce bâtiment, il y a une église assez belle, sous le nom de saint Grégoire l'Illuminateur ; on tient que ce fut dans ce lieu que ce grand Saint reçut des faveurs extraordinaires du ciel, après avoir beaucoup fait et beaucoup souffert pour la gloire de Dieu. Du milieu de l'Eglise s'élève une espèce de Mausolée porté sur quatre colonnes de pierre, dans lequel est un Autel bien paré. C'est là, disent les Arméniens, que le Sauveur du monde s'apparut à saint Grégoire ; et, c'est pour conserver la mémoire de cette apparition, qu'ils ont érigé ce monument ; aux deux côtés de cette Eglise, il y en a deux autres moins grandes et moins belles : l'une est dédiée à sainte Cayenne, de l'illustre famille de Cayus, et l'autre à sainte Ripseme, toutes deux vierges romaines. La dernière souffrit le martyre sous le roi Tiridates. Les corps de ces deux Saintes qui sont en grande vénération en ce lieu-là, reposent dans des sépulcres de pierre et dans des Chapelles souterraines, qui joignent aux deux petites Eglises dont nous venons de parler.

Voilà ce que c'est que ce célèbre Monastère, que ces Arméniens prétendent avoir été bâti dans le lieu même où était le Palais de leur Roi Tiridates, qui vivait du temps du grand Constantin, et le bourg qui est voisin du Monastère et qui n'est habité que de chrétiens est, disent-ils, le lieu où était bâtie la Capitale du grand et florissant Royaume d'Arménie.

(*Estat présent de l'Arménie, tant pour le temporel que le spirituel, etc.*, pag. 217-218.)

(52) Mehdy Qouly Beg fut accrédité comme ambassadeur auprès du grand duc de Moscovie et de Rodolphe II. Il était accompagné par Zeynel Khan Chamlou. Les portraits de ces deux personnages ont été gravés gar Sadeler à Prague, en 1604 et 1605.

Celui de Mehdy Qouly Beg est entouré d'une légende latine dont voici le texte :

*Mechti Kuly beg Ennug ogly Illustris D. in Persia
Legatus Regis Persar. Ad Imp. Roman.*

Sur l'ovale du portrait de Zeynel Khan on lit ces mots : *Synal Chaen serenissimus Princeps in Persia. Magni Sophi Regis Persarum ad Augustum Cæsarem Rudolphum II, Legatus.*

(53) Tectander se sert dans ce passage des termes employés par les géographes anciens.

Les mots « Asia major » ou Asie supérieure s'appliquent aux provinces du nord de la Perse et à celles qui bordent la mer Caspienne. L'Alexandrie (dénomination empruntée à Quinte-Curce) est la province de Bab oul Ebouab, aujourd'hui Derbend.

(54) Cofs ou plutôt Coissou est bâtie à l'embouchure du petit fleuve de ce nom qui se jette dans la mer Caspienne. Ce cours d'eau porte aussi le nom de Soulaq. Cf. *Caspia* par B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1875, page 125, et la carte jointe à cet ouvrage.

(55) La ville de Téréka ou Terky fondée en 1566 ou 1569, était située au bord de la rivière Boustraïa affluent du Térek. Elle fut détruite en 1728. En 1722, les habitants et la garnison étaient allés s'établir à Sviatof Krest, fort qui venait d'être construit non loin de Téréka. On voit encore aujourd'hui sur les bords du Térek, à deux verstes de la mer, les ruines de l'ancienne Téréka.

(56) L'île de Tchétchen ou celle de Tioulénii.

(57) Derbend, nommée par les Turcs Demir Qapy (porte de fer) et par les Arabes Bab oul Ebouab, est située sur la mer Caspienne, dans la province de Chirvan, sur les confins du Daghestan. Elle servait pour ainsi dire de porte au royaume de Perse, car elle s'étend de l'occident à l'orient, du pied des montagnes au bord de la mer. Derbend s'était donnée aux Turcs pendant le règne du sultan Moustafa. Hamzèh Mirza, fils de Châh Khouda Bendéh, s'en rendit maître et la ruina. Les Russes s'en emparèrent en 1723 et la rendirent à la Perse en 1732.

On trouve des détails sur Derbend dans le *Djihan numâ* de Hadji Khalfa, dans Oléarius et dans une dissertation de Bayet sur le mur du Caucase qui est insérée dans les mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Mirza Kazem Bey a publié en 1852, sous le titre de *Derbend*

namèh, des extraits relatifs à l'histoire de cette ville.

(58) Hospodar i Veliki Knez Boris Fedorovitch svojim khlebom izvolit te pojalovat.

(59) Polotzka ou Polotzk, est aujourd'hui une ville russe, située sur la Dvina, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Vitebsk.



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXXI

LE LIVRE DES DAMES
DE LA PERSE



Le Puy, imprimerie de Marchessou fils.

KITABI KULSUM NANEH
OU LE
LIVRE DES DAMES
DE LA PERSE
CONTENANT LES RÈGLES
DE LEURS MŒURS, USAGES ET SUPERSTITIONS
D'INTÉRIEUR
TRADUIT ET ANNOTÉ
PAR J. THONNELIER

NOUVELLE ÉDITION
PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1881

Les femmes sont toujours les maîtres lorsqu'elles le désirent,
Et rien de plus trompeur que leur bonté ; elles ont des charmes
Supérieurs à la baguette du magicien.
Mais de leurs lèvres tombent les paroles de la sagesse
Comme le plus souvent la musique entre dans l'oreille de l'auditeur.
Oh ! qu'elles jouissent d'une suprématie incomparable!...

FIRDOUSI.



AU NOM DE DIEU

CLÉMENT ET MISERICORDIEUX

QUE des actions de grâce soient rendues à Dieu ; qu'il soit honoré et glorifié ! Que l'obéissance soit à lui, qui a créé le genre humain, et donné le souffle au sexe de l'homme comme de la femme.

De qui la science et la puissance de l'esprit ?
De qui ? si ce n'est d'Ève, la mère du genre humain !
Et, quoique ses fils aient brillé d'âge en âge,
Blasons glorieux de l'ample page de l'Histoire,
Célèbres par leurs exploits, leur sagesse et la culture des arts,
Toutefois elle a couronné ses filles d'un savoir supérieur.

Toujours elles conservent leur prééminente domination
Sur les joies intérieures de la vie, comme sur le riche domaine de la science.
Toujours elles conservent, avec un entier orgueil,
Leur influence suprême sur la direction de l'autre sexe,
Et, de là, pour favoriser de préférence nos propres intérêts,
Nous dépendons du noble génie de la femme.
De là, les maximes sociales découlent avec plus d'agrément
Des charmes des formes et du visage des belles qui en sont douées;
De leurs lèvres de rubis, rehaussées d'admirables perles,
De leurs yeux pleins d'une douce langueur et noirs comme le jais;
De là donc, les préceptes domestiques, les règles et les lois
Prononcées par la beauté, ne peuvent commander qu'au bruit des applaudissements.
Ici, des dames de la Perse, versées dans la science du monde,
Défendent le pouvoir dont leurs mères jouissaient jadis.
Dans un grave conseil elles discutent des matières non moins graves,
Et font leur rapport sur les soins et même les mystères du ménage;

Fièrement elles développent, dans cette solennelle assemblée,

Par quelle conduite adroite on gouverne les mariés.

Elles disent les charmes qui préviennent les querelles conjugales,

Comme tous les caprices de la vie d'une femme.

Ces lois morales réclament les hommages du beau sexe,

Et sur le nom de *Kulsûm-Nâneh* versent toute célébrité.

O belles personnes ! à figure de lune¹, ayant une odeur de musc, et à robe de soie ! pour votre édification et votre instruction ce savant traité a été écrit ; mais non point pour l'usage des nobles dominateurs de la terre. Que nulle femme n'hésite donc, relativement à la véritable conduite qu'elle doit tenir en matière de ménage, de ne s'en rapporter qu'aux sérieux interprètes à ces lois et de ces pratiques jugées d'une importance si majeure comme d'une nécessité telle, entre femmes qui aspirent à se diriger elles-

1. Tiré de l'*Anvari Soheili*, page 212, ligne 18.

mêmes, avec décence, prudence et décorum. Les interprètes de ces lois sont cinq femmes accomplies. Par l'étude et une complète connaissance des soins et des habitudes de leur sexe, elles ont qualité pour résoudre, d'une manière spéciale, chacun des points de difficulté ou d'embarras qui peuvent se rencontrer dans le cours de la vie domestique.

Les noms de ces dames sont :

Kulsûm-Naneh, la plus âgée de toutes,
Shahr-Bânû-Dadeh,
Dadeh-Bazm-Arâ,
Bâjî-Yâsmin, et
Khâla-Gul-Barî.

Il y a encore deux autres conseillères, nommées Khâla-Jân-Aghâ et Bibî-Jân-Afrôz, qui donnent leurs opinions avec une impartiale confiance, appuyant aussi ou discutant les décisions des cinq autres dames sur les points de la plus grande importance, et lesquels méritent naturellement le plus attentif examen.

Il est à propos de remarquer que dans

ce traité quatre sortes d'obligations sont spécialement indiquées ; c'est-à-dire, ce qui est wâjib ou nécessaire, convenable de faire ; ce qui est mustahab ou à souhaiter ; ce qui est sunnat ou conforme aux lois et traditions de Mohammed ; et enfin ce qui est sunnat mu'akkad ou impératif, ou bien ce qu'il est absolument nécessaire de faire.





LE LIVRE DES DAMES DE LA PERSE

CHAPITRE PREMIER

DE CES LOIS QUI SONT CONSIDÉRÉES
COMME IMPÉRATIVES

I

Lest fort essentiel d'insister sur ce que les instructions et ordonnances données et expliquées dans les pages qui vont suivre, sous l'autorité et la sanction de dames de science profonde, également

versées dans les secrets de savoir éviter le malheur, comme dans les moyens de rendre les hommes subordonnés aux volontés du sexe féminin, doivent être l'objet d'une très scrupuleuse attention et être démontrées sous tous leurs points de vue. La vie, comme les affaires humaines, ne tient qu'à un fil ; la réussite ou l'insuccès ne dépendent que du mouvement le plus sensible. C'est pourquoi l'on ne saurait omettre, dans aucune circonstance, pour obvier aux atteintes et à l'oppression qu'exercent les calamités, rien du cérémonial ni des pratiques ici prescrites.

Car pour quoi compte la vie ? C'est un souffle,
une vapeur,
Une bulle d'air, un flambeau qui se consume
sans cesse ;
Tantôt à peine visible, tantôt sombre, tantôt
brillant :
Quelquefois il projette en tremblant une lueur
Qui ne tarde pas à s'effacer dans les ténèbres.

Surtout, l'on doit invariablement consulter les corps célestes, le soleil, la lune et

les étoiles, pour toutes les occasions importantes.

II

On doit toujours célébrer convenablement les jours fixés ou réservés pour les réjouissances et la gaieté. A la fête de l'*I'id* (ou du nouvel an des Persans), le vieux Bâbâ Choudjâ'a-éd-dîn, à l'âge de soixante-dix ans, joua, en le frappant de ses doigts, du *dyra* (espèce de tambour de basque), et se mit à danser fort gaiement. Ceci est tenu, par nos sept doctes femmes, pour avoir été tout à fait orthodoxe et conforme aux lois. Aussi est-il bon à toutes les sectes religieuses, comme à tous les hommes, quelle que soit la croyance à laquelle ils appartiennent, d'agir de même, en la même circonstance destinée aux réjouissances. Ce jour-là aussi, il faut décorer tous les *hammâms*, ou bains chauds publics, de roses et d'autres fleurs odoriférantes ; que le public soit divertî par de

la musique et des danses aux frais du propriétaire de l'établissement de bains ; la pleine et libre expression de la joie aux époques consacrées aux plaisirs est une grande consolation pour le cœur, et qu'on ne doit jamais négliger de se donner.

III

Quand une personne paye sa dette à la nature un mercredi, et que le mercredi suivant il meurt une autre personne de la même maison, il est nécessaire de placer l'un des souliers du défunt dans sa tombe, à côté de lui. C'est ce qui arrêtera la mortalité qui, sans cette précaution, pourrait bien continuer d'affliger la famille. Dans le cas où l'on ne peut trouver l'un des souliers du défunt, Bâjî-Yâsmin et Sharhr-Bânû Dadeh concourent à donner le même avis que ce vieux chant :

Si vous ne trouvez point le soulier,
Prenez un œuf, et il le fera trouver.

IV

Entre autres coutumes reconnues pour être d'une grande vertu et d'un grand pouvoir se trouve la suivante : le dernier vendredi du mois sacré du *Ramadhân*, ou du carême des Musulmans, les femmes doivent s'habiller avec richesse, se parfumer et se parer de leurs plus beaux atours, puis se rendre ainsi sous les portiques des mosquées, où les jeunes gens, aux formes de cyprès, aux joues de tulipes et aux manières séduisantes, s'assemblent en plus grand nombre qu'en tout autre lieu. Il faut que les belles s'y assoient, les jambes allongées, et que chacune d'elles allume douze petites bougies. En le faisant, il faut qu'elles aient le soin d'élever la main assez haut au-dessus de leur tête pour qu'elles puissent soulever leur voile, comme par hasard, et montrer ainsi la beauté de leur visage. Qu'elles exposent aussi aux regards leurs orteils des pieds,

teints en rouge vif ¹, afin que les jeunes gens les voient et les admirent avec des cœurs blessés par les traits de l'amour.

1. Usage bien digne de paraître choquant aux yeux de nos fières Européennes qui ont pour habitude d'emprisonner leurs pieds dans des chaussures plus ou moins étroites, pour se faire le plus souvent un pied petit et mignon; mais le beau sexe d'Orient ne traite point aussi cruellement ces vénérables piliers du corps humain. Avant toutes choses, la chaleur du climat de l'Asie rendrait intolérable cette compression des jambes et des pieds; c'est pourquoi toutes les femmes de l'Orient ont adopté, de temps immémorial, la coutume de ne jamais porter, comme nos Européennes, de bas aux jambes ni de souliers aux pieds; aussi n'en ont-elles que les jambes plus longues, plus étroites, et des pieds plus épais et plus lourds, habitués qu'ils sont à se développer davantage, à la faveur de leur nudité constante dès l'enfance. Bien que la plupart du temps elles marchent pieds nus, ou ceux-ci à peine protégés par de légères sandales, lorsqu'elles sont forcées de quitter leurs sofas, où ces belles de l'Orient passent, mollement couchées, leur vie presque tout entière, toutefois, cette partie de leur corps, dont l'inaction fait aisément concevoir toute la délicatesse, est l'objet des soins les plus assidus pour être entretenue dans la plus stricte propreté. « En été, dit un voyageur « moderne, les dames de la Perse ne portent point de « chaussure, et vont pieds nus dans l'intérieur de la « maison; leurs pieds comme leurs délicates mains sont, « pour elles, l'objet de tous leurs soins. » (*Residence of eight years in Persia among the Nestorians Chri-*

Mais ce serait d'un funeste présage si l'une des petites bougies était délaissée sans être allumée , Bibî-Jân - Aghâ et les autres

stians, by Rev. Just. Perkins (Andover, 1843), note page 283.) Les femmes riches portent ordinairement aux orteils des pieds des bagues d'or et de pierres précieuses; mais, outre cette parure, elles regardent comme un bien plus bel ornement de se teindre les doigts et la plante des pieds d'une espèce de couleur rouge orangé, extraite des feuilles du *lawsonia inermis* (le *hinna* des Arabes), étendues d'un peu d'eau et réduites en pâte. Cette pratique, commune dans tout l'Orient, produit, dit-on, sur les parties de la peau auxquelles cette teinture est appliquée, un effet des plus salutaires, notamment de les empêcher d'être tendres et sensibles. (Voy. *Modern Egyptians*, by Will. Lane, tome I, note page 55.) Cette même teinture joue aussi un rôle dans les cérémonies du mariage mahométan; mais, pour en revenir à l'image d'un pied délicat, aux doigts teints du rouge vif du *hinna*, que le *Kitâbi Kulsûm-Naneh* recommande à ses compatriotes d'exhiber par coquetterie, ce tableau, loin d'être bizarre aux yeux du lecteur, ne peut, au contraire, lui offrir que quelque chose de fort gracieux. Aussi les poètes de l'Orient, en chantant les femmes, dont ils célèbrent les charmes dans leurs vers, ne manquent-ils jamais d'accorder quelques lignes à leurs pieds charmants. Ainsi l'on trouve chez le poète le plus célèbre du Dekkan, le lyrique Wâli, ces jolis vers : « Je suis ton esclave, quoique je sois libre, » et, si mon cœur est ensanglanté, c'est à cause du souvenirs de tes pieds charmants. J'en jure par le *hinna* qui les teint. » Du même poète encore : « Si le nénuphar était

membres de notre docte comité féminin sont unanimes sur cette opinion. De plus, il n'est point du tout nécessaire qu'en allumant les petites bougies on garde le silence; au contraire, les femmes les plus

« brûlé dans l'eau et réduit en cendre, cette poussière odo-
« rante et légère ne vaudrait pas celle qui s'attache à tes
« pieds nus. » (*Oeuvres de Wâli*, Traduct. française de
G. de Tassy, note de la page 29, et le texte français,
page 51.) Toutefois, pour la consécration de cette mode
reçue chez les belles de l'Orient, il paraît y avoir quel-
ques règles, ne fût-ce que pour la distinction des condi-
tions sociales. D'abord les femmes qui ont le titre et le
rang de *khâtoun* ou de dame, de maîtresse de maison,
ont toujours le droit de porter devant le mari des chaus-
sures aux pieds, lesquelles sont des pantoufles brodées
richement, et, dehors, des brodequins ou de maroquin
blanc ou faits de la plus riche étoffe avec des broderies;
mais pourtant elles préfèrent rester pieds nus la plupart
du temps au sein de leur *harem*. Cette nudité est donc
spécialement dévolue, comme dans certaines colonies d'A-
mérique, aux femmes ou aux filles achetées à prix d'ar-
gent, et qui sont esclaves dans la maison. Devant leur
maître ou leur maîtresse, paraître les pieds chaussés est,
de leur part, une inconvenance grave. Cette marque dis-
tinctive de leur rang dans le *harem* est scrupuleusement
observée là, car dehors elles peuvent chauffer toujours
une espèce de pantoufle sans rebords, ou même des brode-
quins comme leur maîtresse. (Voy. *Modern Egyptians*,
Mœurs, usages des Ottomans, passim.)

charmantes doivent toujours laisser entendre leur douce voix.

Car qu'y a-t-il de plus agréable dans ce monde
Que d'entendre les accords d'une douce mélodie
Sortir de lèvres dont l'éclat porte ombrage au
rubis?

Ce jour-là aussi (le dernier vendredi du *Ramadhân*), que la prière soit faite, par deux fois, à genoux, pour assurer la promptitude de l'accomplissement de vos vœux et de vos désirs. Kulsûm-Naneh et ses collègues sont d'accord sur ce que le pouvoir qui résulte de ces pratiques s'agrandit fort lorsqu'on se trouve dans ces mosquées, ordinairement fréquentées par les pauvres et les infirmes; car

Partout où les malheureux s'assemblent pour faire leurs prières,
Là se trouveront certainement plus de bénédictions du ciel.

V

Si de belles jeunes personnes rencontrent une occasion favorable pour rester quelque peu d'instants avec des jeunes gens et surtout si la cause de leur entretien vient d'un amour réciproque, il ne peut y avoir rien de mal dans l'effusion de leurs sentiments. En effet, c'est une circonstance de bonheur, après tout, plus digne de satisfaire et de réjouir leurs cœurs que le jeûne de toute une année. Mais, quand des jeunes femmes rendent visite à leurs bonnes amies, en ce jour sacré, dans le dessein de rencontrer leurs amants, qu'il leur soit permis, sans violer en aucune façon le décorum, d'y rester jusqu'à la dernière heure du jour; car toute femme doit être, en telle occasion, son propre maître: si son mari s'ingérait de lui demander où elle a été et pourquoi elle rentre si tard, ce serait, de sa part, fort répréhensible; car la

sainte influence de ce jour consacré la lave de toute faute contre la bienséance.

VI

Dadeh-Bazm-Arâ, Bâjî-Yâsmin et Shahr-Bânû-Dadeh sont de l'avis que lorsqu'une femme applique le bout d'une petite bougie sur les pointes de son pied droit, et alors qu'allumant cette même bougie, elle déploie la belle forme de sa jambe, sans aucun doute, elle n'aura point à redouter le feu de l'enfer. Kulsûm-Naneh aussi, comme la plus âgée des dames de notre docte comité, est décidément de l'opinion que nulle femme peut ne pas nourrir en elle le dernier espoir d'être jamais admise au ciel; celle même à qui son mari interdit les pratiques recommandées en ces présents cas, et qu'elle juge propres à son plaisir et à son bonheur en ce monde. Car de quelle aisance de la vie peut jouir une femme qui habite la maison d'un mari continuellement opposé à ces passe-temps auxquels

toute son âme est livrée? Dadeh-Bazm-Arâ s'écrie : « J'ai la preuve, d'après les instructions de mon maître *Iblîs* (le diable mahométan), que le mari qui ne « permet point à sa femme de rendre visite « aux lieux saints, aux mosquées et aux « maisons de ses amis ou de ses amies, « avec qui des entrevues ont été concer- « tées ; lequel défend à sa femme d'autres « innocentes et agréables récréations, telles « qu'on les a jugées propres et convenables « à sa satisfaction personnelle et à l'agrément de sa vie; cet homme, dis-je, sera « condamné, dans l'autre monde, à un « sévère mais bien mérité châtiment. » Aussi, en pareil cas, est-il *wâjib* que les parents de la femme emmènent le mari devant le *qâdhy* ou le juge, et réclament de lui le divorce, ou bien intentent une action en séparation, pour que la femme soit soulagée de sa misère et pourvue de tout ce qui est nécessaire à un train de vie particulier. Si le mari refusait de divorcer et que la femme mourût de désespoir, celui-ci et ses parents seront exposés, avec

justice, à payer, comme en cas de meurtre,
une amende expiatoire ou le prix du sang.

VII

Les pratiques suivantes sont aussi du nombre de celles nécessaires à observer. Si un convoi funèbre passe près de la porte de la demeure d'un homme affligé de quelque maladie, que les mains et les pieds du malade soient immédiatement teints d'une rouge bordure du *hinna*, puis lavés ; ensuite qu'on jette l'eau derrière le cercueil : alors, levant le malade, faites-le avancer de sept pas, et il sera soulagé de ses souffrances.

VIII

Khâla-Jân-Aghâ observe que lorsqu'un coq de la maison chante intempestivement, il faut lui tordre le cou, conformément à cette ancienne rime ou *beit* :

Si un coq ne chante pas à son temps ordinaire,
les sages ont dit :
Qu'on devait toujours avoir la précaution de lui
arracher la tête.

IX

Qui n'a précédemment porté ses remarques sur la coutume prescrite aux femmes de se rendre sur les places publiques, aux lieux où l'on dit les prières et où elles peuvent entendre raconter la nouvelle du jour? S'il arrivait à une femme enceinte d'avoir le bonheur d'être délivrée au pied de la chaire dans une mosquée, son excellente fortune devient incalculable. Si elle met un fils au monde, que son nom soit Ichwar, qu'il soit parmi les bienheureux du ciel! Si c'est une fille, qu'on la nomme Bibî Khânam Jân Aghâ, et, au jour du jugement dernier, elle aura le pouvoir d'intercéder pour quarante âmes. Mais insistons encore sur le droit que se donnent les belles personnes à figure de lune, d'aller là où les jeunes gens se réunissent; quel que

soit le mari qui empêche sa femme d'agir ainsi, il sera sûr d'avoir nos sept doctes femmes pour ennemis, le jour de la résurrection.

X

Qu'une femme ne néglige jamais, dans aucune circonstance, de montrer sa préférence pour de riches vêtements et les scènes de gaieté. Car, ainsi que le chanté le poète Gholâm Nabî :

Voix douce, regards langoureux et atours élégants,
Augmentent la beauté et inspirent de délicieuses pensées ;
Être parfumée de musc, vêtue de soie et parée de pierreries,
Voilà le charme irrésistible d'une femme ou d'une jeune personne,
Puisqu'avec un riche costume et un sourire qui plaît toujours,
Une femme aimable captive, à son gré, les cœurs.

XI

Une autre coutume bien digne d'une attention toute particulière est d'aller s'asseoir à la jonction de quatre routes qui se croisent, et cela la nuit du mercredi ; puis de s'appliquer chacune des sentences récitées par les passants, les jugeant comme d'un bon ou d'un mauvais présage. Il y a plusieurs autres moyens par lesquels une femme peut obtenir la connaissance de son futur bonheur. Prenez le *Korân*, et dans l'obscurité, au milieu de la nuit, ouvrez le volume ; puis posez la clef de la porte de la chambre sur les pages ouvertes pour marquer cet endroit du livre. Au point du jour, faites deux prostrations de la prière, et les mots sur lesquels l'anneau de la clef se trouvera seront les prophéties de votre destinée. Prenez de même un miroir ; ainsi que quelques sucreries arrangées en cercle, et placez une serrure sur ce miroir dans le milieu du cercle ; ensuite faites

signe à toutes les personnes qui passent le long du grand chemin, et que chacun ou chacune prenne la clef en sa possession, essayant aussi de tourner en arrière la serrure. Si la personne qui a le bonheur de réussir à l'ouvrir est un aimable et beau jeune homme, les souhaits de son cœur, de quelque genre qu'ils soient, ne tarderont pas à s'accomplir ; mais que la personne qui a ouvert la serrure soit laide, vilaine, difforme, son bonheur sera pour toujours rompu. Il y a encore une autre coutume qui exige, dans sa pratique, la plus scrupuleuse attention. Lorsqu'une femme est saisie, dans la nuit, de la fièvre, et que durant les vingt-quatre heures elle reste attaquée de la même maladie, qu'une personne monte sur le faîte de la maison, appelant, dans l'obscurité, à grands cris, des secours :

« Vous qui avez le pouvoir de calmer
« La rage de la fièvre, avec un baume saluaire,
« Prenez pitié! donnez votre assistance
« Pour que, par vos ordres, vive la jeune fille qui
« se meurt »

Cette invocation ou cet appel doit être répété trois fois. Si la première fois c'est sans succès, et la seconde pareillement, alors tentez-le une troisième fois. On mentionne un cas où une demoiselle à figure de lune, étant saisie de la fièvre, pendant la nuit, sa mère appela à son secours : aucune réponse ne lui fut donnée et la jeune personne mourut.





CHAPITRE II

DES RÈGLES CONCERNANT LE BAIN

NOTICE PRÉLIMINAIRE

SUR LES HAMMAMS OU BAINS PUBLICS

EN Perse, les établissements de bains chauds publics, ou *hammâms*, consistent généralement en deux spacieux appartements, dont l'un sert de vestiaire et l'autre de citerne qui contient l'eau. Dans la première salle, des bancs de pierre couverts de riches tapis règnent tout le long des murs pour la commodité des baigneurs. Il y a, le plus souvent, un long corridor entre cette salle et celle du bain ; ce dernier est rempli

de petits bancs, peu élevés de terre, sur lesquels le baigneur fait ses dévotions préparatoires.

Le baigneur donc, après s'être déshabillé dans la première salle, et ne conservant sur lui qu'une pièce de toile flottante autour du milieu de son corps nu, est conduit par le garçon de bain chargé de ce service dans la salle du bain ; on étend un grand drap blanc sur les dalles de cette salle, et alors le baigneur s'étend dessus. Le garçon de bain tire de la chaudière, qui est chauffée par un fourneau souterrain, nombre de seaux pleins d'eau qu'il ne cesse de verser sur le baigneur, jusqu'à ce que ce dernier soit bien mouillé et échauffé. Alors cet étuviste met la tête de son patient sur ses genoux, et, de toute ses forces, frotte d'une sorte de pâte humide, faite avec le suc de l'herbe nommée *hinna*, les moustaches et la barbe de celui-ci. En peu de minutes, cette pommade les teint en un rouge vif : de nouveau il a recours à quelques seaux d'eau et fait pleuvoir sur son patient en repos un autre torrent d'eau chaude; ensuite, mettant un gant fait d'une laine fine, possédant toutefois les qualités d'une brosse à racler, le garçon de bain s'empare d'abord

des membres, et après cela du corps du baigneur, frottant l'un et l'autre aussi fort que possible pendant trois quarts d'heure. Une troisième aspersion de seaux d'eau apprête l'opération de la pierre ponce, qu'il lui applique sur la plante des pieds. Ensuite, ce procédé sert à décrasser les poils de la figure, qui sont dégagés du *hinna*, lequel est remplacé par une autre pâte nommée *rang*, composée des feuilles de la plante d'indigo. A ceci succède l'opération du massage, qui se pratique en serrant, en étirant et frottant avec tant de vigueur et de compression, qu'une violente rougeur se manifeste sur tous les membres. Quelques-uns des gens du pays prennent plaisir à se faire tordre toutes les jointures du corps jusqu'à ce qu'elles craquent; et cette partie de l'opération est poussée à une perfection telle que les vertèbres mêmes du dos sont faites à résonner d'un bruit qui se succède rapidement. Le baigneur, au surplus, le corps massé et amené à être tout en nage, est frotté partout avec une préparation de savon renfermée dans un sac, jusqu'à ce qu'il produise une mousse abondante. Ensuite ce savon est enlevé par de l'eau chaude; lorsqu'on en inonde totalement le baigneur, cette eau

l'entraîne et le plonge dans la citerne. Le baigneur passe cinq ou six minutes à jouir de l'élément parfaitement pur ; ensuite, se levant, il s'enveloppe dans un grand, chaud et sec drap jeté sur lui, et se retire par derrière dans le vestiaire. Beaucoup de Persans, pendant le cours du bain, teignent non-seulement les poils noirs de leur visage, mais même leurs ongles des pieds et des mains d'un rouge vif. Ils fument souvent une demi-douzaine de *qaliyâns* ¹ ou de pipes persanes, et enfin prennent tout le soin, plus aisément que n'en prendrait un Européen, en se reposant de se faire raser de la main du barbier.

1. Sorte de pipe orientale dans laquelle la fumée passe à travers de l'eau de rose, et à l'usage des hommes comme des femmes, qui, en Orient, regardent cet exercice comme leur passe-temps le plus doux. Selon l'ancien voyageur Tavernier : « Les femmes persanes passent la plus grande partie du jour à prendre du tabac de différentes manières ; et, quand elles sont au bain, c'est à qui fera voir les plus beaux habits et à qui apportera la plus belle collation. Celles qui ont le moyen d'avoir des esclaves pour se servir, se font frotter, tantôt les cuisses et les jambes, jusqu'à ce qu'elles s'endorment, menant de la sorte une vie toute voluptueuse. » (*Voyage en Perse*, liv. V, chap. xiv, page 705, tome I. Édit. de Paris, 1679, in-12.)

Le bain des femmes est à peu près semblable à celui des hommes. Le même établissement de bain est fréquenté par les deux sexes, mais à des heures différentes, quelquefois à des jours alternatifs, et d'autres fois à des semaines alternatives.

Les dames persanes regardent le bain comme le lieu de leurs plus grandes récréations ; elles se donnent rendez-vous pour s'y rassembler, et passent souvent, réunies ensemble, sept ou huit heures dans le salon tapissé. Là elles racontent des histoires, rapportent des anecdotes, mangent des sucreries, se partagent leurs *qalyâns* et embellissent leurs belles formes de toutes les perfections imaginées en Orient. Elles teignent leurs cheveux et leurs sourcils et colorent avec art leurs beaux corps d'une variété d'emblèmes fantastiques, le plus souvent de représentations d'arbres, d'oiseaux ou de bêtes, du soleil, de la lune et des étoiles. Cette sorte de tatouage peint s'étend sur le sein, et continue au-dessous, se répétant aussi bas que le nombril, autour duquel est, en général, peinte une figure ornée de rayons. Tous ces ornements sont exposés à la vue, grâce à la coupe de leurs ajustements ; tout leur vêtement, même

jusqu'à la légère chemise de gaze, étant ouvert par-devant, depuis la gorge jusqu'à ce point : singulier goût, et certes plus barbare que décent'.

1. Ajoutons ici cette courte analyse de la description des bains des femmes, où la narratrice fut introduite à Sophia, capitale de la Bulgarie ; description donnée par lady Montague dans ses spirituelles et curieuses Lettres sur la Turquie d'Europe. « Notre voyageuse se rendit donc aux « bains chauds de ladite ville, renommée pour la salubrité « de l'air. Elle y trouva deux cents femmes nues. La dé- « cence de leur langage et de leurs manières éloignait toute « idée offensante pour la pudeur. Les unes se promenaient « majestueusement, comme Ève dans le Paradis Terrestre; « d'autres travaillaient ou prenaient du sorbet. Quelques- « unes se faisaient tresser les cheveux par de très jolies « esclaves de dix-sept à dix-huit ans : une partie d'entre « elles se faisait remarquer par l'élégance des formes ; tou- « tes avaient la peau d'une blancheur éblouissante et de « beaux cheveux partagés en tresses. Ces bains sont les « cafés des dames en Turquie : elles prennent ce divertis- « sement une fois par semaine, et y restent quatre à cinq « heures toutes nues sans s'enrumer, quoiqu'elles passent « brusquement du bain chaud dans une chambre froide, « où elles reprennent leurs vêtements. »



I

En se rendant au *hammâm*, on regarde comme absolument exigé que la femme, au moment où elle pose le pied sur le seuil de la première porte des étuves, casse un petit nombre de noix sous le talon de son soulier et ensuite marche pieds nus dans l'intérieur du bain : ceci est *wâjib*. Il faut, alors, qu'elle s'asseoie, avec un grand soin, sur le bord du bassin où sont mélangés divers ingrédients aromatiques. Selon d'autres, si la coquille de la noix que brise la femme en pénétrant par la première porte du *hammâm* est brûlée à la fumée entre les dents d'une personne qui en souffre, la douleur cessera. Que la mère s'alimente d'un régime nourrissant, et souvent

de sucre et de graine d'anis qui rendront son lait abondant et donneront de la force à son enfant; un peu de cinnamon ajouté à sa nourriture produira aussi le meilleur effet. Mais, lorsqu'elle sort du bain, qu'elle avale quelques jaunes d'œufs et des graines du *hul* et du *fawfal* (espèce de noix d'Inde), le tout mélangé ensemble; et que les femmes qui l'accompagnent aient part au même plat; ceci, selon Kulsûm-Nâneh, est *wâjib*; selon les autres, c'est prononcé *sunnat*. Shahr Bânû Dadeh observe qu'une des bougies employées aux fêtes nuptiales doit être apportée dans l'intérieur du bain et éclairée là, afin que la vie de l'enfant se passe dans les splendeurs. Mais, en outre, si long que soit le temps où une femme donne le sein à son nourrisson, il faut lui présenter tout ce qu'elle voit et ce qu'elle désire, de peur que son lait ne soit tourné par des émotions désagréables qui feraient tort à la santé et au tempérament de l'enfant.

II

Il y a nombre de choses qui sont l'objet de pratiques spéciales, lorsqu'on rend visite aux *hammâms*. Il faut qu'une femme s'introduise dans le bain n'ayant sur elle que sa ceinture, et, lorsqu'on emploie le sac ou le gant de poil de chèvre (*Kîsa*) avec le savon, ce doit être emporté de chez soi. Il est *wâjib* de se laver la tête trois fois avec du savon ; mais, relativement à l'application de *nûra* ', il est mal à toute jeune

1. Par esprit de propreté, si essentielle sous un climat brûlant, plutôt que par toute idée religieuse, il est des soins personnels que la loi mahométane prescrit à chaque fidèle *muslim* d'observer avec rigidité, non tant comme devoirs sacrés que comme obligatoires pour les deux sexes. Ils consistent à s'épiler et à se raser les parties velues du corps. On peut toutefois consulter, à ce sujet, le chapitre III du *Traité des lois mahométanes*, etc., du Décan, publié par M. Eug Sicé, dans le *Journal Asiatique*, août 1841, page 165. — Or, pour l'accomplissement de ces obligations religieuses, en Perse, hommes et femmes se servent toujours, à l'issue du bain, du *nûra* en question, qui n'est autre chose qu'une petite lime fine ou une composition faite avec de l'arsenic qu'on réduit en pâte au moyen d'eau

personne d'employer ce moyen épilatoire. Lorsque des femmes désirent se servir du *nûra*, il faut qu'elles sollicitent d'une amie de les en frotter : c'est tout à fait malséant

avant son application sur la peau, et laquelle détruit en moins de deux minutes jusqu'à la racine du poil, quand celui-ci en est frotté. (Voy. Russel, *Aleppo*, tome I, pages 134, 378, 379, de la 2^e édit.) Mais de ces mêmes pratiques, quant à celles que les femmes de l'Orient ont coutume d'exercer, quelle Européenne ne crierait pas au scandale si on lui parlait, par exemple, de se raser sous les aisselles des bras et sur d'autres parties plus secrètes du corps ? Cependant toute mahométane est astreinte à ne conserver que les sourcils et les cils ; un usage qui est presque devenu religieux l'oblige à se faire raser soigneusement sur tout le reste du corps. (Voy. *Description de l'Egypte, État moderne*, t. XVIII, 1^{re} partie de la 2^e édit. ; note de la page 156.) Sous le régime d'une aussi imparfaite société où l'on ne considère de la femme que la beauté toute matérielle de ses charmes et de ses attraits physiques, on conçoit aisément quelle source de triomphes, toutefois bien grossiers, doivent être pour elle ces bizarres pratiques. Elles ne connaissent d'autre vanité, les belles de l'Orient, que celle qui se tire de la magnificence de leurs ornements personnels. C'est surtout dans le bain, qui pour elles est une occasion de fête autant que de déployer entre femmes les trésors de leurs plus beaux charmes naturels ; c'est là qu'elles accordent à leurs agréments physiques tous les petits soins, et qu'elles ont recours à tous les artifices de la toilette et de la coquetterie pour s'attirer, de la part de leurs compagnes même, des hommages propres à satisfaire

de l'appliquer de vos propres mains. Il est *wâjib* pour elles de s'asseoir en cercle et de s'appliquer mutuellement le *nûra*, tout en s'entretenant gaiement pendant tout le temps. C'est généralement une société fort joyeuse où toutes espèces de causeries sont considérées comme parfaitement *wâjib*. *Wajib* aussi est d'emporter au bain des *qalîyâns*, pour fumer ; mais, avant de rendre visite au *hammâm*, toute femme d'esprit et pleine de munificence donne l'ordre à ses esclaves de préparer une collation délicieuse pour être prise dans le bain ; tels que de la laitue et du vinaigre ; toutes sortes de rôtis et de bouillis, tous les fruits de la saison, avec des sorbets et de l'eau parfumée. C'est *wâjib*. Mais il faut que les femmes s'assoient de compagnie et aient leur part de la collation, puis qu'elles rient ou qu'elles causent avec tout l'enjouement et la gaieté qui conviennent à de jeunes

les triomphes de leur amour-propre en l'emportant sur une rivale par la beauté des formes ; ces hommages, enfin, qu'en Europe, une jolie femme ne cherche à captiver que par le luxe de ses vêtements et de ses parures ou sa mise élégante et recherchée.

cœurs. D'autres disent que lorsque les femmes sortent du bain, elles doivent s'habiller avec élégance, et, si elles ont quelque engagement, elles doivent d'abord se rendre chez leurs amies ou leur amant. Mais si, chemin faisant, elles font la rencontre d'un beau jeune homme, il leur faut, avec adresse, écarter un peu le voile qui couvre leur visage, et détourner celui-ci peu à peu, sous prétexte « qu'il fait très chaud ; que je suis en nage ; mon cœur est blessé » ; puis, parlant ainsi, s'arrêter un peu jusqu'à ce que le jeune homme sente le parfum de l'*ottar* et ait l'air charmé, et enfin dépêche une missive pour exprimer l'état ravi et égaré de son esprit.

III

D'ailleurs, il est malséant aux hommes, lorsqu'ils voient une femme sortir du bain ou de quelque retraite isolée, de lui demander où elle a été. Shahr-Bânû-Dadeh dit qu'on distingue trois sortes d'hommes : 1^o l'homme bien fait; 2^o le demi-homme,

et 3^e le *Hupul-hupla*. Un homme bien fait est celui qui supplée, à la fois, à tout le nécessaire et à toutes les complaisances dont sa femme peut avoir besoin ; jamais celui-ci ne pense à sortir de chez lui sans la permission de sa femme ou n'agit en rien contrairement à ses désirs. Votre moitié d'homme de la seconde classe est un fort pauvre misérable roupieux, tâtonnant sans cesse, logeant dans une maison à peine meublée, où il n'y a que juste ce qu'il faut de pain et de sel assez pour soutenir une existence misérable ; jamais ne jouissant, en aucune circonstance, de la moindre sorte de bien-être. Sa femme reste à la maison à travailler, et tout ce qu'elle gagne passe à se procurer des vivres et des lumières. Il est donc *wâjib* à cette femme industriuse de répondre d'un ton aigre à toutes les observations d'un tel homme ; s'il la bat, il est *wâjib* à elle de le mordre et de l'égratigner, de le tirer par sa barbe, et de faire enfin tout ce qui est en son pouvoir pour le faire enrager. Si sa sévérité dépasse toutes les bornes, qu'elle

aille implorer le juge (*Qâdhy*) et obtienne de lui le divorce. La troisième espèce de mari ou *Hupul-hupla*, est celui qui ne possède rien, qui n'a pas même d'amis. Il veut vivre et s'habiller avec luxe, quoique totalement dépourvu des moyens nécessaires. Si la femme d'un tel homme s'absente de chez lui dix jours et dix nuits, il ne faut pas qu'il lui demande, à son retour, où elle a été, et, s'il voit une figure étrangère chez lui, qu'il ne demande pas qui elle est, ou ce que veut le nouveau venu. Quand il rentre chez lui, et qu'il trouve fermée la porte qui donne sur la rue, il ne faut pas qu'il frappe, mais qu'il se retire et ne songe pas à entrer qu'il ne la voie ouverte. S'il agissait contrairement à ceci, sa femme serait en droit de demander immédiatement le divorce. Kulsûm-Naneh s'écrie que, si un tel mari, après cela même, implorait son pardon comme d'être admis à reprendre ses anciennes habitudes domestiques, il serait mal à sa femme d'habiter avec lui, un seul jour de plus, sous le même toit.



CHAPITRE III

SUR LES PRIÈRES ET LES JOURS DE JEUNE

I

RELATIVEMENT aux prières, aux jeûnes, aux ablutions religieuses et aux purifications entre femmes, celles-ci peuvent s'en dispenser dans certains cas d'incommodités ou d'indisposition. Dans certaines occasions, en effet, elles y sont improches. Il y a des temps pour faire la prière comme il y en a pour fréquenter le *hammâm* ou bain : pratiques qui ne sont pas toujours compatibles l'une avec l'autre. Si l'on désire faire à toute force des prières, que l'ablution soit passée sous silence ou aban-

donnée à l'imagination : mais, dans ce cas, dit-on, les prières ne sont d'aucune valeur. De deux choses la meilleure est de s'en dispenser. Shahr-Bânû-Dadeh et Khâla-Jân-Aghâ disent que, jusqu'à ce que sept jours soient écoulés, la prière n'est point convenable. Selon Kulsûm-Naneh, il ne faut que dix jours, mais jamais plus. Lorsque des femmes sont engagées avec leurs amies dans une conversation qui leur plaît et qu'elles se communiquent mutuellement leurs secrets, enfin, que l'heure arrive ainsi de faire la prière, il n'est nullement exigé qu'elles mettent fin, sous ce prétexte, à leur agréable entretien : elles peuvent se dispenser de prier. Kulsûm-Naneh observe qu'en se reposant après une promenade dans le jardin ou d'autres divertissements, on peut se livrer à la prière sans aucune suite fâcheuse. La même dame demande à Shahr-Bânû-Dadeh de lui expliquer pourquoi, en écoutant le son du tambour ou des autres instruments, on doit regarder la prière comme mal faite ? Shahr-Bânû-Dadeh réplique : « N'est-il pas bien érigé en

« loi que, lorsque deux commandements
« sont jugés *wâjib*, l'on se dispense de l'un,
« celui qui est le moins affectionné ; toute
« femme sincère étant admise à suivre le
« plus compatible à son caractère et le plus
« flatteur pour son cœur ? C'est donc pour-
« quoi, en écoutant le son animé du tam-
« bour, les modulations agréables d'ins-
« truments de musique, et en divulguant
« vos secrets à vos amies les plus chères,
« besoin n'est point d'être interrompue de
« la manière qui présente le moins d'affi-
« nité avec votre loisir. » Une autre des
dames de notre docte comité ajoute : « Si
une femme désire aller aux bains et
qu'elle ait chez elle une jeune fille es-
clave, sous aucun prétexte elle ne doit
l'y laisser seule, parce que son mari
pourrait bien, sur ces entrefaites, rentrer
au logis et faire la cour à l'esclave. »
Parmi un grand nombre de choses, celle-
là seule doit surtout être observée d'une
manière toute spéciale par la femme. Il
ne faut point laisser seule à la maison la
fille esclave ni sa maîtresse abandonner

l'idée d'aller au bain : c'est *wâjib*. Pareillement, lorsqu'une femme est impotente et que son linge de bain est dans le plus déplorable état, qu'elle se dispense du bain, parce qu'il est permis, devant Dieu, que l'infirme soit excusé et non contraint d'obéir à la loi. Elle n'a pas besoin d'aller au bain ; car, jusqu'à ce que son infirmité soit guérie et son linge renouvelé, les ablutions et la prière ne sont point *wâjib* ; en effet, elles seraient préjudiciables soit au corps, soit à l'esprit. Mais encore, tant qu'un mari n'accordera pas à sa femme l'argent nécessaire pour payer le bain et qu'elle sera ainsi détournée de faire ses ablutions, aussi longtemps le jeûne et la prière ne lui seront d'aucune utilité ; même l'opposition du mari durât-elle des années. Kulsûm-Naneh dit que lorsqu'une femme n'a pas été au bain depuis un espace de temps considérable, elle doit prendre dans la maison de son mari tout ce qu'il y a de propre à payer les dépenses du bain. Il est aussi *wâjib* qu'elle se batte et se prenne de querelle avec son mari, au

moins une ou deux fois par jour, jusqu'à ce qu'elle en obtienne les fonds qu'elle demande : et, puisqu'il n'y a nulle constance dans le caractère, nulle certitude dans les habitudes de la vie d'un mari, lequel peut, sur un simple caprice, répudier sa femme ou avoir le bonheur pour elle de mourir subitement, il est nécessaire comme *wâjib* à celle-ci, tant qu'elle reste dans la maison, d'amasser à la fois et petit à petit tout ce qu'elle pourra, afin que, l'heure de la séparation sonnée, elle puisse s'habiller avec élégance, et se divertir jusqu'à ce que son mari (s'il vit encore) se repente de ce qu'il a fait et devienne soumis à la volonté de sa femme. Tant qu'une nouvelle mariée jouit des plaisirs de la vie et que les heures qui s'écoulent sont marquées par tout ce qui peut charmer et ravir ses sens, il n'est daucune nécessité qu'elle s'embarasse de jeûnes et de prières ; en pareille circonstance, c'est du superflu. Mais, toutefois, il est *wâjib* au mari d'être assidu à ses prières et de recevoir des actions de grâce pour ses bienfaits. De plus, lorsque

sa femme va faire des visites chez ses amies ou ses parentes, il est enjoint à ce mari de la suivre avec tout ce qu'il lui sera possible de lui procurer pour satisfaire ses goûts et ses fantaisies : c'est même *wâjib*. Encore, lorsqu'une femme est au bain et qu'elle s'amuse avec ses amies par un gai entretien, ou lorsqu'elle écoute les tendres protestations d'un amant, et n'a pas même le loisir d'un appel plus sérieux à ses idées, la prière n'est point exigée ; elle n'est pas non plus nécessaire, lorsque des femmes ont des hôtes ou sont conviées elles-mêmes, ni quand elles vont voir une nouvelle mariée, ni quand leur mari part pour faire un voyage ou qu'il en revient. Si une femme, faisant ses prières, venait à apercevoir son mari causant avec une jeune personne étrangère pour elle, il lui serait *wâjib* de s'arrêter, d'écouter attentivement ce qui se dit entre eux, et, si c'est nécessaire, de mettre un terme à leur conversation.

II

Les jeûnes les plus remarquables, déclarés *wâjib* et *sunnat* par notre comité féminin, sont ceux en l'honneur des héroïnes Bibî-Hûr et Bibî-Nûr. Ces jours-là, les femmes se parent de leurs plus beaux atours, et sortent de chez elles en regardant comme un plaisir tout particulier pour elles de se promener au milieu des jeunes gens à joues de tulipe, aux formes de cyprès, et de ne jamais manquer de s'asseoir partout où ils se trouvent. Elles prennent ordinairement avec elles une petite fille en bas âge, qu'elles assoient près d'elles. Elles baissent deux fois la tête en signe de prière, après quoi elles poursuivent l'histoire romantique de Bibî-Hûr et de Bibî-Nûr; puis, tant qu'elles parlent, elles conservent leurs yeux fixés sur la petite fille, qu'elles regardent en ne cessant de s'écrier : « Que Dieu accorde l'accomplissement de vos souhaits ! » jusqu'à ce que l'histoire

soit finie. Alors elles interrompent leur jeûne, et sans aucun doute, dans cette semaine, ou ce mois, ou cette année, ce que leur âme souhaite par dessus tout s'accomplira. De là découlera l'obtention d'une grande foule d'avantages et de bienfaits.

III

Kulsûm-Naneh observe qu'aucune des femmes qui mettent en doute ou soupçonnent l'effet de ces jeûnes, ne pourra retirer quelque profit de leurs préceptes. Un autre jeûne tombe le 17 du mois sacré de *radjab* : il n'est observé que jusqu'au milieu du jour. Alors, avec de l'eau transvasée d'un vase tout neuf, faites quelques gâteaux sucrés (*halwâ*) pour rompre votre jeûne. Otez votre voile lorsque vous causez en particulier avec des amies de vos affaires domestiques.

IV

Un autre jeûne est consacré à Hizrat-Amîr-al-Mouminin, que la paix du Seigneur soit sur lui! au dire de nos sept savantes. Lorsqu'une femme observe ce jeûne, il faut qu'elle prenne un *ghulbâl* avec un *qassab*, et demande l'aumône à la porte de sept maisons différentes, frappant, en même temps, son espèce d'Instrument ou *ghulbâl* du bâton de roseau (*qassab*), pour faire du bruit. Qu'elle emploie tout ce qu'elle obtient des sept maisons à acheter ce qui est nécessaire pour rompre son jeûne. Ce jour-là, il faut qu'elle observe le plus profond silence et ne dise pas un mot. C'est bonheur de faire le service domestique de la maison, comme la cuisine, comme de cuire le pain et de balayer les planchers; mais, dans la cuisine que l'on fait, il ne faut point employer de sel. Si elle mange des dattes ce jour-là,

les effets en seront très propices. Bâjî-Yâs-min dit que ce jeûne doit être observé le lundi. Un autre jeûne est celui de Hizrat-Bibî, dont l'âme radieuse brille aujourd'hui dans le ciel. Pour cette circonstance, il vous faut obtenir quelque chose, en mendiant, dans sept maisons différentes, et puiser de l'eau à sept fontaines, faire la cuisine avec cette même eau, et après rompre votre jeûne. Il est *wâjib* que tout ceci se fasse avec vos amies et un jeune homme bien-aimé. Shahr-Bânû-Dadeh dit qu'il est nécessaire de rompre votre jeûne avec de l'eau transvasée d'un vase tout neuf pendant qu'elle est fraîche. Personne de nos savantes dames ne fait d'objections sur ce qu'il faut que vous buviez au même vase ; après quoi, rompant ainsi votre jeûne, il est *wâjib* de faire deux prostrations dans la prière. Notre comité s'accorde, à l'unanimité, à reconnaître que toute femme ou toute jeune personne qui a de la foi et qui exécute toutes les cérémonies exigées pour ce jeûne, verra ses désirs se réaliser amplement. Si une jeune

personne ne s'est point déjà fait dire sa bonne fortune, et qu'elle observe ce jeûne, son bonheur ne tardera pas à se développer à ses yeux ; et, si une femme non mariée observe aussi ce jeûne, elle sera bien vite unie à un époux. Encore la méthode suivante est-elle employée par les personnes qui se chargent de dire la bonne fortune aux jeunes demoiselles. Les femmes prennent avec elles une jeune fille, qu'elles conduisent au faîte d'un minaret. Elles placent sur la première marche de l'escalier une noix, et sur la seconde marche deux noix, puis ensuite montent jusqu'en haut, où il est exigé qu'on se prosterne deux fois en prière. En redescendant, lorsque la jeune fille arrive à la marche où sont posées les deux noix, qu'elle s'asseye dessus pour que le poids de son corps les écrase. Après cela, en rentrant chez elle, il ne faut point qu'elle regarde derrière elle. Dadeh-Bazm-Arâ et Bibî-Jân-Afrôz s'écrient : « Souvenons-nous bien que, « plus d'une fois, si ce n'est fréquem- « ment, une demoiselle a eu recours à

« cette pratique, pour ainsi dire aujourd'hui, et, le lendemain, sa bonne fortune s'est amplement révélée. »





CHAPITRE IV

SUR LA MUSIQUE VOCALE ET D'INSTRUMENTS
DES FEMMES
DE CHIRAZ, DE LA GÉORGIE, DE CIRCASSIE
D'ISPAHAN ET DE TAURIZ

I

PARLONS actuellement de la musique et du chant, les deux divertissements favoris des dames de la Perse entre elles. On doit toujours avoir chez soi un instrument de musique d'un genre comme d'un autre, afin que le voisinage, tout en se rendant mutuellement visite, ne se trouve jamais dépourvu des moyens de suppléer au plaisir et à l'association de ses parties.

S'il arrive ainsi que l'on ne s'est prémunie ni d'un grand tambour de basque à crotales (*dyrahulka-dâr*) ni de la baguette de bois d'yeuse (*sîkh-dâr*) pour le frapper, l'on doit tout au moins avoir chez soi un plat de cuivre et un marteau pour remplir ce but. Toute femme doit être instruite dans l'art de jouer du *dyra* ou tambour de basque, et il faut qu'à son tour elle apprenne à ses filles à passer leur temps dans les joies et la gaieté; qu'elles se rappellent surtout les chansons d'Hâfiz. Il est aussi fort agréable et égayant d'avoir de la musique tout le temps que l'on est convié à un festin, comme dans toutes circonstances qui s'offrent de se reposer. Aucun jeu ni aucun divertissement ne porte à demi son caractère, s'il n'est accompagné du son pénétrant de quelque mélodieux instrument; même l'amusant exercice de l'escarpolette est rendu plus délicieux par le tintement d'une cymbale ou par les notes douces d'une timbale.

II

Il est soit *mustahab* soit *wâjib* à deux personnes de s'asseoir ensemble sur l'es-carpolette, l'une d'elles passant une jambe autour de la ceinture de l'autre. Si l'une d'elles est un jeune homme, et qu'une jeune personne lui tienne compagnie, tant mieux ! Kulsûm-Naneh observe que, lorsqu'ils sont assis de cette manière sur une balançoire de corde, s'embrassant l'un l'autre, et se balançant en avant et en arrière, rien ne saurait être plus gracieux, plus charmant comme plus libre de tout blâme. Bâjî-Yâsmîn est de l'opinion que, tant que l'on jouit du plaisir de se balancer, il est *wâjib* aussi de répéter les vers suivants :

Balançons, balançons-nous aux arbres, voyez
comme nous allons vite !
Tantôt à la hauteur des branches, tantôt balayant
le sol;

Qu'un rival pense à me supplanter? Oh non,
S'il le faisait, en un instant, le sang nécessaire
à sa vie coulerait.

Nous coupons le vent, tantôt en haut, tantôt en
bas, nous prenons notre vol,

Mon âme s'enivre de vin et je suis fou de vo-
lupté.

Le rouge sang qui circule de mon cœur, ne
roule qu'en ta faveur.

Sois donc compatissante, ô ma douce amie.

Balançons, balançons-nous aux arbres; balan-
çons, balançons-nous aux arbres;

Je suis à toi, à toi pour toujours, qui m'es donc
irrésistiblement attachée.¹

III

Le 13 du mois de *ssafar*, s'il tombe
un mercredi, il est *wâjib* de se livrer à
l'exercice de l'escarpolette. D'autres disent
que, lorsqu'une personne monte sur une
balançoire sans être accompagnée de la

1. Il est à remarquer ici, une fois pour toutes que nos sept doctes dames ne sanctionnent aucun attachement ex-
traordinaire à un homme ou à une femme, mais celui qui
est purement platonique.

musique du *dyra*, c'est comme une prière qui manque de bonne foi, laquelle n'est d'aucune utilité. De plus, il y a six occasions différentes dans lesquelles il est *wâjib* de jouer du *dyra* comme de se réjouir, savoir : la première, aux fêtes de mariage ; la seconde, tant qu'on jouit de la mollesse du bain ; la troisième, à l'arrivée de voyage de vos amis ; la quatrième, aux entretiens de l'hospitalité ; la cinquième, aux accouchements lorsque le nouveau-né est un fils ; et la sixième, pendant qu'on se livre aux balancements de l'escarpolette. Si l'on néglige ou l'on n'accompagne point de musique ces époques fixées pour les réjouissances, que peut on espérer obtenir du ciel ? Il est *mustahab* à toute personne qui a du goût pour le plaisir et qui est adonnée au luxe, de jouer du tambour, du *dyra* et autres instruments. Toute maison qui peut se faire gloire de sa musique est bénie et bénit les autres. Aussi est-ce un grand péché de toujours vivre sans être charmé par des sons harmonieux. Bâjî-Yâsmin recommande, lors-

qu'un mari revient d'un voyage, même si sa femme était sur le point d'accoucher, que l'on n'oublie point la musique ; mais partout où les musiciens sont à l'œuvre, il faut que les femmes s'assemblent et les écoutent avec plaisir. Kulsûm-Naneh, Shahr-Bânû-Dadeh, avec les autres dames, insistent sur ce que, si une femme, faisant ses prières, entend tout à coup les sons de la musique, elle doit se lever avec empressement et écouter le chant des musiciens. Mais Bâjî-Yâsmin, Bîbî-Jân-Afrôz et Dadeh-Bazm-Arâ observent que, si la femme en prière est vieille et décrépite, elle peut poursuivre ses dévotions sans écouter une seule note ; mais quiconque, possédant jeunesse et beauté, entend une musique harmonieuse et néglige d'y prêter l'oreille, poursuivant les occupations dans lesquelles il ou elle lui arrive d'être engagé, se rend coupable d'une conduite peu convenable et indigne de tout respect et de considération. Aussi, toutes les fois qu'une compagnie d'exécutants se rassemble, et que leur musique égayante se fait

entendre, chacun, soit près ou éloigné, doit immédiatement accourir et les écouter jusqu'à la fin. Si l'on manque de faire paraître cette disposition digne de louanges, si l'on se fait voir privé de sens et de goût, l'on fait pitié, par son défaut d'esprit comme par sa stupidité, et de plus l'on est blâmable à cause du mépris d'une antique coutume.

IV

Que les femmes de Chîrâz soient, à juste titre, dignes d'être imitées à cet égard, car elles sont remarquables par leur goût de concerts et leur piété pour la mémoire d'Hâfîz. Bâjî-Yâsmin, en rappelant à sa mémoire le lieu où ce poète fut enterré, récite ces vers :

Salut au poète dont les brûlantes peintures
Tirent leur origine du vin inspirateur de l'amour;
Le fond de tout cœur répand un charme
Et prouve les divins pouvoirs du poète!

Ici, les groupes joyeux avaient coutume de se rencontrer

Et de se presser autour de ses cendres sacrées,
Puis, buvant le vin à longs traits, de ne cesser
de répéter

Sa *Mutribâ Khûch*, ou sa plus jolie chanson.

Chaque jeune fille se plaisait à acquitter son offrande

Sur la tombe de son poète cheri;
Car sa plainte douce et touchante ne cesse
De souffler la joie dans toute oreille persane.

V

En effet, Chîrâz est une ville fort célébrée pour la beauté de ses femmes, et également remarquable par leur gaieté et leur luxe.

Les charmantes demoiselles de Chîrâz
Sont versées dans les lois de Kulsûm-Naneh,
Ajoutant à leurs charmes cette sagesse aveugle,
Le plus riche des trésors de l'esprit.

Leurs joues aux vives couleurs possèdent des teintes

A faire pâlir la fleur du rosier ;
Leurs yeux, que ceux de Laila ne sauraient sur-
passer,
Illuminent avec éclat jusqu'à l'obscurité la plus
profonde.

Leurs noirs sourcils offrent une ressemblance
frappante avec des arcs tendus,
Qui couvrent, en forme de voûte, leurs astres
d'une lumière vivante ;
Et, se mêlant l'un à l'autre, font apercevoir
L'éclat d'une beauté bien plus piquante encore.

Leurs boucles de musc possèdent chacune un
charme ;
Chaque cheveu est un piège dans lequel se prend
le cœur ;
Les lentilles ¹ de leurs joues sont irrésistibles,
Et font tomber l'âme dans l'extase.

1. C'est-à-dire, « non-seulement les lentilles noires na-
turelles qui sont considérées par les Orientaux comme
« un des plus grands agréments qui puissent embellir le
visage d'une femme, mais encore les mouches artificiel-
les, que (dans les poésies de Walî) les coquettes de
l'Inde, comme autrefois celles de l'Europe, savent si ar-
tistement placer. » (*Traduction des œuvres de Walî*,
note de la page 44.) Le lecteur se souviendra aussi de la
belle ode d'Hâfiz, dans laquelle se trouve ce joli passage :
« Je donnerais pour la lentille de sa joue les villes de Sa-
markhand et de Bokkara. »

Mais qu'y a-t-il de mieux ? elles sont sages et belles

Et de la plus grande des discréctions,
Les aimables demoiselles de Chîrâz
Qui sont versées dans les lois de Kulsûm-Naneh !

La Géorgie ! quel jardin délicieux !
Quelle romantique demeure de la beauté !
Les jeunes filles aux noirs sourcils y possèdent
Les biensfaits d'une beauté accomplie.
Elles roulent, avec une mélancolique langueur,
des yeux de biche

Qui captivent l'âme la plus tendre ;
De longs rubans de soie ombragent leurs têtes,
Et sur leurs épaules tombent des tresses
En une foule de boucles qui errent sur leurs
seins,
Noires et polies qu'elles sont, comme l'aile du
corbeau.

Les proportions les plus élégantes embellissent
leurs tailles,
Le sein élevé, déliées à la ceinture,
Elles ont des membres effilés d'une blancheur de
neige,
Éclipsant même la lune dans tout son éclat ¹.

1. Selon l'ancien voyageur Chardin : « le sang de la Géorgie est le plus beau de tout l'Orient et même du monde ;

Les demoiselles de Circassie, aussi, déploient
Des charmes bien supérieurs : toujours gaies,
Elles chassent le chagrin du cœur.
Bien que souvent elles soient achetées et vendues,
Données par leurs mères en échange d'un vil ar-
gent :
A elles, toutefois, ne sont pas dévolues les fonc-
tions serviles,
Car leur beauté ne cesse d'enchaîner les coeurs ;
Et soit dans les palais des rois ou les bosquets,
Elles jouissent des droits égaux à ceux des dames
mariées.
Parce que jamais elles n'ont manqué de jeter les
yeux

« je puis assurer que je n'ai pas remarqué un laid visage
dans ce pays, soit de l'un ou de l'autre sexe, et j'y en
ai vu d'angéliques. La nature y a répandu sur la plupart
des femmes certaines grâces qu'on ne voit point ailleurs,
au point qu'on ne peut les contempler, ajoute l'ancien
chroniqueur, sans en tomber amoureux. On ne pourrait
peindre de plus charmants visages ni de plus belles tail-
les que celles des Géorgiennes . elles sont grandes, bien
proportionnées, potelées, dégagées et extrêmement dé-
liées à la ceinture. Elles ne portent jamais si peu de vê-
tements sur elles que vous puissiez ne pas voir leurs
hanches. La seule chose qui les gâte, c'est qu'elles se
fardent, la plus belle comme celle qui l'est le moins, car
le fard leur tient lieu d'autres ornements, et elles s'en
servent de parure. » (*Voyage en Perse et autres lieux
de l'Orient*, tome I, de l'édit. d'Amsterdam ; 1735 ; in-4°.)

Sur le livre incomparable de Kulsûm-Naneh,
Et d'en faire leur étude, elles ont obtenu ce bon-
heur
D'en posséder, plus que toutes autres, les riches-
ses.

Filles de la Perse ! encore aujourd'hui à vous
L'art de charmer, tant que vous vivez.
Si ce n'est une visite à Bûchîr du Khorassân,
Nulle fille n'y est comparable à celles d'Isfahân !
Pour l'esprit, l'amabilité, et pour se plaire
A augmenter toujours les agréments de la vie.
Mais elles sont jalouses, et font savoir à l'homme
Qui des deux est le maître à Isfahân !
Puisque, défendant la cause féminine,
Ses droits et les lois de Kulsûm-Naneh,
Elles ont, en héroïnes, pris la résolution
De bien les mettre à exécution.

Que sont les femmes de Tauriz ?
Sans beauté toutefois elles plaisent.
Plaire ? Oui, sous la voûte des cieux, à elles de
commander
Et de conserver toujours la haute main.
Leurs esprits, affilés comme le sabre de Damas,
Jettent du piquant dans toutes leurs paroles ;
Leurs maris, toutefois, sont soumis à leurs vo-
lontés,
Se laissant diriger et sans oser résister,

Ils se courbent, avec patience, sous leur domination,

Inquiets de vivre le mieux qu'ils peuvent :

Ainsi, soit belle, soit sincère,

La femme défend son altière domination,

Qui prouve son pouvoir intellectuel :

Car la sagesse est l'apanage du beau sexe !

1. Tel est le catalogue poétique de toutes les beautés qui, soit libres, soit esclaves, habitent la Perse. Au dire de l'ancien voyageur Tavernier, « on voit quantité de belles femmes dans ce pays. Les *blanches*, dit-il, viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Mingrélie, de Géorgie et des frontières de la Grande Tartarie. Les *basanées* sortent des terres du Grand Mogol et de celles du roi de Golconde et du roi de Visapour; et pour les *noires*, elles viennent des côtes de la mer Rouge.» (*Voyage en Perse*, liv. V, chap. xiv; édit. déjà citée; tome I, page 704.)





CHAPITRE V

SUR LA NUIT DES NOCES

I

Il est nécessaire que le cérémonial et les coutumes observées dans la nuit des noces soient bien compris, de peur qu'il ne survienne quelque erreur de nature à nuire au repos et aux futures espérances des parties contractantes; car, dans toute entreprise, soit de négoce, de société ou de mariage, le succès des démarches introductives est regardé généralement comme la prédiction prophétique d'une heureuse carrière. En fait de noces persa-

nes, on ne saurait trop s'attacher spécialement à cette idée. C'est pourquoi notre savant comité féminin déclare que, le jour où la mariée arrive avec sa suite dans la chambre nuptiale, le mari est admis à rester quelques instants, dans une autre chambre, avec les femmes qui ont servi d'escorte à la mariée; mais qu'il ne lui est accordé, sous aucun prétexte, de les traiter avec familiarité ou de badiner avec elles. Kulsûm-Naneh observe que, quoi qu'il soit *wâjib* au mari de rester avec les compagnes de son épouse, il est fort indécent à lui de vouloir tout faire à la fois, comme de se livrer à un mouvement perpétuel, parce qu'une telle conduite irriterait infailliblement la sensibilité de sa femme. Il est aussi *wâjib* à la mère de la mariée d'être présente à la nuit des noces. Lorsque le mari est introduit dans la chambre nuptiale, qu'il s'asseye à ses côtés; que la jambe droite de la mariée soit placée sur la jambe gauche du marié, et sa main droite sur celle de son mari, pour faire voir que c'est à elle d'avoir la haute

main sur son époux. Il est *wâjib* que le marié fasse ensuite deux prostrations dans la prière. Un bassin, une aiguière avec de l'eau, sont apportés en ce moment pour y placer et laver ensemble la jambe droite de la mariée comme la jambe gauche du marié, de même que leurs mains. Le mari prend après cela sa femme dans ses bras, et, la plaçant sur la couche nuptiale, répand des graines de coton sur sa tête.

II

Du poisson frais, frit et mêlé à la nourriture des nouveaux époux, dans la nuit nuptiale, est d'une grande vertu ; et si cette nuit-là il pleut, le marié sera, sans aucun doute, fort heureux.

III

Il est *sunnat* pour ce couple de mettre des graines aromatiques dans leurs bou-

ches, pour qu'elles soient d'une odeur agréable à chacun ; comme de regarder dans un miroir et dans le *Korân*, et surtout d'y consulter la *surate* ou le chapitre de Joseph, est également *sunnat*. De l'avis de la plupart, ce n'est que *wâjib*. Bîbî-Jân-Afrôz dit que les grenailles répandues sur la tête de la mariée servent à dire la bonne fortune. La même vertu se communique aux graines qui sont nouées dans le coin du mouchoir de la mariée ; et celui qui mange de celles trouvées dans le turban du marié, verra se réaliser tous les souhaits de son cœur. Kulsûm-Naneh observe que lorsque la mariée entre dans la chambre nuptiale, toutes sortes d'instruments doivent faire musique, pendant que les femmes, de leur côté, font retentir l'air de la bénédiction.

« *Mubârak bâd! Mubârak bâd!*
« Que la fortune vous soit propice !
« Et qu'à jamais vos cœurs, pleins d'une incessante joie,
« Répondent à cette fête nuptiale ;
« *Mubârak bâd! Mubârak bâd!* »

IV

A une maison où il n'y aurait point de tambour de basque à clochettes (*dyra-hulka-dâr*), la prière ne sera d'aucune utilité. Shahr-Bânû-Dadeh observe qu'il est indispensable d'avoir la baguette de bois d'yeuse (*dyrrâ sîkhâdâr*) pour jouer du premier ; mais Bîbî-Jân-Afrôz et les autres dames prétendent que, si l'on n'a ni *dyrrâ-hulka-dâr* ni *sîkhâdâr* pour chasser la mauvaise fortune, il suffira d'avoir un *dyra* sans *hulka* ou sans *sîkh*. Il est également *wâjib*, au moment où l'on répète la bénédiction *Mubârak-bâd*, de chanter ces vers de Shahr-Bânû-Dadeh :

Cette demeure est resplendissante et cette nuit s'é-
coule en joies,
Les plus belles lampes y jettent une éblouissante
lumière :
O nuit ! ô nuit ! elle est faite pour inspirer
A tous les cœurs la passion de l'amour et des dé-
sirs.

Que ces joies ne cessent jamais de les ravir, oh!
jamais;
Quelle nuit! quelle nuit! soit-elle aussi bénie
pour toujours.
Bien que les lampes soient toutes brûlantes, les
conviés sont maintenant partis,
Et la mariée avec le marié sont tout seuls adon-
nés au bonheur.

V

Le comité tout entier de nos doctes fem-
mes s'accorde à approuver cette poétique fé-
licitation, dont on peut faire usage au be-
soin, en la faisant précéder et suivre des
sons bruyants d'une musique animée. Il est
wâjib qu'une belle femme jette le costume
de nuit de la mariée pour que le mari soit
constant et fidèle à sa femme; mais dormir
sur un seul oreiller, cela porte bonheur au
nouveau couple. Il faut, sur toutes choses,
bien prendre garde que ce ne soit pas une
laide négresse qui jette le vêtement de
nuit, car, selon Kulsûm-Naneh, ce serait
infiniment nuisible aux nouveaux mariés.

D'autres sont de l'avis qu'après que la mariée et le marié se sont retirés dans la chambre nuptiale, les femmes qui ont servi de cortège à la mariée, de la maison de sa mère à celle de son mari, doivent s'asseoir dans un coin et écouter tout ce que l'on dit, pour en aller, au jour, commérer avec leurs amies et leurs connaissances.

VI

N'y aurait-il point d'occasion favorable pour faire la prière, la nuit des noces, que son omission ne serait point jugée comme de quelque conséquence. Il est d'usage que la compagnie se rassemble le lendemain, joue du *dyra* et danse. Danser est *wâjib* à elle ; pour la mariée, c'est *sunnat* ; quoique quelques-uns pensent que ce n'est que *wâjib*. On dit également que le dîner de la mariée doit être cuit dans la maison de sa mère, derrière un paravent. On doit lui donner aussi, le jour de son mariage, un peu de camphre et d'eau de roses avec

des graines frites ; et, sans aucun doute, son premier enfant sera un fils. Ce n'est point une recette dont la vertu soit suspecte ; c'est confirmé par l'usage. Aussi, lorsque la mariée est amenée à la demeure de son époux, est-il absolument nécessaire que chaque membre de la parenté de la mariée porte avec lui une ample offrande de sucreries. Que la mariée se dispense de prière pendant quarante jours ; et, si son mariage s'est fait dans le mois sacré du *ramadhân*, il n'est d'aucune nécessité qu'elle prie ou qu'elle jeûne pendant toute cette époque.





CHAPITRE VI

SUR LA GROSSESSE ET L'ACCOUCHEMENT

I

Il y a plusieurs règles qu'il est nécessaire de suivre tout le temps que durant la gestation et l'enfance du nouveau-né. Si une femme devient enceinte, il faut qu'elle fasse part de cet heureux événement aux parents de son mari. Ils s'assembleront tous ensemble pour prendre tels arrangements qu'ils jugeront nécessaires à son soulagement et à sa commodité, en vue d'obvier à toutes les chances d'un accident.

II

En cet état, aussi, que la femme prenne une aiguille et du fil, et couse dans une pièce de toile quelques graines, surtout de froment et de millet (*arzan*), avec une pièce de monnaie d'or. Il faut qu'elle les conserve et en remarque l'effet. Si l'un de ces objets venait à se perdre, cette année sera fatale pour la perdante. De quelque manière qu'arrive tout événement sinistre, l'enfant, à l'époque de l'accouchement, sera celui qui souffrira le plus fort. Tout ce que la femme enceinte peut désirer le plus ardemment, soit du bœuf, du chevreau ou du mouton, des fruits ou une robe, soit même du vin, il faut que son mari s'en pourvoie et le lui apporte ; car, s'il ne lui fournit pas ce à quoi elle s'est attachée le plus, les yeux de son enfant serontverts : ceci est *sunnat* ; et, lorsque l'époque de la délivrance approche, il

faut qu'on amène une bonne nourrice. A son arrivée, qu'elle se place près de la tête de la femme en travail d'enfant, et batte trois fois des mains ; mais, si l'accouchement traîne en longueur, Kulsûm-Naneh conseille de lui jeter à la tête les bandages de l'enfant pour accélérer la naissance de ce dernier. Sharh-Bânû-Dadeh observe que la nourrice, en cas de tout retard, doit s'adresser en ces termes à l'enfant :

« O toi ! doux et gentil enfant !

« Que ce délai est long !

« Tu es innocent et pur ;

« Je t'en conjure, viens au monde.

« Chérubin ! qu'as-tu à craindre ?

« A se plaire et à se réjouir de t'attendre ici,

« O chéri ! non, on ne peut tenir plus longtemps.

« L'eau est chaude pour te baigner,

« Tes langes sont prêts à t'emmailloter ;

« Que ce retard est donc long !

« Le bon sein de ta mère est palpitant de joie,

« Impatient qu'il est de te livrer son odoriférant
« trésor ;

« Et ton berceau est prêt à te balancer pour t'en-
« dormir,

« Viens donc au monde, et que ta mère te cares-
« sant, soit bienheureuse.

« Viens au monde ! Viens au monde ! »

Ces paroles sont au nombre des secrets et des mystères employés pour amener à une très prompte fin un accouchement ; et Khâla-Jân-Aghâ recommande qu'aucune personne d'une conduite immorale, ou négligeant habituellement de faire sa prière, ou en état d'impureté, ne se trouve présente en pareilles circonstances. Une autre de nos dames juge qu'il est prudent de tirer l'épée à moitié hors du fourreau, et d'attendre quelques instants ; autrement de fatales conséquences s'ensuivraient. Car *Al'* n'aurait qu'à survenir, et elle déchirerait le cœur de la femme : c'est pourquoi la précaution est de la plus grave importance à prendre : on ne doit même rien voir dans la chambre qui soit

1. *Al'*, ici, signifie une maladie de couches, la fièvre de lait, à laquelle, dit-on, la mère est sujette pendant les sept premiers jours qui suivent la délivrance et laquelle, en général, est mortelle.

de la couleur d'*Al* ou écarlate. Mais l'usage a admis qu'on couvre d'un mouchoir noir la tête de la femme, et qu'on l'y serre d'un nœud; c'est ce qui contribue, au plus haut point, à un résultat favorable.

III

Il est surtout nécessaire que la femme ne boive pas d'eau, de trois jours. Si elle meurt de soif, elle sera du nombre des saintes dans le ciel. Lorsque l'enfant vient de naître, lavez - le bien, enveloppez-le dans des langes, et placez-le dans un large plat ou bassin jusqu'à ce que le cordon ombilical soit coupé. La cérémonie qu'on observe en faisant cette opération est la suivante : La nourrice tire l'épée ou le sabre, et fait une marque ou un signe aux quatre coins de la chambre, répétant successivement une prière quatre fois. Kul-sûm-Naneh observe que, si ces marques ne sont pas tracées comme il est prescrit, la maladie appréhendée fera les plus vio-

lents progrès, et la femme, sans aucun doute, succombera. Gardez-vous donc d'enfreindre les préceptes de nos sept doctes dames et de faire ce qu'elles ont défendu ; prenez garde de jamais employer le mot *Al*, dont la réelle prononciation est quelquefois le précurseur de la terrible maladie. Kulsûm-Naneh raconte : « J'ai moi-même vu apparaître plusieurs fois *Al* ; « c'est l'image d'une jeune fille aux formes dégagées, au teint de rose et avec des cheveux qui sont semblables à de rouges tulipes ; c'est pourquoi on l'appelle *Al*, car ce mot signifie la couleur écarlate. »

Voulez-vous connaître *Al* ? elle ressemble à une fille rougissant,
Elle a des boucles de cheveux de feu, et des joues toutes d'un rose rouge.

IV

Il est également *wâjib* de suspendre trois oignons à la tête de la femme pour

qu'*Al* soit chassée par leur odeur. Que personne ne s'approche d'elle sans précaution. Bâjî-Yâsmin recommande de ne point laisser toute seule une femme pendant sa délivrance ; car, si vous agissez ainsi, la fièvre prendra possession de son cœur ; et, en telle circonstance, si une grande douleur s'ensuit, il est nécessaire, dans le dessein d'en alléger les symptômes, de verser de l'orge dans son giron et d'amener un cheval pour l'y manger ; puis, pendant sept jours, il faut qu'on appelle cette femme *Mariam*, sans jamais faire mention de son nom propre ; autrement elle tomberait malade et serait en danger.

La vie est un trop doux bienfait
Pour n'être pas conservée avec le plus tendre
soin;
Négligez la lampe, et bien vite
Elle cessera d'éclairer l'air.

Il nous faut chérir avec tendresse cette fleur,
Dont le bouton s'ouvre au jour;
Puis sonne l'heure fatale,
Et brille le rayon douteux de la vie.

V

De plus, il faut que l'enfant reste pendant six jours à côté de sa mère, et ne soit pas mis dans son berceau; pendant ce temps-là, on le regarde comme un ami cheri qui revient d'un long voyage, l'hôte de sa mère. Après cela, il faut le mettre dans son berceau, près duquel, comme près de la mère, on place des confitures, du pain et du fromage, avec des oiseaux rôtis, puis des sorbets, pour que, si quelque fâcheux symptôme venait à se manifester, elle se serve à manger; et ensuite il n'arrivera rien de désagréable, soit à elle-même, soit à son enfant. En mettant ce dernier dans son berceau, qu'on attache dans un mouchoir noué autour de l'enfant un peu de pain avec un gâteau sucré, auxquels on donne le nom de *tôchah* ou de provisions de voyage. Il est également *wâjib* que sept femmes s'asseyent ensem-

ble en rond et se passent l'enfant de l'une à l'autre : la première qui prend l'enfant, en le remettant à sa voisine, doit dire : « Prends-le ; » l'autre demande : « Qu'est-ce ? » ; celle qui le donne répond : « Un enfant ! » De cette manière, le nouveau-né est promené à la ronde entre les mains des sept femmes jusqu'à ce qu'il arrive à sa nourrice, qui, en le recevant par derrière des sept femmes, s'écrie du ton le plus affectueux : « Que Dieu te protège, aimable chérubin ! » puis elle le place dans le berceau : ceci est *wâjib*. Nos sept doctes dames s'accordent sur ce point, excepté Khâla-Gul-Barî, laquelle prétend que ce n'est pas seulement *wâjib*, mais même *sunnat*. Khâla Jân-Aghâ est décidément de l'avis que, lorsqu'on met un enfant dans son berceau, on doit casser quelques noix et adresser ces paroles à l'enfant pour le rendre courageux :

Ne redoute pas le coassement de l'immonde grenouille,
Ni le hurlement du loup ou du chien,
Ni le chant du coq,

Ni le choc des tempêtes d'hiver;
Ne crains pas le corbeau, ni ne te plie
Sous les éclairs de la foudre ou un tonnerre as-
sourdissant ;
Ne crains pas le cri perçant de l'orfraie ou le rat,
Le serpent ou le scorpion, l'oiseau ou la chauve-
souris.

VI

Dadeh - Bazm - Arâ recommande que, pendant tout le temps que la mère nourrit son enfant, personne ne lui trouble, de quelque manière que ce soit, les sens, de peur que son lait ne s'aigrisse ; enfin, il faut qu'on ne la fatigue pas de questions ou de contradictions, mais qu'elle reste dans un état parfait de repos, tant de corps que d'esprit, autant que possible : c'est surtout *wâjib*.

VII

Un autre usage encore. Lorsque l'épo-

que de l'accouchement approche, il est à propos d'étendre la nappe sur la table et de placer à chacun de ses quatre coins une lampe destinée à brûler nuit et jour; comme de garnir cette table de sept sortes de fruits et de sept espèces de graines aromatiques. Kulsûm-Naneh prétend qu'une grenade, sur la table, enlève les bons effets de la fête de l'*I'id*: c'est pourquoi il est enjoint à toute personne de la maison de manger toute douzième graine de ce fruit, pour détruire son pouvoir et prévenir la mauvaise fortune.





CHAPITRE VII

SUR LA CONDUITE DE LA FEMME
ENVERS SON MARI, SA BELLE-MÈRE
ET SES AUTRES PARENTS

I

Ce chapitre embrasse la conduite que doit tenir le mari envers sa femme et celle de la femme envers son mari. On doit prôner l'homme qui ne s'en tient qu'à une femme ; car, s'il en prend deux, c'est à tort, et il aura certainement lieu de se repentir de sa folie. Nos sept doctes dames s'expriment en ces termes :

Que dans l'obscurité soit plongée la vie de l'homme

Qui épouse plus que sa seule femme;
Avec une seule, ses joues gardent leur fraîcheur
Et sa voix un ton de gaieté :
C'est le témoignage du repos de son cœur fidèle,
Et lui comme elle sont toujours heureux ;
Mais lorsqu'avec deux il recherche le plaisir,
C'est à qui des deux nuira au bonheur de son
âme ;
Avec deux femmes, aucun rayon du soleil de la
joie
Ne peut rendre brillant son jour d'infortune ^{1.}.

1. Nos sept doctes dames ici, comme en effet dans toutes les autres circonstances, montrent, d'une manière bien méritoire, une considération particulière pour une conduite scrupuleusement morale et le bonheur de la vie domestique. Elles insistent, à trop juste titre, sur ce qu'un mari ne doit pas se charger de plus d'une femme à la fois ; étant persuadées que l'empire de deux est au-dessus de sa puissance, s'il n'est impossible. (*Note du trad. ang.*) Elles sanctionnent donc elles-mêmes la meilleure interprétation que l'on puisse donner de la disposition suivante du *Korân*, sur laquelle est basé le principe de la polygamie que pratiquent tous les Mahométans. « Si vous craignez, ô « hommes ! dit le saint livre, d'être injustes, » c'est-à-dire de ne pouvoir faire régner la bonne harmonie entre les deux, trois ou quatre épouses que la loi vous permet de prendre, en accordant plus à l'une qu'à l'autre, ou que la paix soit bannie de chez vous, et qu'enfin la patience vous échappe, alors « n'en épousez qu'une seule, ou celles que « vos mains droites ont acquises, » en un mot, celles

II

Il faut qu'il possède même un excellent caractère, l'homme qui ne manque jamais de se soumettre aux désirs de sa femme, puisque les cœurs des femmes sont doux et tendres, et que la dureté à leur égard serait de la cruauté. Qu'il soit fâché contre elle, sa sensibilité est si grande qu'elle en perd la santé et devient faible et délicate. Une femme, en effet, est le miroir de son mari, qui reflète le caractère de celui-ci; ses regards gais et aimables étant la meilleure preuve de son caractère et de la bonté de son cœur. Jamais elle ne s'écarte du droit chemin, aussi la couleur de ses joues est-elle sem-

qui sont vos esclaves. Voy. *Korân*, chap. iv, vers. 3, 28 et 29.

Écoutez encore la confession de Mirza Abou-Taleb-Khân lui-même : « Il est plus aisé de vivre avec deux tigresses « qu'avec deux femmes. »

blable à celle de la rose tout épanouie; mais, si son mari continue d'être fâché contre elle, ses couleurs se flétrissent et son teint devient jaune comme du safran. Il donnerait jusqu'à son dernier sou : Dieu le préserve! qu'elle mourût de chagrin et de désappointement! auquel cas la colère de sa femme retomberait sur la tête de son mari.

Le perroquet déchire la rose avec son méchant bec,
Comme le chagrin mine la joue éblouissante de beauté;
Le ver rongeur détruit et fruit et fleur,
Comme le désespoir abrège l'heure souvent fugitive de la vie;
Si tu veux vivre et aimer et te livrer à la joie,
Vain fou! préserve son cœur du chagrin et du désespoir.

III

Notre docte comité s'accorde unanimement à déclarer qu'il s'est présenté bien

des exemples de femmes mortes par suite de l'inhumaine cruauté de leurs maris à leur égard ; et même, si le mari était un journalier, et qu'il ne donnât pas à sa femme ce qu'il gagne, elle le réclamera le jour du jugement dernier. Il est enjoint au mari de donner à sa femme une pension quotidienne d'argent, et il faut également qu'il lui alloue tous ses frais de jeûnes, d'excursions, de bains, et enfin de toutes ses autres sortes de divertissements. S'il n'a pas cette générosité et qu'il se vante de le faire, il sera bien sûrement puni de tous ses péchés et de toutes ses omissions le jour de la résurrection. Comme toutes les fois qu'il va au marché, qu'il achète des fruits comme une foule d'autres petites choses qu'il placera dans son mouchoir ; qu'il les porte à sa femme pour lui montrer son attachement sincère et pour plaire à son cœur. Comme lorsqu'elle désire entreprendre un petit voyage, aller passer un mois chez des amies, assister aux bains ou avoir la jouissance de quelque autre passe-temps, il n'est point

raisonnable à son mari de s'opposer à ses désirs et de lui causer, par un refus, de la peine. Comme lorsqu'elle est déterminée à donner un repas, il est *wájib* qu'il prévienne ses désirs et qu'il lui apporte, en présent, toutes sortes de choses, en vivres, en vin, tout ce dont on a besoin en cas de fête. Et, régalant ses convives, en se joignant à eux, pour faire tout ce qu'exigent les devoirs de l'hospitalité et d'une cordiale amitié, qu'elle ne soit point interrompue ou contredite par son mari demandant : « Qu'avez-vous fait ? Où « avez-vous été ? » Comme lorsque les femmes qu'elle a invitées aiment mieux passer chez elle toute la nuit; il faut qu'on les admette à dormir dans l'appartement de la femme, pendant que le mari est couché à part et dort tout seul. Notre docte comité déclare, à l'unanimité, que la femme qui est alliée à un tel mari, à un homme aussi soumis qu'accommodant, cette femme est véritablement heureuse; mais, s'il arrive que le mari soit d'un caractère tout opposé, morose, déso-

bligeant et prompt à s'emporter, alors elle doit être réellement la plus infortunée créature du sexe féminin. Dans ce cas, il faut qu'elle demande nécessairement le divorce, ou qu'elle lui fasse promettre sincèrement qu'à l'avenir il lui sera soumis et prêt à se dévouer entièrement à ses volontés et à ses plaisirs. Que le divorce lui soit refusé; il faut alors qu'elle implore, avec piété, d'être déchargée de son mari, et de pouvoir, au plus tôt, devenir veuve. Qu'elle emploie tous les artifices et toutes les manœuvres propres à amener ainsi le mari à dire enfin : « Fais, amie, « comme tu l'entendras, car je suis ton « très obéissant esclave. » Bibî-Jân-Afrôz ajoute : « La femme est comme un bouquet de fleurs, conservant toujours son humidité de manière à ne jamais se faner. » Il n'est donc pas convenable qu'on refuse à un objet si aimable le bonheur et l'agrément de faire de délicieuses promenades de jardins avec des amies et de se montrer hospitalière envers ses hôtes; il n'est pas non plus raisonnable de

l'empêcher de jouer du *dyra*, comme de visiter souvent ses connaissances.

Vivre avec une femme douce
Est un printemps perpétuel ;
Mais ses regards chagrins causent toujours
A l'esprit les tempêtes de l'hiver.

IV

Son mari, toutefois, viendrait-il, avec méchanceté, et dans l'intention de la tyraniser, à lui refuser ces droits, elle ne pourrait rester plus longtemps sous le même toit. La même obligation ne s'impose pas à une femme vieille ou laide; elle peut se soumettre à toutes les privations sans enfreindre les règles du décorum. Notre comité déclare aussi que la mère et les autres parents du mari sont sans cesse hostiles à la femme; c'est pourquoi il est *wâjib*, lorsqu'elle est contrariée dans ses projets, qu'elle soutienne ses prérogatives à l'aide, du moins une fois par jour, de ses poings, de ses dents, en

frappant du pied et en leur tirant les cheveux jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux, et que la crainte les empêche de la contrarier davantage dans ses vues. Kulsûm-Naneh observe qu'il faut qu'elle persévère dans cet indomptable esprit d'indépendance jusqu'à ce qu'elle ait tout à fait affermi son pouvoir, et, dans toutes les circonstances, il faut qu'elle fasse résonner aux oreilles de son mari la menace du divorce. Si celui-ci résiste toujours, qu'elle redouble alors toutes les vexations qu'elle sait, par expérience, propres à irriter son esprit, et cela la nuit comme le jour, pour ajouter à la misère et à l'amertume de sa condition. Il ne faut point qu'elle se radoucisse jamais d'un moment, soit le jour, soit la nuit : par exemple, s'il daignait lui donner de sa main le pain, il faut qu'elle le jette, de la sienne ou à lui, avec indignation et mépris. Il faut qu'elle lui rende ses souliers trop serrés et fasse de son oreiller un oreiller de pierre ; si bien qu'il devienne enfin las de la vie, et forcé de

reconnaitre à son aise l'autorité de la femme. D'un autre côté, que ces ressources viennent à manquer, la femme peut, en secret, emporter de la maison de son mari tous les objets de prix sur lesquels elle peut faire main-basse, et ensuite qu'elle aille trouver le juge (*qâdhy*) pour se plaindre de ce que son mari l'a frappée de son soulier et fasse semblant de montrer les contusions de sa peau. Il lui faut établir tels faits en faveur de sa cause, sachant bien qu'il n'est pas possible de les réfuter par l'évidence, comme elle doit poursuivre tout plan imaginable pour se soustraire à l'esclavage qui l'opprime. Pour parvenir à ce but, toute tentative de déposition, quelle qu'elle soit, est parfaitement conforme à la justice et aux lois.

V

Aussi, nos sept doctes interprètes des coutumes relatives à la conduite et à la façon d'agir des dames de la Perse, décla-

rent-elles que, parmi les choses formellement interdites, se trouve ceci : de permettre que leurs figures soient vues par des hommes qui ne portent point le turban , à moins qu'ils n'aient réellement bonne tournure et n'aient des manières charmantes et élégantes : dans ce cas, elles peuvent écarter leur voile sans craindre le moindre reproche, ou d'outrepasser sur aucun point le pouvoir illimité dont la tradition les a investies. Mais il faut qu'elles s'abstiennent, avec scrupule et piété, de toutes libertés semblables avec les docteurs de la loi ou Moullahs et les Juifs, attendu qu'à leur égard, la prohibition est impérative. Cependant, il n'est point du tout nécessaire que l'on soit très intime en présence du public ; il n'y a rien de contraire à la loi à se laisser voir par des chanteurs, des musiciens, par les personnes attachées au service des *hâmmams* ou des bains, et enfin de celles qui font le tour des rues pour vendre leurs marchandises et leurs bijoux.





CHAPITRE VIII

SUR LES CHARMES ET LES MOYENS DE DÉTRUIRE LES EFFETS DES ENCHANTEMENTS AVEC DIVERSES AUTRES ORDONNANCES

I

Ce chapitre est relatif aux charmes et aux amulettes que l'on porte pour détourner l'influence du mauvais œil et le fatal enchantement des diseurs de bonne fortune comme des sorciers¹, tels que des

1. Ce chapitre nous paraît un des plus intéressants et des plus curieux. En effet, il débute par la mention de cette superstition, si généralement répandue dans tout l'Orient antique aussi bien que moderne, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard le plus vieux, de

andouillers de cerf, des griffes de loup et de tigre, et des lézards attachés autour du cou des enfants. Si une jeune fille est d'un

l'influence maligne du mauvais œil. Pour se préserver de ce fantôme tout à fait chimérique, il n'est pas de moyen bizarre auquel les Orientaux n'aient recours. C'est ainsi que les Turcs sont convaincus de détourner ses funestes effets en attachant un ail, un petit ruban rouge, une pierre bleue, etc., à la personne ou à l'objet qu'on veut en garantir. *Esquisses des mœurs turques au x^e siècle*, par Grégoire Palaiologue ; note 13, page 361. Voy. aussi *Modern Egyptians*, tome I, pages 81 et 341.

Un autre point non moins intéressant de la superstition orientale est le culte des *Talismans* et des *Amulettes*. « L'histoire des talismans, dit le traducteur moderne du « *Gulistan* de Sâdi, fait remonter leur origine dans la nuit « des temps. Le mot (*thilism*) *talisman*, porte avec lui « l'indice de son origine. Que ce nom soit primitivement « arabe ou persan, que la forme matérielle des lettres qui « le composent ait changé par suite de la transformation « des caractères en d'autres caractères dans ces deux idio- « mes, il ne peut pas y avoir de doute à cet égard; le nom « paraît être contemporain de la chose. *Talisman* est d'o- « rigine grecque, tandis qu'*amulette* est, selon toute ap- « parente, d'origine arabe.

« Les Orientaux, comme on sait, et avec eux les Égyptiens, ont, de temps immémorial, employé des moyens mystiques pour préserver leurs personnes et leurs pro- priétés des accidents du sort. Ils mettaient, comme ils font encore, une statue, une image ou une inscription à la porte ou sur la pierre qui renfermait un trésor ou

caractère timide, placez une poêle à frire à la porte qui donne sur la rue, et mettez du feu dedans pour la faire chauffer ; il

« d'autres choses précieuses, en confiant ces objets à cette protection magique. »

Chardin dit : « Les Persans portent des talismans ou « amulettes aux bras, au cou, à la ceinture, pour se pré- « server contre le charme et les fascinations, pour éviter les « maux, ou pour obtenir toutes sortes de biens. Ils en met- « tent même au cou des bêtes, des oiseaux, aux boutiques « pour faire venir les chalands, etc. Ils les composent des « passages du Coran ou des prières de leurs saints. Ils « sont écrits sur du papier ou gravés sur des pierres, « comme onyx, agate et autres. Ils appellent ces amulettes « *douaa*, c'est-à-dire *vœux, prières.* » (*Gulistan* de Sâdi, traduit en français par M. N. Semelet, Notes, pag. 147 et 148)

Mais ici, il est surtout question, entre Kulsûm-Naneh et ses collègues, de ne recommander ni philtre, ni charme, ni potions d'amour pour rendre les maris plus soumis aux volontés de leurs femmes. Les dames musulmanes de l'Inde ont recours à plus d'artifices. « Beaucoup de femmes, dit « le *Qanoon-e-Islam*, font manger aux hommes la chair « du caméléon et diverses sortes de racines sauvages et « d'herbes, et de la noix de bétel. Elles se procurent de « même un peu des cendres d'un mort, prises à la place où « les Hindous les brûlent, et, ayant lu quelques incanta- « tions dessus, elles les répandent, au milieu de la nuit, « sur le lit du mari, ou sur lui-même lorsqu'il est en- « dormi ; ou bien elles appliquent sur leurs propres fronts « ou leurs sourcils une espèce bien connue de philtre, afin

faut ensuite que la mère et sa fille se tiennent d'un côté de cette poêle à frîre, auprès l'une de l'autre, et, toutes les fois qu'elles changeront de côté, qu'elles répandent dedans un peu de sel et d'eau. Alors il leur faut avoir constamment les yeux fixés sur cette poêle, et surtout sur l'endroit où le sel et l'eau furent jetés; puis, admirable à citer, l'image de la bête ou de l'animal qui est la cause secrète de la peur se fera voir! Encore, dans la nuit d'un dimanche, prenez une brique qui n'est pas cuite, versez dessus, goutte à goutte, un peu d'huile et grattez-la avec un couteau un peu partout où l'huile est tombée; puis dites que c'est l'œil d'un tel ou d'une telle, homme ou femme, en mentionnant leurs noms. Après quoi, posez un morceau de coton et un œuf sur la brique; ensuite, mettez le feu

« que leurs maris, en les regardant, deviennent amoureux « et plus gracieux pour elles. » Ces étranges et révoltants mélanges d'ingrédients, qu'on ne peut mentionner, sont cuits ensemble afin d'arriver au même but. Pas un seul d'entre eux ne déshonore les pages si pures de nos sept doctes dames.

au coton, et placez la brique sur le grand chemin. En rentrant chez vous, ayez bien le soin de ne pas regarder derrière vous. Kulsûm-Naneh observe que c'est un excellent préservatif contre le mauvais œil. Les griffes de tigre et de loup sont encore également douées d'un grand pouvoir pour détruire la pernicieuse influence des en-chanteurs. Quelques-uns de ces amulettes sont attachés à l'entour des tempes, d'autres aux épaules, et quelques-uns enfin près du cœur.

II

Relativement aux contes de bonne fortune, on rapporte diverses histoires. Prenez un pain chauffé au four, lequel soit accolé à un autre, et jetez-les tous les deux à la tête de la jeune personne qui se fait dire sa bonne aventure. Si ces pains ne se séparent point, elle sera bientôt mariée.

III

Prenez quelques grains du millet de noces, appelé *arzan arousî*, et, lorsque la mariée entre dans la chambre nuptiale, jetez-les par derrière elle en prononçant son nom. Par le compte des graines qui sont tombées on peut assurer sa fortune à venir. A la première vue de la lune nouvelle, qu'une jeune fille fasse attention à une corneille pour que sa destinée lui soit connue : si les yeux de la jeune personne se rencontrent avec ceux de l'oiseau, ensemble et au même instant, l'augure est propice. Si la paume de la main démange, frottez-la sur la tête d'un enfant dont le père et la mère vivent encore, et un présent d'argent en sera la conséquence. Si un chien prend une mouche, prenez et enveloppez celle-ci dans le coin d'un mouchoir, et, sans en douter aucunement, quelque lien s'en suivra. Un caractère doux et

aimant passe toujours pour *sunnat*, et pour digne d'être l'objet du culte du beau sexe. Si la robe d'une femme est déchirée et qu'elle désire la faire remettre en son premier état, il faut qu'elle mette quelque chose dans sa bouche et l'y retienne jusqu'à ce que les reprises soient achevées ; c'est-à-dire qu'elle ne doit point se repasser que son ouvrage ne soit fait. D'autres disent que, lorsqu'un feu fait un bruit de craquement, il faut crier : « *Kuch, kuch,* » par trois fois, et il n'y a pas à douter que les étincelles et le bruit cesseront. Lorsque vous entendez l'appel à la prière du crieur de la mosquée (*Mouezzyn*), baisez l'index de votre main droite et passez-le deux fois sur vos oreilles : c'est *sunnat mu'akkad*. Nos sept doctes dames déclarent également que si l'on rejette quelqu'une des prescriptions tracées dans ce présent livre, et qu'on ne les suive pas avec sincérité, ou qu'on ne les mette point en pratique, la personne prévaricatrice en portera la peine, soit dans ce monde, soit dans l'autre. De plus, le jour

même où la femme se rend à la demeure de son époux, après être mariée, il est nécessaire de régler d'abord tout ce qu'il y a d'important relativement à ses propres intérêts et à ses prérogatives ; de faire tous les arrangements convenables pour assurer son propre *comfort* et l'exercice non interrompu de ses volontés ; de sorte qu'elle soit déchargée de la responsabilité qui pourrait autrement peser sur elle, car il est *sunnat* d'imputer sans cesse tout le blâme au mari, et, quoi qu'il fasse, il faut qu'elle exige toujours de lui, comme s'il n'avait pas été fait à tout. Kulsûm-Naneh s'écrie qu'elle s'étonne de ce qu'une femme puisse passer sa vie avec son seul mari dans une seule et même maison. Pourquoi la priverait-il de l'entièvre jouissance des agréments de ce monde ? Les jours et les années se déroulent et se renouvellent, tandis qu'une femme reste le même et mélancolique locataire de la même et triste maison de son mari. Elle n'a aucun renouvellement de bonheur, pas un seul.

Les saisons changent, et le printemps
Renouvelle les boutons du fruit et de la fleur ;
Et les oiseaux qui voltigent en battant des ailes,
Ajoutent encore à la vie de la vallée et du bos-
quet.

Mais quel est le lot de la femme ?
Ne point échanger les joies dont son cœur est
jaloux ;
Confinée qu'elle est dans un sombre lieu,
Et cela toute l'année avec un fastidieux mari !

IV

Bâjî-Yâsmin dit qu'il est *wâjib* d'avoir un pain du mois sacré du *ramadhân* sur la table, la nuit de la fête du nouvel an (*I'd-Nourouz*) ; les autres dames prononcent que c'est *sunnat*. Shahr-Bânû-Dâdeh recommande à tout homme de tremper le pain du mois du *ramadhân* dans l'eau, comme de tuer aussi un chevreau pour le manger ; pendant la durée de l'année, il n'aura aucun mal de gorge. En outre, il est également ordonné et de règle que lorsqu'une personne meurt, il est nécessaire

de jeter toute l'eau qu'on trouvera chez le défunt, car, si quelqu'un en buvait, il lui adviendrait une inflammation d'estomac. Ce précepte est de la plus grave conséquence, et il y a d'autres matières encore que notre docte comité tout entier regarde aussi comme de la plus grande importance. Les dimanches et les mardis, linge et coton comme vases de terre, on ne doit rien apporter de cela chez soi. Les mercredis, on ne doit pas allumer de lampes. Les vendredis, on ne doit accepter ni consommer ni bois ni pain, ni laver non plus ces jours-là ses meubles et ses vêtements. Les dimanches et les mardis, point de visite au malade. Les personnes qui se trouvent dans un endroit la nuit du samedi, doivent se trouver à la même place la nuit du dimanche; et c'est ainsi que quiconque passe la nuit du jeudi quelque part, doit passer là aussi celle du vendredi; et de la même manière, celui qui passe la nuit du mardi dans un endroit, doit se trouver là aussi la nuit du mercredi.



CHAPITRE IX

SUR LES HÔTES ET LES VISITEURS
ET DES HEUREUSES ÉPOQUES DE LEUR ARRIVÉE
ET DE LEUR DÉPART

I

Les règles de l'hospitalité, relatives à la réception et à l'entretien des hôtes ou des visiteurs, ont été l'objet de légères remarques dans un précédent chapitre. A ce sujet, il y a des jours heureux et malheureux, comme dans toutes les autres actions humaines, et il importe à toute personne de suivre implicitement ce que la tradition

et l'expérience ont toujours prouvé devoir produire le plus grand bien. Quoiqu'il n'y ait pas de bonheur à un hôte d'entrer dans la maison de son ami la nuit du mercredi, celle du mardi n'est pas exposée à la même difficulté. Au moment de son arrivée, il est le bienvenu, et on le traite comme tel en lui présentant la pipe (*qalyân*) et le café; puis, si votre hôte est un jeune homme d'un air distingué et attrayant de manières, il a le droit de jouir de votre hospitalité pendant trois jours fixes, après lesquels il lui est permis, à son propre choix, de prolonger son séjour. Il est donc *wâjib* à la jeune maîtresse de maison, sur ces entrefaites et à l'insu de son mari, de chercher toutes les occasions favorables de lier conversation avec son hôte et d'échanger avec lui des vœux d'amitié, chose si chère et si consolante pour de jeunes cœurs. Mais, en toute circonstance, si, pour rentrer chez elle, elle était retardée jusqu'à la dernière des heures, qu'on place une échelle contre le mur de la maison pour qu'elle puisse y rentrer par la porte

de la terrasse¹ sans être vue de personne. Vous devez aussi offrir à votre hôte une pomme rouge ou un coing jaune, comme du gâteau sucré et des aromates, à titre d'amitié et de bienveillance. Bibî-Jân-Afrôz insiste sur ce qu'après qu'un hôte a satisfait tout son appétit à dîner, il est *wâjîb* de prendre deux ou trois gros morceaux de viande et de les lui présenter pour manger, soit qu'il accepte ou non ; et, s'il ne peut goûter le tout, il faut donner, la nuit suivante, un autre souper. Comme également, toutes les fois que le mari et la femme régalent des amies, il faut que d'autres amies répètent et commentent tout ce qui a percé le voile du secret. En outre, Kulsûm-Naneh recommande que toutes les fois qu'un jeune homme d'un extérieur prévenant, avec des yeux pleins d'expression et une bouche riante, est invité quelque part, il faut que la maîtresse de la maison profite du moment le plus

1. Il est bon de savoir que le faîte des maisons, dans la plus grande partie des villes de l'Orient, est construit en terrasse et en plate-forme.

propice pour glisser tout bas à l'oreille de celui-ci ces mots : « *Khúch Amadíd*, c'est-à-dire : Soyez le bien-venu ! » Mais, quel que soit ce qui se passe entre eux, il faut qu'elle le raconte à ses compagnes et à ses plus intimes amies, sans omettre la plus petite particularité du sujet : c'est *wájib*.

II

Relativement au mariage et à la coiffure de la mariée, comme à tout ce qui en dépend, il est bon, une femme étant accordée, de compléter à la fois et en même temps tous les arrangements matrimoniaux. On lui présente une bougie allumée devant la figure, et près d'elle on place le *Korán*, avec un miroir, ainsi qu'un plateau garni de bougies d'ambre gris, comme aussi diverses sortes de parfums, des graines de millet (*arzan*), des dattes sèches, appelées *kiyâni morâd*, avec de la graine de cresson, de l'*aspund* et autres articles exigés par un antique usage. Il est encore

également convenable qu'une personne se tienne à la tête de la mariée et prononce l'oraison (*Kkutbat*) d'Hazrat-Adam, puis l'on doit jeter aussi sur la tête de la mariée une espèce de voile de couleur verte, de manière à ce que toute sa personne soit enveloppée dans ses plis. Il faut que la mariée ne parle à qui que ce soit, et ensuite qu'elle soit déshabillée, même sa chemise de gaze ôtée; puis, tandis qu'ainsi sans vêtements elle se dérobe à tous les yeux, il faut tourner sens dessus dessous un grand bassin de cuivre et mettre dessous une lampe allumée, entretenue d'huile faite de graisse de bœuf. Sur ce bassin il faut placer une selle, si l'on en a une, et ensuite un coussin sur lequel la mariée vient s'asseoir pendant que sa suite chante d'un ton élevé :

« Le mari est sellé, le voyage est commencé,
« Et la belle mariée va faire elle-même sa course. »

III

Le voile, ou plutôt la draperie d'ample dimension, qu'on apporte à la mariée de la maison du marié, reste toujours jeté sur la tête de la mariée tant que la cérémonie nuptiale est en voie d'accomplissement. Kulsûm-Naneh et Khâla-Jân-Aghâ recommandent à la mariée d'attacher en secret quelques graines aromatiques dans sa robe, et, lorsqu'elle se rend chez son mari, il faut qu'elle les mange, de manière à toujours avoir en présence de ce dernier une douce haleine. Shahr-Bânû-Dadeh ajoute qu'elle peut offrir à son mari quelques-unes de ces graines, qui, par la même raison, produiront le meilleur effet. Les autres membres de notre comité féminin prétendent que ce n'est point franc à la mariée d'employer à ses noces le *hinna* ou de porter sur sa tête un ornement particulier : mais il lui est *wâjib* de se regarder

constamment dans son miroir. Dadeh-Bazm-Arâ ajoute que la mariée doit prendre dans sa main un œuf de poule, et, en allant le jeter contre le mur pour le briser, que son visage doit être tourné du côté du temple ou *Qiblat* ou dans la direction de la Mekke. Kulsûm-Naneh pense que c'est là une manière inutile d'agir, et elle recommande, au contraire, de lui présenter une aiguille pour son mariage; puis Dadeh-Bazm-Arâ ajoute qu'on doit lui donner une longue pièce de soie verte avec l'aiguille, pour que sa richesse soit toujours florissante. La soie noire et bleue comme la jaune ne portent point bonheur, mais bien la blanche et la pourpre. Aussi notre docte comité tient-il pour incontestable qu'une jeune personne, non encore mariée, ne doit jamais employer le *nûra*, cette substance corrosive et épilatoire. C'est, en effet, formellement interdit; et, s'il devient nécessaire de s'épiler, il faut avoir recours à d'autres moyens.

IV

C'est *wâjib* à une mère d'enseigner à sa fille, même dès l'âge le plus tendre, la manière dont elle doit se conduire selon ce qui a été et ce qui sera consigné dans ce présent traité pour la guider. Il faut surtout qu'elle lui apprenne les arts d'agrément ; de quelle manière on lance avec effet des œillades amoureuses ; comment l'on se donne des airs de coquetterie, l'on capte des hommages flatteurs, l'on sourit de manière à ravir le cœur, et enfin comment il faut qu'elle ordonne de placer toutes les marques distinctives d'une beauté accomplie. C'est *wâjib* et *sunnat* : puisque, rentrée chez son mari, elle n'y aura probablement aucune occasion de s'étudier à acquérir ces qualités essentielles. Il est toujours *wâjib* d'obtenir comme de désirer obtenir un précepte de nos sept doctes dames. Kulsûm-Naneh observe qu'au nom-

bre des choses si essentielles que doit observer la mariée en se mettant au lit, est une dévote prière pour s'attirer sur la tête des bénédictions toutes spéciales. Qu'elle dise en son cœur :

« Saint Prophète ! accordez-moi, je vous en supplie,
« En ce jour heureux de mes noces,
« Que mon mari et sa mère,
« Son cousin, son oncle, sa sœur, son frère,
« Ne soient, libres de toute défiance,
« Jamais inhumaîns à mon égard :
« Que du matin au soir,
« Ils ne rechignent jamais à mes paroles,
« A ce que je manquerai ou à ce que je ferai.
« Mais, en faveur de mes véritables intérêts,
« Sanctionnez, sans borne ni mesure,
« Tout ce qu'il me fera plaisir de faire. »

V

La même et docte dame insiste sur l'importance qu'il y a, à toute femme, avant de se rendre chez le marié, de connaître ce qui est *wâjib* et *sunnat* relativement à elle. De telles matières sont traitées dans

cet excellent livre, afin qu'elle les y trouve et qu'elle ne porte pas la peine d'une omission des préceptes donnés sur un sujet si cher à ses propres intérêts et à sa commodité personnelle.





CHAPITRE X

SUR LES INTIMES, ET DES COMPÈRES ET COMMÈRES

I

Pour une femme, vivre habituellement sans amies de son sexe, c'est regardé comme le plus affligeant des malheurs : aussi il n'en existe pas une seule, si pauvre qu'elle soit, qui ne fasse de violents efforts pour éviter une si grande malédiction. Kulsûm-Naneh, ainsi que les autres membres de notre docte comité, s'accordent à penser qu'une femme qui meurt sans amies ou sans compères et commères n'a

pas le bonheur d'être reçue dans le ciel ; au lieu que bienheureuse est la femme dont la vie se passe dans un commerce continual avec d'aimables compagnes, car, il n'y a pas à en douter, le ciel lui sera ouvert. Qu'est-ce qui peut égaler le bonheur de cette femme qui emploie toutes ses journées à courir les rues de concert avec des amies, à se promener ainsi au milieu de bosquets de roses et de buissons aromatiques, et à visiter tous les lieux destinés aux réjouissances et à l'expansion du cœur ? Le jour de la résurrection, on verra danser cette femme avec sa vieille et terrestre compagnie dans les régions de la béatitude. Kulsûm-Naneh dit que la même manière de vivre dans un état pareil de liberté et d'harmonie sociales produit toujours une rémission de péchés. Khâla - Jân - Aghâ, Bâjî - Yâsmin, Shahr - Bânû - Dadeh et Bîbî - Jân - Afrôz s'accordent aussi sur cette opinion, que si une demoiselle meurt avant de s'être fondé un cercle d'intimes, à qui elle pût communiquer ses pensées et ses actions les plus secrètes, l'autre monde ne

pourra jamais être pour elle le théâtre de son bonheur et de sa joie. Mais, si elle est placée dans des circonstances plus favorables, toutes ses supplications pour obtenir un pardon auront le même effet que les prières des anges : telle est la récompense de celles qui, dans cette vie, cultivent les liaisons sociales et s'engagent dans les nœuds agréables de l'amitié.

II

Une femme doit préférer établir sa demeure près d'un lieu consacré aux prières, là où les jeunes gens se rassemblent le plus ordinairement. Si c'est dans Isfahân, que ce soit dans le voisinage du Masdjidi-Châh, ou la mosquée élevée par le célèbre Châh-Abbâs, laquelle a un superbe dôme couvert de tuiles peintes en émail bleu, extrêmement polies et radieuses au soleil ; et encore, que ce soit près de la mosquée de Lutf-Alî ; l'un et l'autre de ces monuments étant situés auprès du Maidâni-Châh

ou la grande place, où l'on voit réunie la fleur du pays en force et en beauté. Si c'est à Chîrâz, que ce soit à côté du Châh-Chirâgh, au centre de la ville ; cette place réputée de la plus grande sainteté et qui contient le mausolée de l'imâm Syad-Mîr-Ahmed-Ibn-Mousâ, car rues et chemins y sont remplis d'une foule de jeunes gens, à la mine la plus avenante et d'une galanterie charmante à régaler de fruits, de sorbets et de café. Les tombeaux des poètes Sâdî et Hâfîz y sont aussi fréquentés par des personnes du rang supérieur qui viennent s'asseoir sur les bords du solitaire ruisseau appelé Roknâbâd pendant le printemps, et qui s'abreuvent de ses eaux limpides en chantant, d'un ton chagrin, les plaintives stances qui suivent :

Là, coule le petit ruisseau tout limpide du Rok-nâbâd,

Là, les bosquets chéris d'Hâfîz exhalaien jadis leurs parfums ;

Là, le rossignol fredonnait ses vœux à la rose,
Et les fleurs de toutes les teintes étaient habituées
à fleurir.

Mais l'été est passé, tout est changé, et c'est en vain

Que nous cherchons du regard les buissons qui jadis retentissaient

Du chant du rossignol et de l'accord harmonieux du musicien;

Car leur musique a cessé et les buissons ne sont plus.

Il ne reste plus que ton courant limpide, ô Rok-nâbâd!

Que tes eaux roulent désolées et sans défense!

Semblables à l'orphelin abandonné, tes murmures sont tristes,

Depuis le dépérissement et la mort de tes amis et de tes compagnons.

III

Kulsûm-Naneh dit qu'il faut que les femmes qui sont jalouses d'être admirées s'habillent, mettent toutes leurs parures et se parfument *d'ottar*; et, si on leur présente une coupe de sorbet, il faut qu'elles le boivent en signe d'amitié, et agissant d'ailleurs selon les préceptes consignés dans notre inappréciable traité. Kulsûm-

Naneh dit encore que lorsque deux femmes sont très attachées l'une à l'autre, il leur faut demeurer amies inséparables dans les bons comme dans les mauvais rapports, et être toujours fidèles jusqu'au dernier moment : mais, si l'une d'elles meurt, la survivante, soit dans ses promenades dans un jardin de roses, dans ses visites au bain, soit en aidant à faire du *samnou*, doit toujours conserver le souvenir de son amie défunte, et, dans ses actes de dévotion, ne jamais oublier de prier pour son bonheur dans l'autre monde. C'est *sunnat*.

IV

La nuit du mercredi, remplissez d'eau un vase ou un pot de terre, portez-le sur les marches d'un appartement tourné à l'ouest, et, au grand jour, jetez ensemble dans la rue le pot et l'eau. C'est ce qui obviéra d'une manière sûre à tout événement qui pourrait advenir ce jour-là aux gens de la maison. Dadeh-Bazm-Arâ observe

qu'il doit y avoir de l'eau de rose dans le vase, et ses collègues soutiennent la même opinion. Shahr-Bânû-Dadeh pense que, lorsque la personne prend le pot de terre, elle doit dire, au moment de le jeter par la fenêtre :

« Je jette ce vase
« En bas, dans la rue,
« Pour ne point connaître aujourd'hui
« Le chagrin comme la peine. »

En descendant, la personne ne doit pas regarder derrière; car, ajoute Dadeh-Bazm-Arâ, si la personne regarde en arrière, le destin, ce jour-là, aura son cours ordinaire. Bâjî-Yâsmin prétend qu'il doit y avoir nécessairement dans le vase un parfum quelconque pour augmenter sa vertu.

V

Lorsqu'une personne est équipée pour faire un voyage, remplissez d'eau une coupe, puis prenez un miroir avec quel-

ques feuilles vertes, et, au moment de son départ, répandez l'eau après elle pour la faire revenir promptement. Encore : balayer la maison le mercredi ne porte point bonheur. Gardez sur vous une aveline et quelques amandes, et vous serez préservé de la morsure du scorpion. Il est *wâjib*, au mois de *moharrem*, d'ouvrir pour les manger les graines d'un melon, en rejetant leur écorce extérieure, pour empêcher l'esquinancie. Lorsqu'une femme commence à entreprendre quelque chose, il faut qu'elle pose son pied légèrement sur la paume de sa main pour s'assurer un résultat heureux. La première nuit de chaque mois, il est *wâjib* de laver le seuil de la porte de la cuisine. Si un mari se conduit avec sévérité à l'égard de sa femme, il faut qu'il soit sous l'influence d'un enchanter, et, dans le but de détourner le charme maudit, il est *wâjib* de lui verser de l'eau froide sur la tête pendant trois mercredis successifs. Lorsqu'une personne s'applique de cœur et d'esprit à une entreprise, en renversant le pot à l'eau de sa fille; il n'y

a pas à douter que cela ne contribue à son succès ; et si, pendant que l'on voyage, une corneille croasse sur le faîte de la maison, le voyage sera aisément amené à sa conclusion. Lorsqu'une lampe brûle, il ne vous faut pas en allumer d'autres ; si vous le faites, éteignez la première et laissez brûler la seconde. Si une personne est en voyage, et que des nouvelles se répandent de sa mort, lesquelles se trouvent être fausses, il faut, rentrant chez elle, qu'elle pénètre dans sa maison par la porte de la terrasse. Il est aussi très sinistre à une personne de sortir de chez elle du feu ou de l'eau, au coucher du soleil. De plus, si la nuit on reçoit dans une maison un chaudron ou une poêle à frire ou quelque autre ustensile de ce genre, il est *wâjib* de l'arroser d'un peu d'eau en disant :

« Esprits du méchant solitaire !
« Sortez d'ici ! allez-vous-en !
« Ne répandez pas votre rosée empoisonnée
« Dans le voisinage de la demeure du vrai fidèle
« (*Moslem*). »

Et il est bon d'ajouter :

« Glorieux Prophète ! nous sommes des tiens !
« Prosternés aux pieds de ta sainte châsse ;
« Fermes soutiens de la foi !
« Fidèles à Dieu (*Moslems*), même jusqu'à la
« mort !
« Préserve-nous donc des esprits méchants,
« Déchainés par le diable (*Iblîs*) dans son cour-
« roux,
« Tiens éloignés les charmes et les énigmatiques
« enchantements,
« Garde-nous loin du cruel démon ;
« Défends, défends ! oh ! nous t'implorons !
« Au ghoul et au goblin d'entrer par notre
« porte !. »

VI

Maintenant, si quelque femme, sans

1. Les Persans ont la plus grande frayeur du *ghoul* ou du *goblin*. Le *ghoul* est un démon solitaire ; ou enfin le *ghoudi byâban* est le dragon ou esprit malin du désert, et, dans le Kâboul, on le représente, dit M. Elphinstone, comme un spectre gigantesque et terrible, qui dévore à la fois les vivants et les morts ! Voyez l'ouvrage intitulé : *Account of the kingdom of Caubul and its dependances*, in 8° ; London, nouv. édit.

considération pour sa bonne réputation et son caractère, et si quelque homme désireux de faire tout ce qui est digne de louanges, comme ce qui est juste et conforme aux lois, néglige les règles d'or contenues dans ces présentes pages ; ils s'écartent de la voie de l'équité et perdront l'indulgente opinion des gens sages et de bien.





CHAPITRE XI

SUR LA COMPOSITION DU SAMNOU POUR PRÉSENTS

I

Ce chapitre doit expliquer ce que nos sept doctes dames regardent comme *sunnat mu'akkad* ou affermi et érigé en loi. Il ne se trouve effectivement dans la conduite que doit tenir la femme aucune partie essentielle ou dans l'administration de ses affaires de ménage aucun devoir qui ne soit prescrit et consigné dans ces pages. L'hospitalité et l'esprit de société qui dominent en Perse ont introduit une grande

variété, entre femmes, de présents et d'offrandes culinaires ; et un des plats les plus populaires de leur répertoire s'appelle *sam-nou*, lequel est regardé comme *wâjib* par nos interprètes de ces lois. La préparation de cette offre est la suivante : d'abord, répandez du blé sur une table et jetez une toile dessus le tout, ensuite versez-y de l'eau une fois par jour jusqu'à ce que de verts rejetons apparaissent; auquel cas il vous faut convoquer à se réunir ensemble vos parents et vos amis, et il est poli de donner à chaque personne ainsi conviée une graine bleue ou une feuille verte en signe de cordial accueil. Lorsque ce sont des femmes qui sont assemblées, que chacune, avec une paire de ciseaux, rogne la tête de la tige du blé, et il faut qu'au moment de le faire, elle déclare quels sont ses souhaits. Les tiges étant coupées, il faut en broyer les fibres et en verser le jus dans une chaudière ou une bouilloire. A un *man* (5 livres 14 onces poids de Paris, selon le voyageur Chardin) de blé, on ajoute quatre *mans* de farine. Si l'on emploie

moins que cette quantité, le *samnou* n'est pas bon. Il faut aussi y faire entrer, pour lui donner un goût agréable, des noix avec des amandes; et, pendant la nuit, qu'on place une lampe près du chaudron; puis qu'autant d'instruments que l'on en peut avoir fassent musique, et que le plus possible les femmes chantent, jouent de leurs instruments, enfin se divertissent le mieux possible. C'est de cette manière qu'il faut passer cette nuit de préparation au sein de l'harmonie et des divertissements; et toute prière dite sur le chaudron sera, sans aucun doute, comme reçue avec un plaisir tout particulier. Aussitôt que le jour paraît, il faut brûler de l'encens sans s'en faire scrupule, et ensuite c'est à la maîtresse de la maison qu'il appartient de mettre sa main dans le chaudron, de manière à laisser une empreinte de ses doigts bienheureux sur la surface du *samnou*. Le jour s'avancant, les femmes se chargent des fonctions de faire encore leur prières, de brûler encore l'encens, et d'invoquer les bénédictions sur leur ouvrage; puis en-

suite de partager comme de placer du *samnou* sur des assiettes en porcelaine de Chine et d'autres plats, et enfin d'en emporter des morceaux dans leurs diverses demeures. C'est *wâjib*, car Bâjî-Yâsmin, en répétant cette vieille stance, ajoute :

Partout où se trouve ce *samnou*,
Ni souci, ni malheur ne peuvent pénétrer ;
C'est un charme qui fait affluer le plaisir,
Soit dehors, soit chez soi !

II

Dadeh-Bazm-Arâ dit qu'on doit répandre sur le *samnou* de la graine de pavot blanc. C'est ce qu'elle regarde comme indispensable ; et on recommande aussi, d'une manière positive, de ne pas laver le plat qui contient le *samnou* qu'on emporte chacune chez soi ; mais il n'est nécessaire de le laver que lorsqu'il épouse une aspercion de parfum. Il existe beaucoup d'opinions relativement à l'étymologie du nom *samnou*. Quelques-uns pensent que le

mot primitif était *sé-man*, aujourd'hui corrompu et changé en *samnou*. Les personnes très familiarisées avec la préparation de cette composition observent qu'elle consiste en trois *mans* de farine et un de blé; c'est de là qu'on l'a appelée *samnou*. Dadeh-Bazm-Arâ et Shar-Bânû-Dadeh sont de l'opinion que ce nom vient de ce qu'il y a trois *mans* de farine et autant de blé. Mais Kulsûm-Naneh dit que cela consiste en trois choses : de la farine, de l'eau et du blé; voilà pourquoi on l'appelle *samnou*.

Prenez trois, et trois, et trois,
Dans trois, il y a un charme.

Cette étymologie doit, suppose-t-on, être la seule véritable; car *seh* (trois) *man*, à ce qu'on observe, peut aisément se transformer en *samnou*¹.

1. Richardson, dans son *Dictionary arabic, persian and english*, explique le mot *semnù* comme signifiant des pièces oblongues de viande, de pâte, etc.; une soupe faite de dattes, de miel et d'un peu de farine; ou quelque plat exquis au goût.

III

Si une femme désire faire du *samnou*, et, en effet, qu'elle soit résolue à en confectionner, mais que son mari ne veuille pas s'exposer à la dépense de ce mets, disant qu'il ne peut la fournir, il est alors *wâjib* à cette femme de vendre quelque portion de bien appartenant à son mari, pour la mettre en état d'entrer dans la réalisation du projet qu'elle a arrêté. Devant Dieu et son saint prophète, une telle conduite ne serait pas répréhensible. Il est aussi *wâjib* et *sunnat* qu'elle réunisse, par toutes les voies possibles, les moyens de payer les frais des festins faits avec ses intimes amies, ceux de bains et toutes ses autres douceurs, sans crainte d'être punie ou censurée par son parcimonieux mari, lequel devrait tant se ressouvenir de ses devoirs.

IV

Il y a nombre de méthodes à suivre pour faire avoir de l'augmentation à une famille. Quelques-uns ont recommandé de placer un plateau dans une maison inhabitée avec sept sortes de viandes et de rafraîchissements dessus , ainsi que des fruits, du sorbet, du sucre candi et du musc. Otez le plateau, la nuit du vendredi, et allumez quatre grandes lampes, avec assez d'huile pour brûler jusqu'au jour. Lorsqu'il fait jour, le maître, qui est jaloux de voir se réaliser ses souhaits, se rend vers le plateau pour voir ce que les oiseaux ont mangé.. Selon ce qui a été mangé de chaque plat, il faut, tous les ans, en accommoder et en offrir une quantité égale à vos amis et à vos voisins jusqu'à ce que l'objet de vos vœux soit accompli. A l'égard des femmes qui n'ont pas d'enfants, les opinions des membres

de notre comité féminin sont diverses et contradictoires. Au dire de Kulsûm-Nâneh, une femme stérile doit verser de l'eau de rose dans la gueule d'un chien mort, la nuit du mercredi, afin qu'elle puisse engendrer une postérité. Les autres membres de notre comité disent qu'elle doit, la nuit, monter sur le toit d'un *hâmmam*, et, emportant un verre avec des confitures, le jeter en bas dans la citerne. S'il provient de sa chute un son aigu, elle deviendra, à n'en pas douter, enceinte; mais si, au contraire, c'est un bruit sourd qui se fait entendre, elle restera stérile. Bibî-Jân-Afrôz ordonne à une femme stérile, lorsqu'elle se rend au bain, de donner un peu de *chryryñî* à la plus vieille baigneuse qui est présente pendant qu'on remplit la citerne, et, sans aucun doute, elle deviendra mère.

V

Les Persanes ont aussi une espèce de potage d'offrande dont on recommande de

faire présent un mercredi, dans le mois de *ssafar*; surtout le dernier mercredi, qui a plus d'influence que tout autre jour. Kul-sûm-Naneh observe que ces charmes et tous autres aussi favorables sont mieux donnés pendant le mois de *moharrem*; tandis que d'autres encore pensent que leur vertu est plus décisive à d'autres époques de l'année. Tous sont d'accord sur ce qu'une femme doit toujours commencer d'user une robe nouvelle le mercredi.





CHAPITRE XII

SUR LES FLEURS ET LES FRUITS
EMPLOYÉS COMME SYMBOLE DU SENTIMENT
ET DES PASSIONS

I

UNE fantaisie de femmes, à laquelle celles-ci se livrent habituellement, est de confectionner des poupées ou des petites figures qu'elles appellent de petites mariées. Aussi il est convenable que chaque poupée ait un mari ou compère pour l'accomplissement de l'objet en vue. Toute personne bienheureuse de ses amies et intimes commérages fait une poupée qu'elle habille de riches atours et qu'elle place sur

un plateau avec des confitures et des feuilles vertes ; puis elle la donne à une esclave, dont elle est sûre, pour l'aller offrir à son amie favorite. Il est bien aussi que la femme qui porte la poupée dise : « Voici « une offre que je vous ai apportée de la « part d'une telle. » Si la femme ou la demoiselle qui reçoit le présent est de la connaissance de celle qui l'envoie, elle embrasse la poupée avec joie, et lui donne un habillement d'honneur¹ (*khilât*) avec un

1. « Un *khilât* ou, comme l'écrit Chardin, un calaat, est « un habit complet depuis la tête jusqu'aux pieds, et c'est « la récompense ordinaire qu'un souverain fait à ses sujets « ou à ses serviteurs pour un service quelconque rendu. Il « y en a qui valent jusqu'à mille tomans, équivalant à « 15,000 écus. Les ordinaires sont composés de quatre « pièces : une veste, une survête, une écharpe et un tur- « ban. Ceux qui se donnent aux ambassadeurs et aux gens « de considération sont garnis de perles et de pierres pré- « cieuses; des chevaux, des harnais garnis de pierreries, « une épée, un poignard, peuvent en faire partie. »

« En Turquie, dit M. Jaubert dans la relation de son voyage en Perse, l'habit d'honneur n'est qu'une simple pelisse qu'on jette sur les épaules de celui qui la reçoit. « En Perse, c'est un équipement complet de cavalier. Le khalaat, qui me fut envoyé par le chah de Perse, se composait d'une veste de brocard, d'une espèce de pelisse de

cadeau à la convenance de la porteuse ; mais, si elle a peu ou point du tout d'égards pour la personne qui lui envoie la poupée, on habille celle-ci en noir et on la renvoie. L'observation de cette règle est *sunnat mu'akkad*. Dans le cas enfin où l'offre est acceptée avec plaisir, un banquet a lieu avec accompagnement de musique et de danse.

Alors, le cœur bondit plein d'ardeur,
Les malins sourires et les plaisanteries piquantes
font la ronde,
Les danseurs joyeux battent le plancher,
Et le bruyant tintement des clochettes qui ornent
leurs pieds
Annonce leur délice.

Le bouquet aussi de fleurs odorantes, aux plus
brillantes couleurs,
La rose d'un rouge vif, et la violette bleue,
Qui poussent dans le jardin du Prophète,
Rafraîchies par la délicieuse rosée du ciel,

« la même étoffe, d'une ceinture, d'un bonnet de peau d'a-
gneau d'Astrakhan, entouré d'un châle, d'un poignard et
« d'un cheval uzbek richement caparaçonné. »

(*Traduction du Gulistan.*)

Sont échangées par les vrais amants,
Dans cette nuit inspiratrice.

Mais c'est au milieu de cette scène de gaieté qu'avec infiniment d'enjouement, les plus sages ont communiqué au moindre investigator tout ce qui peut lui être nécessaire et convenable d'apprendre comme de connaître.

II

Notre comité féminin cite aussi un grand nombre de choses propres à être l'expression du sentiment et des passions, dont on donne l'épanchement suivant d'un poète persan sur le même et bizarre sujet :

Pour les amants!... les fruits et les fleurs possèdent
Un charme : elles sont l'expression de la joie ou
du chagrin ;
Leur influence peut briser ou rendre le cœur
heureux.

Et comme ils mettent à l'épreuve leurs différentes vertus.

A eux d'espérer, de se désespérer, de se réjouir ou de mourir.

Un jeune homme lancé dans le gouffre agité des passions,

A jamais, perd son repos d'esprit;

Ses yeux sont baignés de larmes, son teint est décoloré,

Egaré et étrange, il exhale en ces termes sa plainte :

« Depuis que tu me fus, à une heure indue,

« Donnée en présent, ô toi, royale rose (*gul*);

« Fou comme Medjnoun, tu peux en juger,

« Je brûle dans le feu de l'absence.

« Fleur malheureuse ! la malédiction du ciel

« A été donnée bien avant toi !

« L'*hul*, aussi, est un symbole de vérité

« Qui redit les plaies toujours nouvelles du « cœur,

« Et fait nombre de déchirants récits de chagrin,

« Combien le ver rongeur détruit la feuille de la « rose ;

« Qui raconte comment le chagrin empoisonne le « repos,

« Et combien, pour toi, je soupire et je pleure :

« L'amour rend mon âme aveugle,

« L'amour rend mes cheveux blancs comme l'argent ;

« Aimable idole ! pas un sourire passager

« Pour décevoir les angoisses d'un amant !
« Le Cinnamome (*darchini*) ne peut calmer ma
« douleur,
« Mon langage est presque devenu mon ennemi,
« Et manque de plaider la cause d'un amant
« Défait par tes irrésistibles charmes ;
« J'ai jeté le Poivre Long (*fulful*) au milieu des
« flammes,
« Dans l'espoir de te donner tout mon être ;
« Mais le *fulful* ne peut guérir la douleur
« Qui déchire mon cœur et dessèche mon cer-
« veau ;
« Il semble te bannir loin d'ici,
« Et rendre plus sensible chaque sens ;
« Je me ressouviens tant de toi,
« Que, dans ma pensée, j'embrasse tes lèvres ar-
« dentes,
« Mais c'est tout à fait en vain que ces yeux rê-
« veurs
« Contemplent avec quelle vitesse ton image a
« fui ;
« Elle s'évanouit devant ma vue,
« Et me laisse dans les ténèbres, comme la nuit
« sans lune ;
« Safran ! tu redis aussi avec vérité
« Que ma joue se colore d'une teinte jaune ;
« Oh ! puisses-tu ne jamais sentir l'infortune,
« Mais toujours sourire au sein de la joie et de
« l'allégresse.
« Absent de toi, mes plaies sont profondes,

« Je m'assieds et je gémis, je me lamente et je
« pleure.
« Ton captif se tourmente, tout seul,
« Le parfum de mon cœur est parti.
« O pêche! tu appartiens aux amants,
« Car tu es douce, humide de ton suc et odorante;
« Ta joue déploie une teinte orangée,
« Et par mille moyens, à toi de charmer.
« Grenade (*Anâr*) ! loin de toi, je sens
« Un chagrin plus aigu s'insinuer en moi;
« Ton affection est une source de plaisirs,
« Tu es mon être, mon trésor chéri.
« Et toi, belle Tulipe ! quand de toi,
« Oh ! que ne suis-je seulement un arbre flétrî ?
« Séparés par un sort cruel,
« Nous ne nous trouvons pas, et que tout espoir
« est déçu,
« Quoi ! un sourire redouble mes angoisses ?
« Un dédain peut ternir ce beau sourcil ?
« Je ne voudrais point pour le monde, que toi,
« Tu endurasses les tortures que j'endure mainte-
« nant :
« Du matin au soir et du soir au matin,
« J'erre désolé, délaissé ;
« Pas un œil pour avoir pitié de moi, pas une
« voix pour me rendre heureux ;
« Personne pour alléger ma misère.
« Oh ! que j'eusse des ailes, je volerais vers toi,
« Et je mourrais, dans le ravissement, à tes
« pieds,

« Aussi grêle qu'un fil, me voici devenu.
« La misère m'a consumé jusqu'à l'os ;
« Toutefois, mon cœur encore est vaste,
« Il bat et battra toujours pour toi ;
« Oh ! donne-le donc, par pitié donne
« Un sourire calmant qui le fasse vivre ;
« Puisque j'ai, pour éprouver foi et fidélité,
« Abandonné tout pour toi, mon amour ! »

Ici donc la fin des admirables préceptes,
des règles d'or données par nos sept doctes
dames de la Perse.

Comme dans un voyage, nous avons souvent vu
L'art lutter contre la nature : ce sont des ruis-
seaux coulant doucement.

Des tours, des palais et de verts taillis,
Des allées couvertes et des coteaux à la teinte de
pourpre ;
C'est ainsi que vous pouvez voir ici une peinture
parfaite,
Un dessin artistement tracé par Kulsûm-Naneh ;
Règles, préceptes, lois, abandonnés à la vraie na-
ture,
Pour munir, enrichir et illustrer l'esprit,
Et défendre les habitudes du sexe sans égal des
femmes.

Un mot de plus. Il faut regarder les

personnes qui s'obstineront à agir d'une façon contraire à l'esprit des lois de Kul-sûm-Naneh comme des exemples bons à éviter. C'est ainsi que nous apprenons le bien en fuyant les usages des méchants. En conséquence, pour expliquer cette maxime, qu'on cite ce passage du *Gulistan* de Sadî, dans lequel ce poète dit :

« De qui, Lokmân, as-tu appris la politesse ?
« — Des impolis, » répondit le sage fabuliste.

(*Traduction du Gulistan.*)





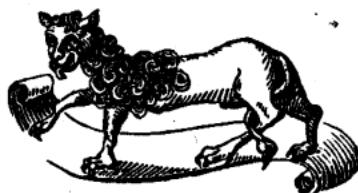
TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I ^{er} . — De ces lois qui sont considérées comme impératives.....	7
CHAPITRE II. — Des règles concernant le bain.....	25
CHAPITRE III. — Sur les prières et les jours de jeûne	39
CHAPITRE IV. — Sur la musique vocale et instrumentale. Des femmes de Chîrâz, de la Géorgie, de Circassie, d'Isfahân et de Tauris.....	51
CHAPITRE V. — Sur la nuit des noces.....	65
CHAPITRE VI. — Sur la grossesse et l'accouchement.....	73
CHAPITRE VII.— Sur la conduite de la femme envers son mari, sa belle-mère et ses autres parents	85
CHAPITRE VIII. — Sur les charmes et les	

moyens de détruire les effets des enchantements, avec diverses autres ordonnances.	97
CHAPITRE IX. — Sur les hôtes et les visiteurs et des heureuses époques de leur arrivée comme de leur départ.....	107
CHAPITRE X. — Sur les intimes et des compères et commères	117
CHAPITRE XI. — Sur la composition du <i>Sam-nou</i> pour présents.....	129
CHAPITRE XII. — Sur les fleurs et les fruits employés comme symboles du sentiment et des passions.....	139

« Notre intention est de donner de bons
« conseils : nous les avons donc dits. Nous
« les avons recommandés à Dieu et de là
« nous sommes parties. »

(*Gulistan de Sâdi.*)







Digitized by Google